Musée Militaire Ottoman

Situé à Ste-Irène, Place de Top-Kapou-Sérail

GUIDE

No: 2

Introduction. L'organisation de l'Ancienne Armée Ottomane: Soldats Kapou-koulou. Soldats Yerli-koulou. Armée navale. Opérations militaires. Etendards, drapeaux, tentes. Classification des armes. Armes turques.

21 Eylul 1931

Par

O. SERMED MOUKHTAR

Licencié en Droit, Ancien élève du Lycée Impérial de Galata - Sérail, Conseiller technique et des études historiques du Musée Militaire Ottoman

CONSTANTINOPLE

Im. Nédjmi-Istikbal, Rue-Ebussuoud No 75

1922

Musée Militaire Ottoman

Situé à Ste-Irène, Place de Top-Kapou-Sérail

GUIDE

No: 2

21 Eylul 1931

Par

O. SERMED MOUKHTAR

Licencié en Droit, Ancien élève du Lycée Impérial de Galata - Sérail, Secrétaire technique et des études historiques du Musée Militaire Ottoman

TANTINOPLE

Im. Nédjmi-Istikbal, Rue-Ebussuoud No 75

1921

Introduction

Dans cette brochure, je veux présenter aux lecteurs les traits les plus intéressants, essentiels et caractéristiques de l'œuvre militaire de la race turque.

Les Turcs et la dynastie Ottomane, ont joué un rôle extraordinaire, durant six siècles, sur le théâtre du monde, soit dans les phases de leur progrès, soit plus tard. L'Europe dut toujours honorer et admirer, au milieu des plus divers revers, la grandeur et la dignité de cette nation, qui a continué à jetter ses vifs éclats.

*
* *

Le *Touran* est le berceau de la race turque, qui descend de la grande famille tartare oughouzienne.

Le nom Touran ou Turkistan, s'aplique à ces vastes régions de l'Asie, qui ont pour limites la Chine, les monts Himalaïa, la chaîne du Taurus, la mer Caspienne, le Wolga et, au delà de ce fleuve, les steppes du Kyptchak, qui s'étendent jusqu'au pied du Caucase, à la mer d'Azow, et au Tanaïs.

Ce Touran, embrasse donc tous les pays occupés par les Tartares, le Khâresme, la Bukharie, le Turkestan proprement dit, la Mongolie, le Thibet et un nombre infinie de subdivisions incertains.

Les inclinations naturelles des ancêtres des Turcs, les portaient à n'avoir point de démeures fixes. Divisés en différents corps (familles), ils avaient des chefs (seigneurs), qui dirigeaient les affaires sociales et qui pouvaïent gouverner pour ce qui regarde l'intérêt commun, les personnes, les troupeaux et etc. Ainsi le principal soin des chefs était celui de découvrir et satisfaire les besoins des familles qui lui étaient sujettes. Parmi ces chefs, il y en avait des plus puissants les uns que les autres, à proportion de leurs forces.

Animés par l'amour de la gloire et de l'intérêt, ils virent se former en peu de temps, parmi eux, de grands capitaines, qui firent des conquêtes immenses. Ils disciplinèrent sérieusement la nation et continuellement campés sous des tentes, ils étaient toujours prêtes à transporter le démeure, partout où la fertilité des paturages, et le succès de nouvelles conquêtes les appellaient sous la conduite de leurs chefs.

« C'est précisement cette nation, déclare De Marsigli (*), que nous appellons *barbare*, à cause qu'elle n'habite point sous des riches et magnifiques toits, qu'elle ne mange point à des tables somptueusement dressés, et qu'elle se contente de loger sous des hutes portatives de diverses façons, ne se nourissant que de laitage, de viandes et de très peu de pain. Il ne paraît que cela suffise pour lui donner le nom de barbares; puisqu'elle mène une vie simple et naturelle, semblable à celle de nos premières Pères. Outre cela, ces peuples ne pensent qu'à de nouvelles conquêtes, et toujours attentifs à leurs devoirs, tant pour le gouvernement particulier de leurs familles, que le gouvernement public et de l'Etat, ils s'appliquent à l'astronomie sur laquelle ils ont des livres remplis d'une infinité d'observations, et quantité d'autres qui contiennent leures histoires les plus remarquables.

[*] De Marsigli — Etat Militaire de l'Empire Ottoman, Amsterdam, 1732 (2 vol.).

Tout cela prouve que le nom de barbare ne leur convient pas. Ils ne le méritent pas non plus la férocité avec laquelle ils font la guerre.

A la vérité, ils brulent, ils s'accagent et font des esclaves; mais les Romains ne combattaient pas autrement; et nous-mêmes, ne suivons nous pas de telles maximes? »

Suleïman Chah, père d'Ertoghroul et aïeul d'Osman Ghazi, premier souverain Ottoman, fut un de ces chefs (Emirs) turcs. Il descendait de la grande famille tartare oughouzienne, à laquelle appartenait Djenghiz Khan, lui-même.

Lorsqu'en 1224, il s'achemina vers l'Arménie, à la tête de sa horde, ils possédait des fiefs, en Khoraçan, avec le titre de gouverneur. Il vint bientôt fixer ses tentes sur les bords de l'Euphrate, dans le riche cantons d'Erzinghan et d'Akhlat.

Le désir de revoir le pays natal s'était emparé de la horde (1231), Suleïman Chah, voulant passer le fleuve, auprès du château de Djaaber, se noya; de là, le nom de *Turc-Mézari* (la tombe du Turc), consacré à ce tombeau.

Après la perte de l'Emir, la horde se partagea; le plus grand nombre, suivit les deux ainés qui retournèrent en Khoraçan.

Ertoghroul, réduit à un clan de 400 familles, s'établit d'abord dans la plaine de Pacine, à l'est d'Erzeroum et dans le canton de Surmély-Tchoukour. Il quitta bientôt les environs d'Erzeroum, et s'avança vers l'intérieur de l'Anatolie. En errant avec sa tribu dans les états du Sultan d'Iconium, il eut occasion de contribuer généreusement à la défaite d'une armée tartare, qui était aux prises avec les troupes du prince seldjoukide.

Celui-ci reconnaissant, leur assigna, dans l'est du mont Olympe, pour leur résidence d'été, les hautes terres de Caradja-Daghy, de Toumanidj et toute la plaine de Seuyud, pour leur campement d'hiver.

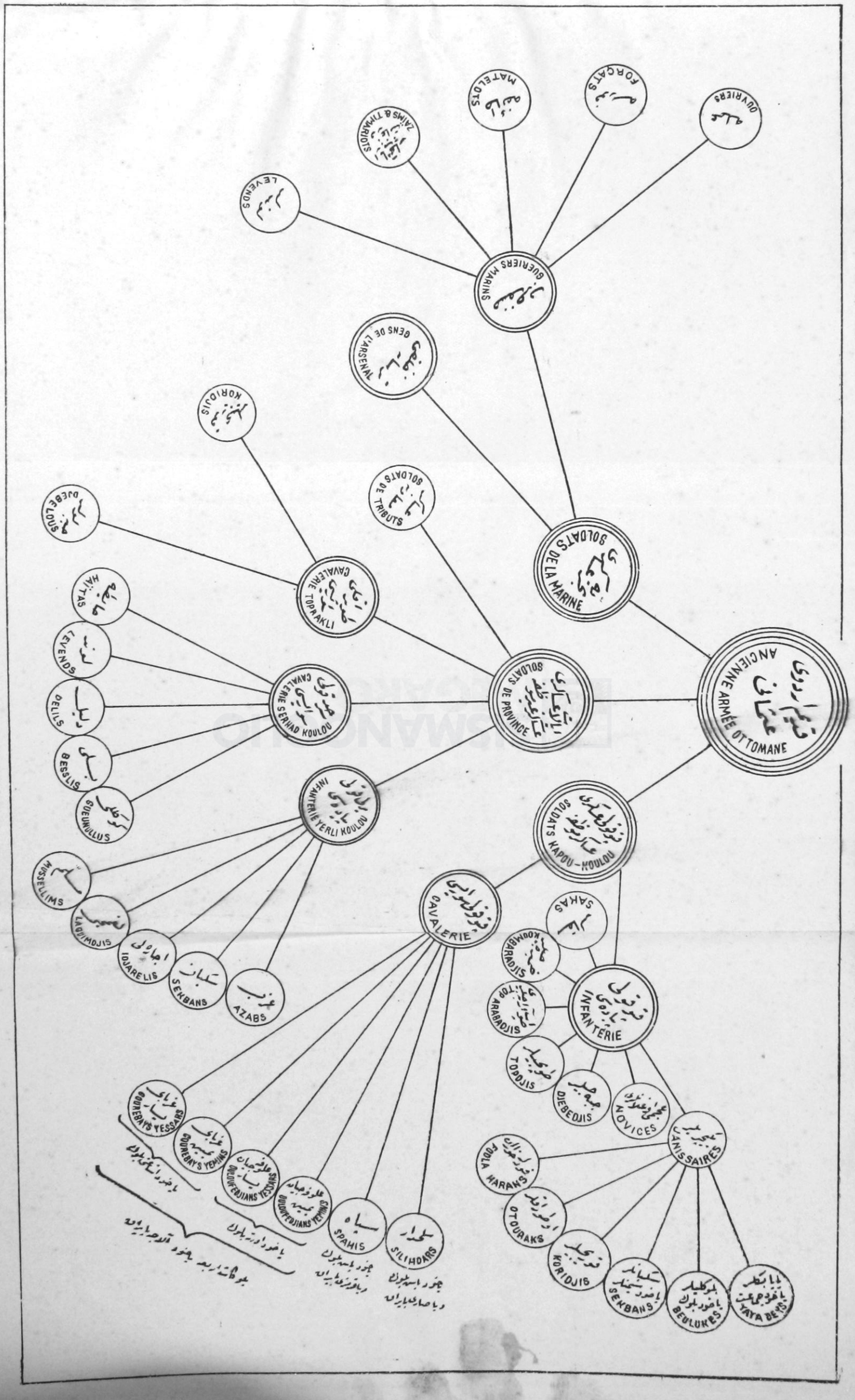
C'est ce mince apanage féodal qui fut le berceau de

l'Empire Ottoman, et c'est autour de ce faible noyeau que s'agglomérèrent les éléments de puissance et de gloire des Turcs.

*
* *

Dans ce guide où chaque chapitre contiendra les renseignements les plus essentiels, en même temps que sommaires, sur les divers éléments de l'ancienne Armée Ottomane et la clasification des armes que s'y rapportent, j'ai consacré la première cahpître, au *Haut commandement* qui se personnifiait le plus souvent, et surtout dans les siècles de progrès et de conquêtes, aux personnes des Sultans mêmes, et ensuite de leurs lieutenants et premiers ministres, les Grands Vézirs.

Les chapitres suivantes développeront les trois branches principales de l'ancienne armée et enfin les armes servies par ces formidables corps.


ORDUNUN ESKİ OCAKLARI
ANCIENNE ARMÉE OTTOMANE
OUVRIERS
FORÇATS
MATELOTS
ZAIMS & TIMARIOTS
LEVENDS
GUERIERS MARINS
GENS DE L'ARSENAL
KORIDJIS
DJEBEDJIS
SOLDATS DE LA MARINE
TRIBUTS
SOLDATS DE PROVINCE
TOPRAKLI
CAVALERIE
HAINTAS
LEVENDS
DELILS
BESSLIS
GOEUMULLUS
SERHAD KOULOU
CAVALERIE
SOLDATS KAPOU-KOULOU
INFANTERIE YERLI KOULOU
MOSSELLIMS
LAGHIMDJIS
IOJARELIS
SEKBANS
AZABS
CAVALERIE
SAKAS
KOMBARADJIS
ARABADJIS TOP
TOPDJIS
DIEBEDJIS
NOVICES
INFANTERIE
JANISSAIRES
FODLA HARAMS
OTOURAKS
KORIDJIS
SEKBANS
BEULUKES
YAYA BEYS
GOUREBAYS YESSARS
GOUREBAY'S YEMINS
OULOUFEDJIANS YESSARS
OULOUFEDJIANS YEMINS
SPAHIS
SILIHDARS
جلوداسه بلوك
دیاصار قپیاره
یاخود اورته بلوك
یاخود قاوجاق بلوك
یاخود اورته بلوك
بلوكات اربعه یاخود قاوجاق بلوك

LE HAUT COMMANDEMENT DE L'ARMÉE OTTOMANE

L'ancinne Armée Ottomane, avait pour commandant en chef, le Sultan ou le Grand Vézir, qui portait le titre de « Serdar-Ekrem », et commandait au nom de son maître en vice Généralissime.

LE SULTAN

Le mot Sultan est arabe et repond à ceux d'Emir et Melik et à celui de *khan* qui est persan, ou plutôt mongol; il signifie souverain, Seigneur ou chef d'une région, d'une province, d'une ville, indépendante (1)

Parmi les souverains Ottomans, le Sultan Bayezid Khan (1389 — 1403) qui prit premièrement ce nom.

Tous les chateaux, toutes les forteresses toutes les armes et les munitions de l'Empire Ottoman, appartenaient en propre au Sultan; il était le maître et le commandant principal de toute l'armée.

A son avénement au trone, le nouvel Sultan ne manquait jamais de faire distribuer certaines sommes (*Djoulouss akṭchéssi*) à l'armée. Cet usage facheux, resulté par une revolte militaire, contenua assez longtemps. L'armée regardait cette libéralité, non comme un don purement gratuit, mais encore comme une dette autorisée par l'usage. Cependant un vézir sage et prudent ne manquait jamais d'inspirer à son nouveau maître, de donner à ses troupes cette première marque de bonté et de générosité.

Le faste Ottoman étalait le couronnement du Sultan

(1) Les mots Chah, Padichah, Khakan ont à peu près les mêmes significations.

(Sultan) ou (Sultane) est en même temps un titre qui se donne aux princes et princesses de la dynastie Ottomane.

tout ce qui peut s'imaginer de plus beau et de plus riche en habits de cérémonie, en équipages de domestiques et de chevaux. Le Mufti (Cheikhul Islam), les vézirs, les officiers de la Porte se rendaient au Sérail, dès la pointe du jour, pour augmenter par leurs cortèges particuliers le pompe du nouvel Empereur, qui ce jour là, irait en cérémonie, faire la prière à la mosquée d'Eyoub *kilidj alayi*.

Là, devant le cercueil de l'Empereur défunt, il entendait la prédication de quelques ulémas célèbres, qui l'exortait à la propagation du Mahométisme, à l'équité et à la justice.

* * *

Lorsque le Sultan avait résolu de paraître en personne à la tête de son armée, on commençait par arborer les Tougs, ou étendards à queue. Le grand vézir, accompagné de l'Agha des Janissaires (2) et des principaux officiers de la Porte, les faisait planter devant l'entrée interieure du Sérail, au son de la musique Mehtérhané, composées des *davouls*, tambours, des *nakaras* trompettes, des *zurnas* hautsbois, *zils* cymbales et autres instruments.

Là, ils étaient gardés par les Janissaires et par les Spahis, jusqu'au départ de Sa Hautesse. Le premier Ministre faisait ensuite un camp, à une lieue de la ville ou environ. On y conduisait les tentes Impériales; on les y dressait avec la même cérémonie.

* * *

Le Sultan, dans sa marche en habit de guerre, (3) était précédé d'une compagnie de (Solak), des porte-arquebuses à pied, et de ses gardes à cheval qui l'environnaient.

(1) Voir au Musée Militaire, Galéries des Janissaires No: 104
(2) » » » » 64

Il était armé de pied en cap d'une jaque de mailles, dont le collet chargé de grosses perles et tout le devant, garni de rosettes de diamants; il y'en avait de même sur les épaulettes, au milieu du dos, sur les brassards et sur la calotte. Les mailles dorées étaient terminées par d'autres grosses perles, et se relévaient dans un turban de soie verte, orné d'aigrettes de diamants. Sa veste de drap d'or, fourrée de martres-zibelines noires et passée en écharpe, était si chargée de pierreries que les deux officiers soutenaient les coins. La richesse de ses armes répondait à la somptuosité de son habillement.

Trois officiers portaient après lui chacun un turban, dont les aigrettes brillaient à travers la gaze qui les couvrait. A leur suite, marchaient les *Itchoglans* (1), conduits par les eunuques, et suivis du grand'maître du Sérail et de son Lieutenant, en habit de guerre, tous deux superbement montés.

Quatre carosses attelés à six chevaux, suivaient les domestiques intérieurs du Sérail. Ces carosses étaient garnis de brocard d'or, avec des matelas et des coussins de même étoffe, et couverts d'une étoffe couleur de feu. On remarquait sur tout un brancard porté par quatre mules, aussi richement paré que les carosses ouvert de tous côtés et orné d'une balustrade dorée.

Enfin un gros de Spahis, de Tchaouches et de Mutéféricas escortaient le trésor, porté par des chameaux couverts de housses rouges.

Cette vue attirait l'admiration des spéctateurs, par les richesses immenses qu'elle étalait à leurs yeux.

LE GRAND VEZIR

(Vézir-i-Aazam plus tard *Sadri-Aazam)* [1]

Vézir-i-Aazam signifie premier Ministre ou chef du con-

[1] Voir au Musée Militaire, Galéries des Janissaires No: 108
(1) Voir au Musée Militaire, Galéries des Janissaires No: 104

seil; il est le lieutenant absolu du Sultan . Les Sarrasins honoraient de ce titre leur premier conseiller d'Etat.

A la mort du Sultan Osman, Alaeddin Pacha ayant refusé le trône, le Sultan Orkhan, second fils d'Osman, succèda à son père et peu de temps après avénement, il nomma Vézir, son frère Alaeddin (1327). C'est donc du règne du Sultan Orkhan que datent les fonctions si importantes du grand Vèzir; tandispue Sultan Murad I (1360—1389). remplaça le titre par celui de (Vézir-i-Aazam).

Sous les premiers successeurs du Sultan Murad , le pouvoir du premier Vézir fut fort borné; mais depuis que Sultan Suleïman le Magnifique (1520—1566) commença à se reposer du soin de son Empire sur ses Grands Vézirs Ibrahim , Rustem et Sokollou Mehmed Pacha et qu'il leur eut fait épouser sa sœur et sa fille, la puissance des empereurs ottomans passa très sensiblement, dans la personne du premier ministre.

Lorsque le Sultan le nommait Généralissime de ses armées, si c'est dans la ville, les Janissaires bordaient les rues qui sont sur son passage et le cours du Sérail. Le Mufti, les autres Vézirs, les Cadiaskers (1), les Pachas et autres principaux officiers de la Porte, l'accomagnaient à l'audience du Monarque, qui lui faisait présent d'une veste de brocard fourrée de zibelines, sur laquelle on ceinturait un sabre avec un carquois et un arc enrichi de pierreries; on détachait deux aigrettes du turban Impérial, pour en orner le sien. Sa Hautesse lui mettait l'étendard de la loi entre les mains, en lui recommandant la défense de la patrie et la propagation du Mahométisme.

Le Vézir, sortait de l'audience avec son cortège, et portait l'étendard sacré jusqu'au lieu destiné à monter à cheval; de là il partait précédé de six grands et de six petits valets de pied du Sultan, en habits de cérémonie, qui ne le quittaient point pendant toute la campagne. Quelques Schérifs, derviches suivaient la bannière de la loi, en récitant des passages du Coran.

Si cette cérémonie se faisait au camp, l'armée était rangée en bataille, les Janissaires et les Spahis bordaient le passage depuis les tentes du Sultan jusqu'à celles du

(1) Voir au Musée Militaire, Galéries des Jannissaires No 113

Grand Vézir, où tous les officiers allaient lui rendre leurs hommages.

∴

L'ancienne armée Ottomane se divisait en :

1 — **Soldats Kapou-Koulou**(armée permanente)[1]
2 — **Soldats Yerli Koulou** (armée de province)[2]
3 — **Armée Navale** [3]

Soldats Kapou-Koulou

Les Soldats Kapou-Koulou, étaient ceux qui devaient demeurer auprès de la porte, car le mot Kapou signifi porte. Ces troupes ne quittaient point le Sultan autre fois, et étaient toutes à sa solde.

Mais sous le Sultan Murad II, elles perdirent ce privilège par les ordres que ce Sultan donna à (Yénitchéri Aghassi) , d'aller joindre le grand Vézir Sinan Pacha. L'Agha obeit aux ordres du Sultan, quoi qu'ils fussent contraires aux status de cette milice et il alla joindre Sinan Pacha à Bude.

Kapou-Koulou, comprenait encore toutes les personnes du Sérail, c'est à dire les (Kapoudjis), les (Bostandjis) et autres.

(1) Voir au Musée Militaire, galéries des Janissaires N° : 12—14(c),19—26 (c), 31—36, 58, 67, 153—160, 165, 166, 169, 189, 191—192.

(2) id les N° : 9, 10, 11, 59, 61, 62, 144—150, 167, 168, 180—185, 188, 190,

(3) id les N° : 44—50, 170—175.

La milice Kapou-Koulou se divisait en infanterie et cavalérie.

L'infanterie Kapou-koulou était subdivisée en :

1 — *Yénitchéris* (Janissaires)
2 — *Adjémi oglans* (1)
3 — *Djebédjis* (2)
4 — *Topdjis* (3)
5 — *Top-arabadjis*
7 — *Khombaradjis* (4)
7 — *Sakas*

Les Janissaires

La plus importante des institutions du règne du Sultan Orkhan (1326 1360) fut la création d'une armée permanente, plus d'un siècle avant que le premier essais en fût fait dans les Etats européens,

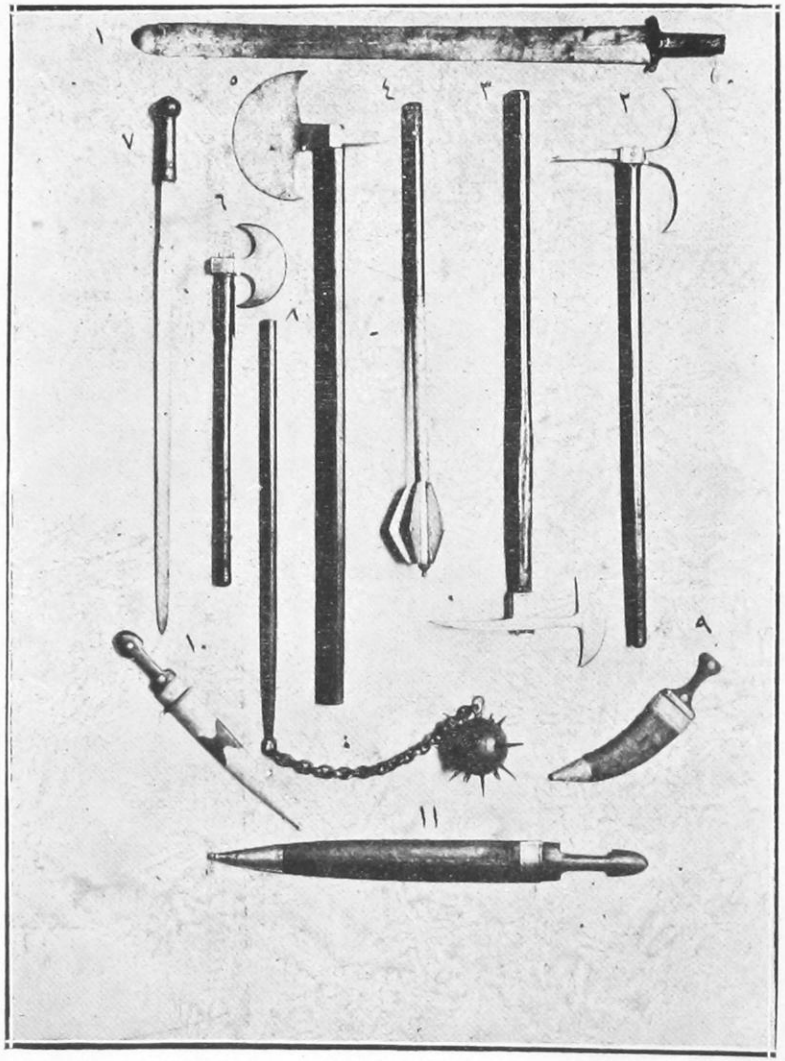
Les (Akindjis), cavaliers armés à la légère, qui faisaient la forces des armées du Sultan Osman, n'avaient jamais été organisé régulièrement; on les convoquait pour chaque expédition, et il se dispersaient après la campagne. Par les soins du prince Alaéddin, frère ainé et Vézir du Sultan, on forma un corps de fantassins soldés et entretenus en tout temps. On les nomma *piadé* ou piétons; ils recevaient un aspre par jour.

Bientôt, on résolut de créer une nouvelle milice, qui, ne se recrutant pas parmi le peuple, lui fût étrangère et ne pût exciter des séditions; qui d'un autre côté, n'eut pas comme les Mameluks, l'inconvenient de former un corps particulier dans l'Etat, séparé du reste des sujets, par sa langue, son origine, ses intérêts et capable de dominer ses maitres ; enfin une troupe qui fût uniquement et entièrement dévouée au souverain.

(1) Voir au Musée Militaire, galéries des Janissaires N°: 8
(2) » » » » 41, 42
(3) » » » » 5
(4) » » » » 37, 39

ترجمه : (۱) اسکی عثمانلی اسلحه‌سی

ANCIENNES ARMES OTTOMANES



(٧،١) مچ انواعی : *Epées* — (٦،٥،٤،٣،٢) بالطه انواعی : *Haches d'armes* ـ ششپر : *Masse d'armes*—(٨) قامچی : *Fléau d'armes* — (٩) خنجر : *Poignard dit Hantzar* — (١٠) قما : *Poignard* (١١) — کبیر قما : *Poignard*

(صحیفه : ٦٢، ٧٠، ٧١ مراجعت)

Djendéréli Khalil Efferdi, l'un des chefs de l'armée et qui fut plus tard Vézir, proposa de rassembler tous les enfants chrétiens dont on pourrait s'emparer, et de les élever dans l'Islamisme, pour en faire des soldats musulmans.

« Ce serait, dit-il, un bienfait que de les ramener à la véritable réligion; car selon les paroles du prophète, tout homme apporte en naissant le germe de l'Islam. Sans famille, sans liens de parenté ni entre eux, ni avec le reste du peuple, ces soldats appartiendraient entièrement aux prince dont ils tiendraient tous.»

Telle fut l'origine des Janissaires, troupe d'élite qui ne trompa pas les espérances de son fondateur et qui, pendant plusieurs siècles, fit la force des armées Ottomanes.

Sultan Orkhan, étant allé visiter le dérviche Hadji Béktach aux environs d'Amassia, lui demanda pour la nouvelle troupe, sa bénédiction.

Le scheikh, plaçant sur la tête d'un des soldats la manche de sa robe:

« Que son nom dit-il, soit *Yeni-tchéri* (la troupe nouvelle); que son visage soit éclatant, son bras triomphant, son sabre tranchant, sa lance acérée ; qu'elle revienne toujours avec la victoire ». En mémoire de cette bénédiction, le bonnet de feutre blanc fut augmenté par derrière d'un morceau d'étoffe représentant la manche pendante du dervîche (1)

Comme la nouvelle milice était élevée et nourrie par le Sultan, elle prit pour signe de ralliement la marmite (Kasan), qui servait à la distribution des vivres; la marmite fut pour elle un objet sacré. Par suite de la même idée, les officiers eurent des titres culinaires: (Tchorbadji-bachi) commandant, (Achdj-bachi), officier supérieur, (Saka-bachi), premier porteur d'eau.

Ce corps fut d'abord de mille hommes; plus tard il s'éleva ainsi qui suit :

(1) Voir au Musée Militaire. galéries des Janissaire, le N°:68

— Du debut jusqu'au règne du Sultan **Mahomet** le Conquérant (I451)" : 12000 hommes.
— Règne du Sultan Suleïman le Magnifique (1520—1566) : 14000 hommes.
— Règne du Sultan Murad III (1574—1595) : 60000 hommes
— » » Mahomet III (1595—1603) : 100000 »
— » » » IV (1648—1687) : 200000 »
— Jusqu'à leur abolition (1826) : entre 100—150000

Les enfants, aptes à être Janissaire étaient inspectés à la Sublime Porte et distribués dans les différents Séraïl établis à cet effet. On les élevait dans les principes de l'Islamisme; leur éducation exigeait quatre à cinq années, et lorsqu'elle était terminée, on les repartissait dans les Odjaks (corps), selon leurs inclinations particulières. Tous les sept ans, on procédait au remplacement des morts dans le corps des Janissaires. Il était interdit à ceux qui en faisaient partie de se lier par le mariage, et tous devaient habiter dans leurs Odas (chambres) respectives.

Si quelqu'un d'eux se rendait coupable de lâcheté, on le cassait et dès ce moment, il ne pouvait plus prétendre au titre de janissaire; on n'accordait celui d'Otourak (vétéran) qu'aux sujets légalement récornus, impropres aux services actifs ; ceux-là pouvaient se marier et recevaient trois aspres de haute paye, à charge par eux de prier pour la conservation des princes et la prospérité de l'Etat. Leurs enfants étaient admis dans les Adjémi-Oglans (novices ou recrues) et pouvaient devenir Janissaires.

Tous les dix ans, les officiers étaient astreints à recevoir de nouveaux brevets. Lorsque le (Beuluk-bachi) capitaine (1) avait démérité par sa conduite, les Aghas convoquaient un Divan où le coupable, en présence de tous les chefs de l'Odjak, était déclaré déchu de son emploi.

Une loi politique maintenait la discipline militaire des Janissaires. On l'ordonnait :

(1) Voir au Musée Militaire, galéries des Janissaires, N°: 42

1 — L'obeissance aux officiers et aux chefs, quand même se seraient des esclaves.
2 — Qu'il ne fit qu'un même corps et qu'il n'eut qu'un même quartier.
3 — Qu'il n'eut rien de superflus qui put le porter au luxe.
4 — Que la peine de mort fut infligée pour les fautes commis, contrairement aux ordonnances.
5 — Qu'il fut obeissant à ce que Hadji-Béctache lui avait ordonné à l'égard des prières.
6 — Que personne ne fut admis dans ce corps, qu'il n'eut premièrement été Adjémi Oglan.

Ces lois furent le fondement sur le quel il établit la force et la fidélités des Janissaires.

Les Janissaires obeissaient à des chefs établis pour veiller leur conduite et à des officiers qui devaient seulement prendre soin de leurs différents corps où compagnies appellées *Oda* ou *Orta*

Oda, est un mot qui signifie proprement une chambre et pris du lieu où ils mangent ensemble, ainsi qu'il leur est ordonné.

A Constantinople, ces chambres étaient incrustées de fayance et il y'avait des estrades qu'ils appelaient *Sofas*, pour s'assoir ou dormir ; il y'avait aussi une cuisine attenante, et toutes les autres commodités pour vivre en société.

Ils observaient encore le même ordre en campagne, pour les chambrées, se servant des tentes rondes et particulières, par des figures d'animaux et autres chiffres.

Habillement des Janissaires

C'était une longue veste de drap vert de Salonique, fort chaud et fort commode. Les manches larges des épaules aux coudes, s'étrécissaient au poignet, et se boutonnaient comme une camisole, avec des boutons noirs; un

petit parement rond de satin de même couleur, se renversait sur le poignet. Le collet de la veste était noir, rabattu sur le col et à deux longues pointes par devant.

Leur coiffure ordinaire était un bonnet de laine rouge, avec un turban de grosse mousseline blanche, que le Sultan leur donnait. Leur bonnet de cérémonie était de feutre, bordé de drap vert, avec une bande de cuivre doré sur le front et chaperon pendant par derrière d'un pied et demi de long sur un de large. C'était la figure de la manche du Cheikh Hadji Béktache.

Ils portaient des calecons séparés des bas, qui s'agraffaient du mollet à la cheville, avec un soulier fermé et serré. Ils avaient tous des moustaches; mais il ne leur était pas permis de laisser croître leur barbe.

Leur discipline

Les chambres des Janissaires (odas), étaient des habitations communes, situées au milieu de Constantinople, où ils vivaient ensembles du ris, de la viande et du pain que le Sultan leur faisait distribuer. La régularité et le silence qui s'observaient dans ces chambres ou odas, était une circonstance digne de remarque. S'ils s'en absentaient sans la permission de l'(Oda-Bachi), cet officier ordonnait au cuisinier de la chambre et officier , (Ahtchi bachi) , de leur donner des coups de baguette sur les fesses, et non pas sous la plante des pieds, pour ne pas priver ces fantassins de la facilité de marcher. Si le crime des coupables était grave, et qu'ils méritaient la mort, ils avaient le privilège de n'être point soumis à la justice ordinaire; l'Oda-Bachi les faisait étrangler secrétement, et jetter leur corps dans la mer. S'il était forcé de rendre leur punition publique, on devait au paravent les dégrader de leur qualité de Janissaire, ce qui se faisait, en mettant en pièces le collet de leur habit.

Au milieu de ces Odas qui servaient d'habitation aux Janissaires, il y'avait une espèce de Chapelle, appellée (Orta Djami), où ils s'assemblaient pour faire leurs prières, et pour déliberer sur leurs affaires communes. Par exemple, lorsqu'il était question de présenter une requête au Sultan, ce lieu était aussi quelque fois le rendez-vous.

La paye des Janissaires :

La paye des Janissaires, n'était d'abord que d'une aspre *Aktché* par jour . Cette paye s'augmenta à 3 et plus tard à 5 aspres, et quelques uns, tels que les *Dal Kilitchs* , les *Serdens Guetçhdis* en recevaient d'avantage, selon la faveur(1).

La paye se distribuait ordinairement les mardis de chaque quatres mois, avec cérémonie, devant le (Haut Divan) du palais et les plénipotentiaires des pays européens y assistaient. Les Sultans, faisant parti du corps des Janissaires, recevaient eux même leur paye.

Le corps des Janissaires se subdivisait en :

1 — Yaya beys
2 — Beuluklus
3 — Seymens ,

1 — *Les Yaya beys* avaient le privilège de garder les places les plus importantes qui étaient sur les frontières, et on confiait les clefs à leurs officiers .

Ces officiers pouvaient aller à cheval en présence de leur général, ce qui n'était pas permis à ceux des (Beuluklus)et des (Seymens). Pour marque de privilège, il portaient des bottines jaunes, tandis que celle des autres étaient rouges.

2 — *Les Beuluklus*, étaient encore privilegiés, mais non pas tant; leurs capitaines étaient indispensablement obligés de porter des bottines rouges, ce qui marquait

(1)Voir au Musée Militaire, galéries des Janissaires , No: 29

qu'ils n'avaient pas droit de paraitre à cheval dans les fonctions .

3 – *Les Seymens* avaient leurs officiers obligés aux mêmes lois que ceux des Beuluklus, c'est à dire de marcher à pieds avec des bottines rouges devant les généraux.

Il se faisait une autre subdivision , des ces trois sortes de Janissaires :

1 — *Les Coridjis*
2 — *Les Ofouraks*
3 — *Les Fodla-Harans*

1— *Les Coridjis* destinés à la gardes des trois résidences Impériales, savoir Constantinople, Andrinople et Brousse, surveillaient aussi les forêts se trouvant aux environs de la capitale.

2 — *Les Oufouraks* étaient ceux qui étaient dispensés par privilège, du service militaire actuel; cependant ils tiraient la paye en considération de leurs services passés.

3 — *Les Fodla-Harans* – nom qui signifie mange pain —recevaient comme des orphelins, une petite paye du Sultan, en considération de leurs pères.

Les Chefs destinés au Commandement des Janissaires

1 — Yenitchéri Aghassi (1)
2 – Sekban Bachi
3 – Kol Kiahyassi (2)
4 — Zagardji Bachi
5 — Samsoundji Bachi
6 — Tournadji Bachi
7 — Mouhzir Agha
8 — Hasséki Agha ou Serhad Aghas (3)
9 — Bache Tchaouche (4)

(1)Voir au Musée Militiaire, galéries des Janissaires le N:64
(2) » » » » N: 66
(3) » » » » N: 38
(4) » » » » N: 63

10 — Kiahya Yéri
12 — Yenitchéri Effendissi

1 – *Yenitchéri Aghassi* était le commandant en chef du corps des Janissaires. Cette charge portait tous les poids du gouvernement militaire. Tant de prérogatives rendaient l'Agha redoutable.

2 — *Sekban Bachi*, commandait non seulement cette sorte de Janissaires nommés Sekbans (ou Seymens), mais encore, lorsque l'Agha marchait en campagne, il prenait le titre de Kaïmekam ou de sou lieutenant de l'agha à Constantinople. Il pouvait mettre son propre cachet sur les ordres qu'il expédiait.

3 — *Kol Kiahyassi*, troisièmme officier général de la milice, était le capitaine de la plus riche compagnie. Il avait le privilège d'hériter de ceux de ses soldats qui mourraient sans enfants ou sans parents.

4 – *Zagardji Bachi*, chef de la compagnie des Zagardjis No : 64, avait le droit de garder les chiens de chasse du Sultan. Il était cependant fort estimé, par ce qu'il pouvait avoir une charge qui l'approche de la personne du Sultan.

5 — *Samsoundjis Bachi* , chef de la compagne des Samsoundjis No : 71, avait soin des chiens couchants pour la chasse de l'ours.

6 – *Tournadji Bachi*, chef de la compagnie No: 86, gardait les levriers et les oiseaux pour la chasse du heron. C'était un capitaine qui approchait aussi le Sultan et qu'il pouvait parvenir à son tour, à des plus hauts emplois,

7 – *Le Mouhsir Agha*. Tout le courps de la milice le députait pour rester à la cour du Grand Vezir. Son emploi était de solliciter pour les Janissaires, et lorsque quelqu'un d'eux était accusé au arrêté, il en demandait le renvoi à la propre compagnie, pour en faire justice.

8 — *Hassékilers*, chefs de compagnie, étaient souvent envoyés aux frontières, comme lieutenant de l'Agha des Janissaires.

9 — *Bache Taouche*, capitaine du 5me compagnie, a-

vait soin d'enregistrer ceux qui entrent dans le corps des Janissaires. Il les recevait en les prenant par l'oreille et leur donnant un soufflet. C'était lui qui infligeait la peine aux coupables et qui, lorsque l'Agha venait à passer, faisait ranger les soldats afin que chacun puisse le bénir, en récitant quelques paroles du Coran.

Bache Tchaouche, commandait aux autres deux, ses subordonnées :

Orta Tchaouche (1), le second et le troisième tchaouche. Ces Tchaouches executaient les sentences contre les soldats coupables; car les soldats avaient le privilège d'être jugés par leurs propres officiers. On les remettait ensuite entres les mains des (Tchaouches), qui étaient exactes à leur davoir, sans oublier la moindre circonstance.

Ces deux officiers devaient encore faire observer l'ordre des marches à toutes l'infanterie at principalement lorsque elle passaient devant l'Agha, que l'Orta - tchaouche devait saluer le premier avec les mains jcintes.

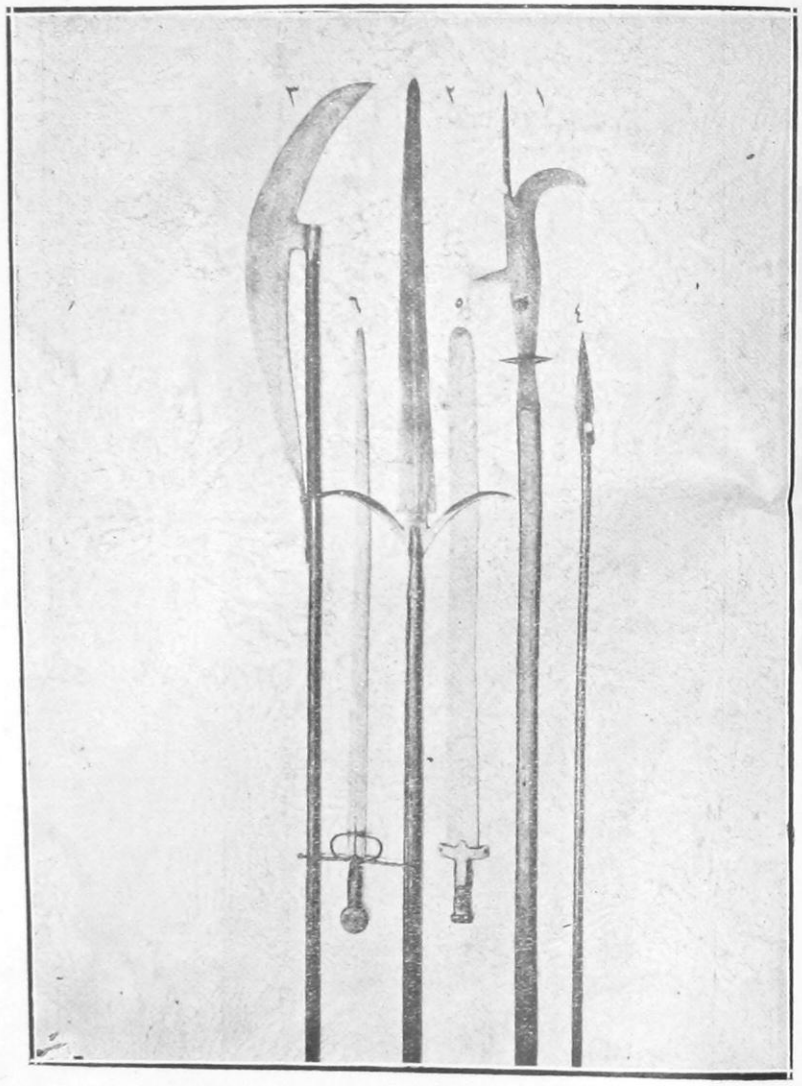
10 — *Kiahya yéri*, servait l'Agha en qualité de premier maître d'hôtel au nom de tout le corps.

11 — *Yéni tchéri Effendissi*, employé comme juge de la compangie, assignait certains jours aux soldats pour leurs donner audience et juger leurs differends. S'il arrivait au contraire quelque chose d'important, il en faisait le rapport à l'Agha qui jugeait ensuite en dernier ressort.

Officiers des Ortas, ou Compagnies des Janissaires

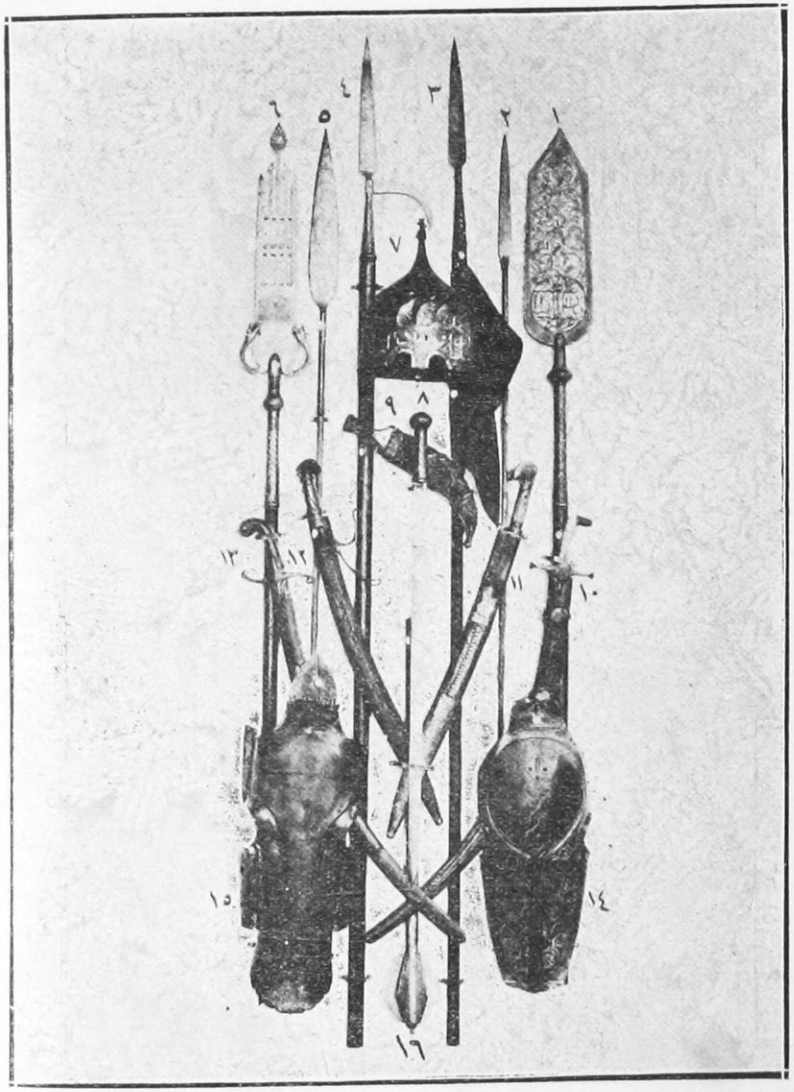
Les Ortas, étaient des groupes de soldats, fortes de six, sept et huit cents hommes. Il avaient leurs titres et signes et rapprochaient aux bataillons des armées actuelles.

(1)Voir au Musée Militaire, Galéries des Janissaires le No:52



(١) طرپان : *Fauchard* — (٢) علم : *Pertuisan* — (٣) تبر : *Hallebarde* — (٤) حربه : *Pique* — (٥،٦) مچ انواعی. *Epées*

(صحیفه : ٦٦،٦٧٠٦٩ مراجعت)



(١،٦) علم انواعی: *Peluisans* — (٢،٥) جرید انواعی: *Dards* — (٣،٤) مزراق انواعی : *Lances* — (٧) مغفر: *Casque* — (٨) مچ: *Epée* — (٩) خنجر: *Hantzar* — (١٠،١١) قلیچ انواعی: *Sabres* — (١١،١٢) یتاغان: *Yatagans* — (١٤،١٥) آت آلنلغی: *Chanfreins* — (١٦) ششپر : *Masse d'armes*

(صحیفه: ٦٣،٦٤،٦٧،٦٨ - ٧٠ مراجعت)

ISMANOGLIO

1 — *Le Tchorbadji*, était le capitaine de la compagnie.

2 — *L' Oda bachi*, lieutenant de Tchorbadji, avait la charge de conserver le bon ordre dans la compagnie .

Il était le premier de tous les officiers subalternes, par ce qu' il avait passé par tous les postes inférieurs. Les janissaires voulaient que l' Oda bachi couche dans leurs chambres, et en campagne, au centre de la tente, proche du grand piquet.

3 — *Le Vekil hartz*, était proprement le fourrier de la compagnie, puis qu' il avait soin de chercher les provisions.

4 — *Le Baïracdar*, c'est à dire l' enseigne, portait un drapeau moitié rouge et moitié jaune, avec deux épées en sautoir.

5 — *Le Bach-Eski*, emploi donné ordinairement au plus vieux officier.

6 — *l'Ousta*, était le cuisinier, qui outre son office, était obligé d'arrêter les prisonniers, de les garder et de les mettre aux fers, ou de les garroter, selon qu'il lui était ordonné par l'Oda-bachi. Il portait pour marque de son emploi, un grand couteau, dans sa gaine pendu au côté.

7 — *Le Bache-Kara Kouloukdjou* officier janissaire de corps de garde

8 — *Le Saka*, porteur d'eau

9 — *Le Kara-Koulloukdjou*, sergent de corps de garde

(2) Adjémi Oglans *(novices)*

L'école ou le noviciat des janissaires, fut définitivement établi sous le règne du Sultan Murad I (1326--1389). C'était là que par de continuels exercices très fatigants, ils acquéraient cette force de corps si nécessaire à la

profession des armées. Quelques' un d'entre eux, s'appliquaient au métier de maréchal, de potier d'étain et de barbier. D'autres, s'occupaient à porter des poids, et à couper des bois. D' autres, formant la patrouille avec le Yenitchéri Agassi, portaient le (falaka) qui était ce bois avec lequel on ferrait les pièds de celui qui devait avoir la bâtonnade. Il y' avait des *Adjemis Oghlans*, obligés de passer la mer de Marmara sur des galères qui vont charger de pièrres et du bois à Ismit, pour les batiments du Sérail et des mosquées royales. Entre eux, se trouvait des chevilles pour les charpentiers et calfateurs des navires et il leur était permis de rester dans les Odas. Par ce moyen, ils parvenaient à être Baltadjis des Sultans, ensuite Kapoudjis d' une compagnie, et enfin, ils arrivaient au poste de capitaines à proportion de leurs services passés.

(3) Djébédjis *(armuriers)*

Les Djébédjis ou armuriers, commandés par Djébédji *bachi*, demeuraient à Constantinople, à Ste - Irène, près de Ste-Sophie. Ils étaient aussi divisés en [ortas] et chaque (ortas) avait son (Oda bachi), qui était plutôt un quartier maître qu' un capitaine.

Leur charge était de polir les armes conservées dans l' arsenal, d' en tenir un registre exacte, et de les distribuer aux janissaires, ainsi qu'il était ordonné par les supérieurs.

Pour se distinguer, ils portaient un bonnet de drap d'or verd à quatre coins, dont deux battaient sur les épaules; les jours de montre et de cérémonie, ils attachaient à ce bonnet une plume de coq.

(4) Topdjis *(canonniers)*

L' ancienne armée Ottomane avait établi un corps de canonniers, qu' elle nommait (Topdjis), non seulement pour entretenir les pièces de canon, mais encore pour en

faire fondre de nouvelles. Ce corps avait tout ce qu'il faut pour le service du canon dans les magasins de Constantinople, et dans les autres, de l'Empire Ottoman.

Leur nombre n' était point fixe, par ce que comme cette profession dépendait de l'inclination et de l'habilité de ceux qui l' exerçaient, il s' en trouvait plus ou moins qui l' embrassa t, suivant leur gout et l' expérience qu'ils avaient.

Les Topdjis, divisés du même en Ortas, obeïssaient à leur chef, topdji bachi.

Topdji bachi, disposait des charges de la fonderie et de l'Arsenal, où il faisait la ronde en qualité d' officier de police. Cet officier avait aussi sous sa direction la poudre à canon, les balles et tous le reste des munitions de guerre. On faisait fort peu de poudre à canon aux environs de Constantinople; celle de Damas était estimée la meilleure.

(5) Top Arabadjis *(ingénieurs)*

Ils comprenaient les ingénieurs, un bon nombre de charpentiers et de charretiers qui travaillaient pour l' artillerie.

(6) khoumbaradjis *(bombardiers)*

Commandés par Khoumbaradji bachi, ils étaient chargés de lancer des bombes, avec les mortiers.

(7) Sakas *(porteurs d'eau)*

L' eau porté par les Sakas, ne servait non seulement pour boire, mais encore pour l' ablution, selon la coutume réligieuse.

Les Sakas avaient pour chef Saka bachi. Ils portaient l' eau dans des outres de peau, sur des chevaux, et ils n' avaient jamais de repos, par ce qu'ils devaient toujours être attentif à pourvoir d'eau, ce qui demandait une continuelle agitation.

LA CAVALERIE KAPOU KOULOU

La cavalerie kapou koulou, corps payé régulièrement par l'argent du trésor de Constantinople, était commis pour la garde de la personne du Sultan et en compagne, il était toujours reservé pour quelque action d'éclat.

La cavalerie kapou koulou, renfermait six groupes, savoir :

1 — Silahdars,
2 — Spahis,
3 — Ouloufédjian-i-Yémins,
4 — *Ouloufédidjian-i- Yessars*,
5 — *Gaurébayi-i-Yémins*,
6 — *Gourébayi-i-Yessars*.

Les Silahdars (1)
Les Spahis (2)

Il est vraisemblable que les empereurs Ottomans, ont établis un corps de cavalerie pour former leurs gardes à cheval ; Ils les nommèrent d'abord *Silahdars*, ou hommes d'arme.

L'estime des Turcs pour les Silahdars dura jusqu'au règne du Sultan Mahomet III (1595-1603) qu'ils abandonnèrent leurs places, sans qu'il lui fut possible de les rallier. C'est ce qui obligea ce prince de ce mettre à la tête de leurs valets, qui tinrent ferme et repoussèrent l'ennemi. Pour récompenser une si belle action, le Sultan en forma un nouveau corps de cavalerie; il les appella *Spahis* et leur donna le rang sur leurs anciens maitres, avec leur étendart rouge. Les *Silahdars* commencèrent alors à en prendre un jaune.

On completta autrefois ces deux corps de cavalerie,

(1) Voir au Musée Militaire, galéries des janissaires les No: 189

(2) » » » » » » »
No: 164, 165, 166, 169

de jeunes gens qu'on tirait des Sérails de Constantinople, de Galata, et d'Andrinople. Etant sortis des palais, ces nouveaux cavaliers se battaient contre les janissaires et causaient du tumulte dans la ville.

Sultan Mahomet IV (1648-1687) ordonna que dans la suite on les tirerait d'entre les *Baltadjis*, valets extérieurs du Sérail, de la grande et de la petite chambre des Itchoglans, de celles du trésor et de la fauconnerie, et de quelques autres offices.

Tant qu'il ne s'est point introduit d'abus, le corps des Spahis a passé pour la meilleure de l'Europe ; mais depuis l'introduction des domestiques des Pachas dans ce corps élite, la cavalerie est devenue molle et perdit ses capacités guerrières.

Les *Silahdars* et les *Spahis* se servaient de l'arc, de la lance et des armes blanches plus communément que des pistolets et des fusils; parce que, disaient-ils, dans une bataille, les armes à feu ne frappent souvent que l'air, au lieu qu'un coup de sabre terrasse l'ennemi.

Quelques-uns portaient à la main un *djirid*, espèce de dard de deux pièds de long, qu'ils lançaient avec autant de force que d'adresse; quelques fois ils le jettaient devant eux en courant à toute bride, et le ramassaient sans sortir de selle et sans s'arrêter.

* * *

Plus tard, le principal emploi des *Silahdars*, était de veiller les *Mussélims*, qui raccomodaient les ponts et les chemins.

La compagnie des Spahis, élévaient sur le parcours de l'armée un petit coteau de terre, de deux en deux milles, à droite et à gauche. De plus, si le Sultan marchait, ils étaient nourris aux dépens des villages circonvoisins qui étaient obligés de fournir six mulets chargés de pèles et de pioches.

Un certain nombre, était destiné pour garder le

trésor, distribué en plusieurs caisses qu' on tenait devant la tente du général.

Ulofédjians yemins
» yessars
Gourébays yémin
» yessarss

Il y avait deux sortes d'*Uloufédjis* et *Gourébas*; ceux de l'aile droite et ceux de l'aile gauche. Ils portaient ces noms, non pas par ce qu' il occupaient ces postes, mais seulement par manière de distinction.

Ces quatres groupes avaient l'emploi de garder *Liva-i-chérif*, l'étendart sacré et accompagnaient le grand Vézir et le Nakib-ul-echraf.

MERTERHANÉ-I-HAKANI

Ancienne musique nationnale de l'Armée

L'origine de la musique *Merterhané-i-Hakani*, monte jusqu'au règne d' Osman Ghazi. premier souverain de l' Empire Ottoman.

On faisait jouer au palais impérial, chaque jour à l'heure *d'Ikindi*(1),d'une sorte de timbales dites *nagharas*, d' un autre instrument de musique, appelé *kurrénaï*, et du tambour, *davoul*, dont le Sultan Seldjoucide Alaéddin-Keïcoubad, avait accompagné le firman d' investiture qu'il avait envoyé à Osman Ghazi.

Plus tard, on jugea convenable d' étendre cette prérogative aux Vézirs et aux grands de l' Empire.

Dans l' espace de temps qui s'écoula depuis la création du *Mehterhané* jusqu' à sa suppression en 1241 de l'hégire, époque de la destruction des janissaires, cette groupe de musiciens subit diverses modifications.

Elle était composée en dernier lieu, de la manière suivante :

Huit joueurs de clarinette et leur chef *zournazen-bachi-agha* (premier chef de musique, appelé mehter-bachi-*agha*)

Huit tambours et un tambour-major, appelé *bache-mehter-agha* (second chef de musique).

Huit cimbaliers et leur chef *zilzen-bachi agha*

Huit joueurs de *naghara* (sorte de petites timbales) et leur chef *nagharazen-bachi-agha*.

(1) Heure qui sépare en deux parties égales, l' après midi de la journée.

Huit joueurs de cor (sorte de trombonne) et leur chef *borizen-bachi-agha*.

On adjoignait à ces musiciens, neuf tchaouche *(Tchevkianis)*, munis de bâtons fourchus, désignés sous le nom de *itch-oghlan-tchaouchlari* (maîtres des cérémonies).

Dans les intermèdes, les *tchevkianis* chantaient des *ilahis*, et autres chansons, en agitant leurs bâtons d'argent.

Cette troupe entière s'appelait *dokouz-kat-mehter-hané* (musique de neuf degrés).

Elle se tenait prête chaque jour à l'heure de l'ikindi.

A l'appel du *itch-oghlan-bach-tchaouchi* (chef des maîtres de cérémonie), la musique allait, ayant à sa tête le *mehter-bachi-agha* (premier chef de musique et chef des joueurs de clarinette), se ranger devant la salle d'audience où se tenait le Vézir.

Le *bach-tchaouch* commençait par demander à haute voix aux musiciens, s'ils avaient des pétitions à présenter. S'il y en avait, elles étaient remises au Vézir, qui les renvoyait à qui de droit, pour être prises en considération.

Le *zournazen-bachi*, préludait alors par quelque air agréable; ensuite la troupe exécutait un morceau d'ensemble sous sa conduite qui avertissait par un signe, l'exécutant qui faisait une faute.

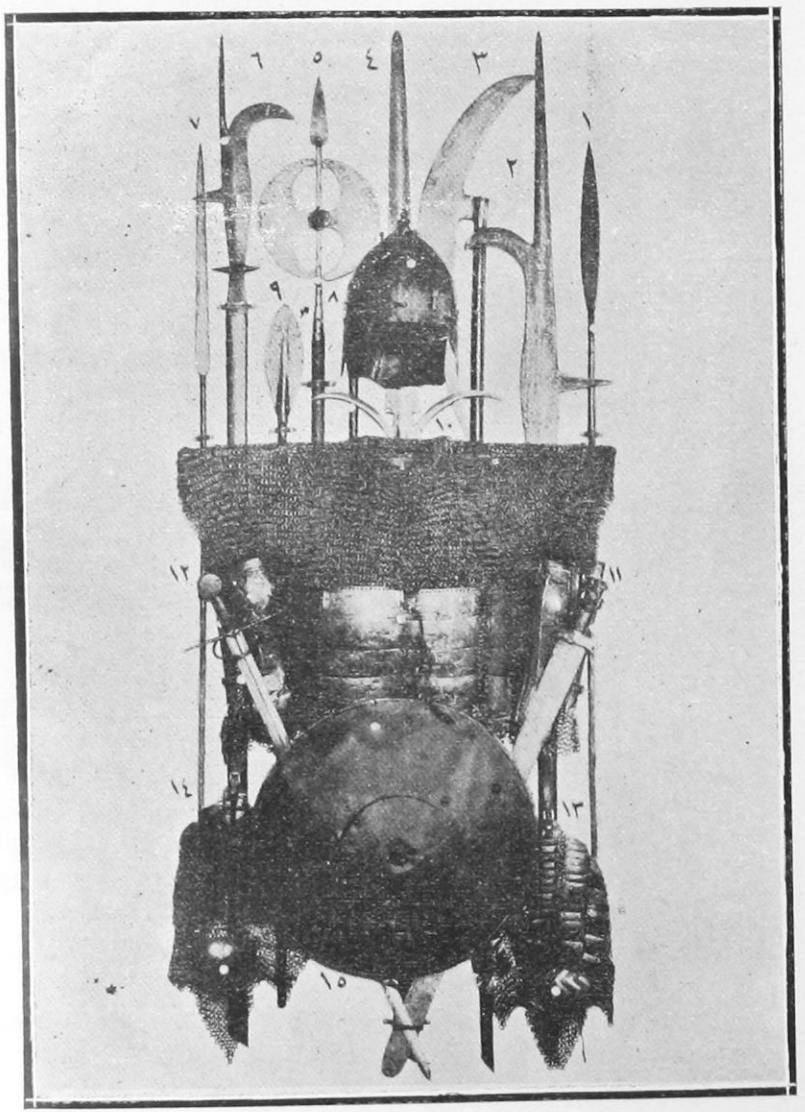
Dans les intervalles et à la fin du concert, les *Tchevkianis*, agitant leurs bâtons, faisaient des voeux pour leur maître, et chacun se retirait après avoir fait les saluts *témennas* d'usage.

Le *mehter-bachi* et les autres aghas revêtaient une capote rouge ou bien un *binich* (manteau) en drap, le turban appelé *destar*, un *thakchir* (pantalon) en drap rouge et des *mest-papoutchs* (chaussons-pantoufles) rouges.

Les autres musiciens, portaient le même turban, un

اسکی عثمانلی اسلحه‌سی لوحه : (٤)

ANCIENNES ARMES OTTOMANES



(٩،١) جریدانو عی: *Dards* — (٦،٢) طوران. *Fauchards* — (٣) تبر: *Hallebarde*
(٤) علم : *Pertuisan* — (٥) چیفته‌یوزلی عرب طرزنده تبر : *Hallebarde (Arabe)* — (٧)
حربه: *Pique* — (٨) مغفر: *Casque* (١٠) زره‌کوملك: *Côte de maille* — (١٢،١١) مچ انوایی:
Genouillères — (١٤،١٣) دیزچلك: *Epées*
Bouclier : قالقان — (١٥)

(صحیفه : ١١٨،٧٠٠٦٩٠٦٧،٦٦،٦٤ مراجعت)

binich en drap noir, violet ou bleu, un *dizlik* (pantalon large) en drap ou en toile et des *mest-papoutchs* rouges.

A en juger par cette description, la musique du Mehterhané paraîtra sans doute quelque chose de primitif- c' est tout à fait le contraire. L' harmonie de ses concerts rendait à l' auditoire, un grand plaisir.

Cette musique nationale de l'armée, qui avait glorifiée tant de victoires ottomanes, fut ravivée, grâce au soin du Moukhtar Pacha, directeur et fondateur du Musée Militaire, dans le but de faire renaître des sentiments patriotiques, comme aussi d'attirer la curiosité des étrangers.

Les visiteurs du Musée Militaire peuvent l'entendre à Ste. Irène.

Soldats Yerli - Koulou

Armée de Province

L'armée de province se divisait en :

Infanterie Yerli-Koulou(1)
Cavalerie Serhad-Koulou (2)
Cavalerie Toprakli (3)

L' Empire, ayant remarqué l' insuffisance du corps des janissaires, pour garder toutes les places, en créa dans les provinces une nouvelle armée; et elle assigna d' abord pour son entretien, un certain revenu annuel à chaque Beyler bey.

Ce corps formait la seconde branche de l' infanterie turque; on le nommait *Infanterie Yerli Koulou*, pour distinguer de la *kapou Koulou*.

Il n' était point établis par le gouvernement, comme celui de la Kapou Koulou ; mais il dependait en général, des Pachas des provinces.

l'Infanterie Yerli Koulou

L'infanterie *Yerli Koulou* était subdivisée en:

Azab(4), Sekbans(5), Idjarélis, Laguimdjis Musséllims.

(1) Voir au Musée Militaire, galéries des janissaires les No. 11, 59, 61 62, 144, 145, 148, 149, 161, 167, 168 180, 190

(2) Voir au Musée Militaire, galéries des janissaire les No. 146, 147, 150, 180-182, 188

(3) Voir au Musée Militaire, galéries des janissaires les No. 9, 10 183-185

(4) Voir au Musée Militaire, galéries des janissaires le No. 148, 149 167, 168, 190

(5) Voir au Musée Militaire, galéries des janissaires le No. 144, 145.

Azabs

Les Azabs étaient tous des Turcs naturels, qu' on levait extraordinairement dans l' Anatolie, en tel nombre que le besoin le demandait. On les employait aussi à la garde des villes conquises, tandis que les Janissaires gardaient les citadelles.

Les généraux turcs ne s' en servaient que pour les approches et pour les assauts des places, pour les passages des rivières et des détroits.

Ils étaient partagés en plusieurs petits corps, indépendants les uns des autres, suivant la division des départements : ils obeissaient aux ordres *d'azab agassi.*

Chaque Azab, ordinairement natif du pays où il servait, s'habillait à la manière de ce même pays.

A Bude, ils étaient obligés d'être habillés à la hongroise, avec un bonnet d' étoffe, bordé de peau et d' avoir pour armes un sabre, une arquebuse, ou un fusil, ce qui les faisait confondre avec les hongrois.

Les Azabs, comme les Akindjis, portaient un haut bonnet refendues de côté, d' autres pendaient en pointe jusque sur les épaules. Ils avaient pour armes l' arc et le cimeterre et une espèce de javeline ou pertuisane.

Ces troupes étaient plus propres sur les vaisseaux et pour les combats de mer, que pour les batailles en terre ferme.

Sekbans

Les Sekbans ou Seymens furent des paysans qu' on enrôlait dans une grande nécessité. On y admettait également des Turcs, des Grecs et même des catholiques qui s'enrolaient pour s'exempter de payer le tribut annuel.

Ils ne connaissaient point d' autre chef que le Pacha du lieu.

Leur emploi s'étendait en général, jusques dans les garnisons et dans les camps.

Ils n'avaient que des sabres et des arquebuses à rouet, pour armes.

Idjarélis

Les Idjarélis formaient le corps des artilleurs du pays, soldés par les gouverneurs.

Laguimdjis

Les Laguimdjis, mineurs, étaient Arméniens ou chrétiens de la Grèce et de la Bosnie, qui accoutumés à travailler aux mines, avaient beaucoup d'adresse pour cet exercice dans lequel ils étaient guidés par certains vieux officiers appellés *Laguimdji bachi*, ou chef des mineurs

Musséllims

Les Musséllims étaient les gens commandés pour précéder l'avant garde, et accoucder les chemins et les ponts par où l'armée devait passer. Ce travail leur faisait donner le nom de pionniers.

Les Pachas des villes avaient grand soin de conserver ces Musséllims. Ils les exemptaient du tribut, et leur donnaient même des terres franches de toutes charges.

Leur nombre incertain, ils dépendaient du plus ou du moins que les provnices étaient peuplées et de l'étendues des terres qu'on pouvait leur donner.

Ils n'avaient point d'autre chef que le *Bache Musséllim*.

Ils avaient comme arme une hache ; quant à l'usage du sabre et du fusil, il leur était interdit.

Lorsque l'armée était en marche, ils devaient la précéder d'un jour, afin d'avoir le temps d'ôter tout ce qui pourrait la retarder.

Dans les garnisons, on les mettait auprès du canon,

et ils le servaient autant qu'ils étaient capables de le faire.

Pendant les sièges, on les occupaient dans les tranchées, et autres ouvrages de cette nature.

CAVALERIE SERHAD KOULON

Le nom *Serhad koulou*, signifie précisement milice destinée à la garde des frontières ; cette cavalerie était obligée de rester sur les confins de l'Empire tant pour empêcher les courses des ennemis, que pour escorter es expéditions imperiales.

En Hongrie, elle se repartissait dans les palanques qui étaient des retranchements entourés de pieux, et entrelassés d'autre bois plus liant et entourés d'un fossé pour défenre les châteaux et les postes les plus avancés vers le pays ennemis.

Les cavaliers de ce corps qui se trouvaient sur les frontières de la Hongrie, entre les Impériaux et les Turcs, étaient un élite de brave gens.

Il obeissaient à un, ou plusieurs officiers appelés *Alay beys*, qui parvenaient à ce poste, par leur valeur et leur expérience dans la guerre. Outre le turc, ils parlaient encore le hongrois et l'esclavon.

La cavalerie Serhad koulou se divisait en :

Gueunullus (1), *Besslis*, *Délils* (2) *Lévends*. *Haïtas*.

Gueunullus

En temps de guerre. on mêlait aux troupes des *Zaïms* et des *Timariots*, certains volontaires ou aventuriers que l'on nommait gueunullus. Autre fois ils s'entretenaient à leurs dépens, dans l'espérance d'obtenir par quelque action signalée, la place d'un Zaïm ou d'un

(1) Voir au Musée Militaire, galéries des janissaires les No: 146, 147

(2) » » » » » No: 150, 188

Timariot, mort à l'armée. Il est arrivé en effet, qu'en un seul jour, la terre du même Timariot a passé successivement à huit différents Gueunullus: sept furent tués l'un après l'autre à un assaut, que les Turcs donnèrent à Serinvar; la terre demeura enfin au huitième.

Aux jours de pompe et de cérémonie, les Gueunullus portaient un habit à la hongroise ou à la bosnienne.

Leur chef s'appellait *Gueunullu-Agassi*.

Besslis

Les corps des Besslis, cavalerie légèrese composaient de gens choisis pour former des escadrons volants. Ce corps courait dans le pays voisins des ennemis et c'est pour cela qu'il était distribué dans les palanques, et autres postes les plus avancés, devant les places de guerre.

Delils *ou Délis*

Les Délils, furent une espèce de hussards turcs, qu'on tiraient de la Serbie, de la Bulgarie et de la Croatie. Vieux soldats robustes et expérimentés, ils tâchaient toujours d'attaquer à découvert: ils méprisaient les cimeterres courbes et n'employaient que la targe et la lance creuse et ferrée; leur cimeterre pendait à l'arçon de la selle. Quoique lourds et grossiers, ils possédaient quelques tours d'escrime qui souvent, les rendaient victorieux. Leur croyance sur la prédestination les rendait comme furieux et hors de sens; c'est de là sans doute, qu'ils ont été nommés (Délilers), c'est à dire fous, insensés. Autre fois ils fondaient sur l'ennemi sans ordre, ni discipline et réussissaient, mais, depuis qu'on les obligeât à observer une marche réglée, il ne restat de leur première valeur que leur nom.

Une peau de léopard mouchetée, leur servait de bonnet, dont les ailes battaient sur leurs épaules; un grand

vol d'aigle avec la queue, en faisait l'ornement, le tout tendu et supporté d'un fil de fer. Ils portaient de longues chausses de peau d'ours ou de loup, le poil en dehors, et par dessus une veste de peau de lion, avec des éperons à la hongroise, longs d'un grand pied. Leurs chevaux étaient de même caparaçonnés de fourrures.

Tous les Pachas, les Beyler beys se faisaient un plaisir d'en avoir à leur solde, quand ils partaient à la guerre.

Lévends, haïtas

Les Lévends et les Haïtas formaient la plus basse classe de la cavalerie Serhad Koulou.

* * *

Le Corps de la cavalerie Serhad Koulou se divisait en compagnies et chaque compagnie, avait un (Agas), un (Baïracdar) ou enseigne et un (Tehaouche) ou sergent qui exercait les fonctions de fourrier.

CAVALERIE TOPRAKLI

La cavalerie Toprakli, c'est la cavalerie qui était entretenus par les officiers du pays, selon les revenus des terres.

L'Empire Ottoman se divisait en provinces (Ayalats) et en départements (Sandjiaks).

Les provinces étaient gouvernées par les (Beyler beys) ou (Mirmirans) tandis que les Sandjiaks, par les (Mirlivas) ou les Beys, sous le nom de *Zaïms* pour les grands et de *Timariots* pour les petits [1]. Tous ces gouverneurs avaient des lois,

[1] Les *Zaïms* et les *Timariots* ont beaucoup de rapport aux anciens Barons de certains pays et à ceux que les Romains appellaient [Decumani]. Par la même raison, ils ressemblent aux anciens Fiefs de l'Europe.

des privilèges ou des marques d'honneur particulières; ils payaient non seulement la cavalerie qu'ils entretenaient, mais encore ils lui fournissaient des vivres, sous le nom d'*ochre*, ce qui signifiait précisement [dime].

Un certain nombre de provinces réunies sous un seul gouvernement, formait la juridiction d'un (Beyler bey); tandis qu'une portion de cette même province, formait le district d'un (Sandjiak bey). Cette portion subdivisée, donnait à ses maitres la qualité de *Hass*, de *Zaïms* ou de *Timariots*.

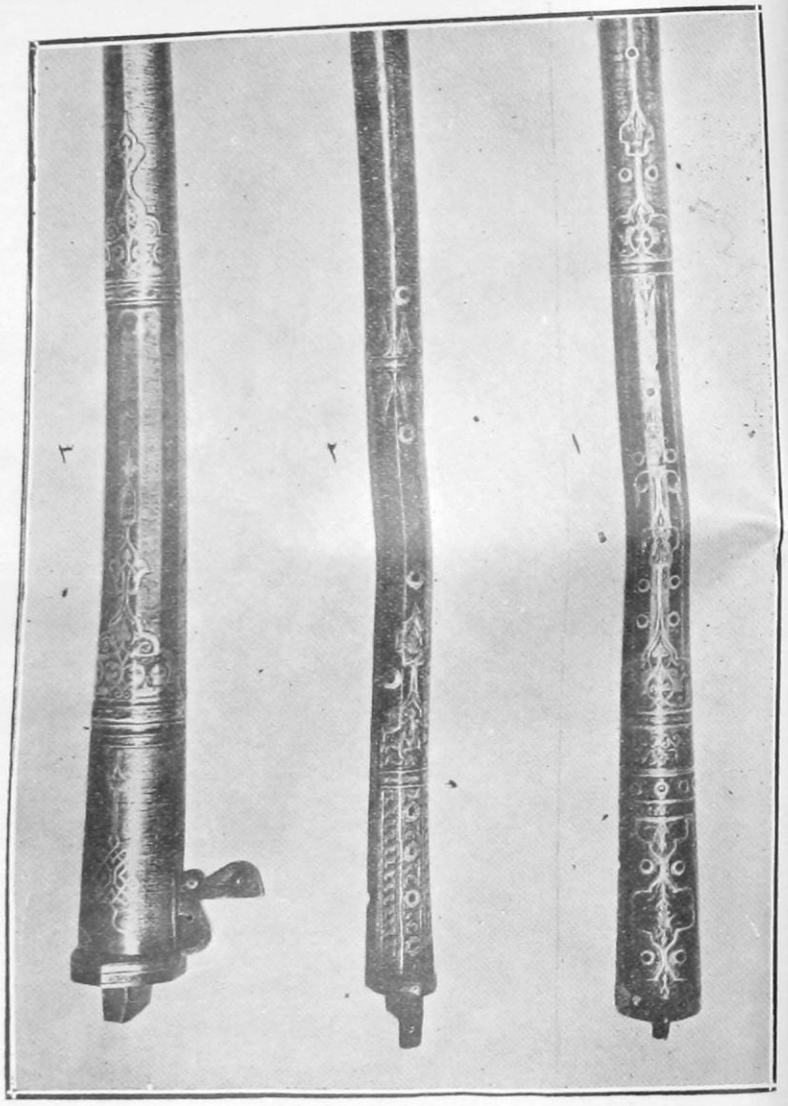
Si la portion rapportait plus de cent mille aspres à son maitre, ce maitre s'appelait (Sahib-i-Hass). Si la portion rapportait moins de cent mille aspres, le maitre n'était qu'un (Zaim). Le maître des revenus inferieurs prenait le titre de (Timariot).

Les Zaïms et les Timariots étaient une espèce de chevalier, qui voulaient passer pour la noblesse du pays et qui, pour se distinguer des simples sujets de l'Empire, vantaient leur bravoure à tout propos. Ils étaient obligés de servir en temps de guerre avec un équipage proportionné à leur dépens autant de cavaliers, qu'ils avaient de fois cinq mille aspres de rente pour les Zaïmes et trois mille aspres pour les Timariots.

Les Zaïms et les Timariots, servaient aussi à l'armée, des tentes, et autres accessoires.

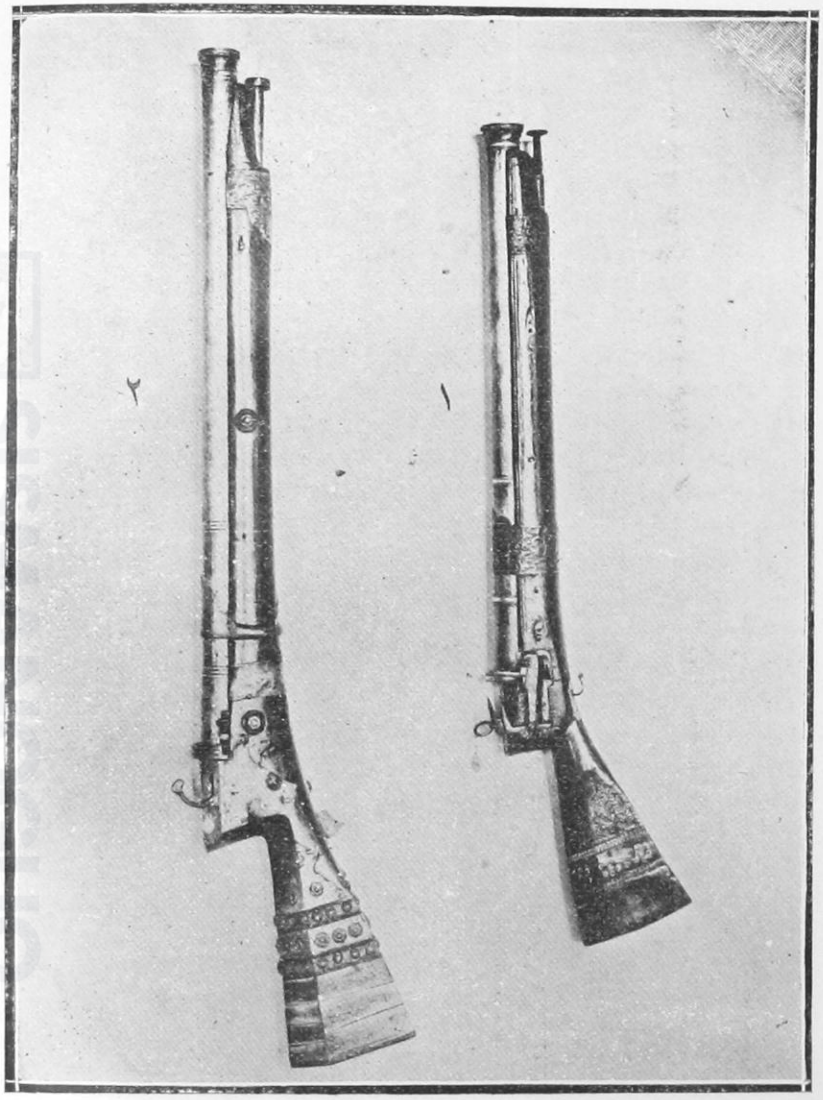
Les uns et les autres était autrefois forces de servir sur terre en personne, Nulle excuse n'était acceptable. Les infirmités d'une vieillesse avancée, la maladie même, ne les dispensaient pas du service; on les portait dans des litières. Les jeunes enfants, qui, par la mort de leurs pères, jouissaient du (Ziamet) ou du (Timar), étaient eux-mêmes emmenés, pour les accoutumer de bonne heure à la fatigue, aux dangers, et à la disipline militaire.

Les Zaïms et les Timariots se distribuaient par régiments et par compagnies. Ils se distinguaient par la



أغر مترس تفنکی تاملولری : *Cannons des fusils de rempart*

(صحیفه : ١٠٠ — ١٠٤ مراجعت)



(١) چاقماقلی موسکت تفنکی *Fusil - mousquet* — (٢) فتیلای موسکت تفنکی: *Mousquet*

(صحیفه ١٠٠ — ١٠٤ مراجعت)

couleur de leurs étendards. Chaque Ziamet ou Timar formait une compagnie; et plusieurs compagnies composaient un régiment qui avait pour chef le (Sandjak bey). Les (Sandjak beys) s'assemblaient sous leur Sandjak, et ceux-ci executaient à la tête de ces troupes, les ordres du (Beyler bey), qui agissait sous le commandement du Grand Vézir.

Les (Beyler beys), ou les (Mirmirans) en entrant à leur poste, rendaient hommage au Sultan qui leur donnait un habit de drap d' or, doublé de zibeline, et au sortir du Séraï, il leur faisait présent d'un cheval sellé et bridé, d'une masse et d'un sabre. De plus, pour marque de dignité, il leur était permis de porter deux plumes de héron au turban, et d' arborer deux ou trois queues de cheval.

En vertu de leur charge, les (Beyler beys), pouvaient ordonner aux (Beys), de marcher avec leurs drapeaux et leurs milices. Les (Sandjak beys) ou les *Mirlivas*, gouverneurs des départements, devaient obeissance au (Beyler bey) de la province de la quelle ils recevaient les ordres, tant pour l' administration de la justice que pour la bonne discipline de la milice qu' il devaient conduir sous ses drapeaux appelés (Sandjaks), ou du nom du lieu de leur résidence. Pour marque de leur dignité, ils pouvaient porter une plume de héron au turban et arborer une queue de cheval.

SOLDATS DE TRIBUT

Le corps de la cavalerie de tribut était fourni par des provinces tributaires.

L' Egypte, la Crimée, partie de la Podolie inférieure (petits Tartares), la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie furent parmi ces provinces.

Les troupes d'Egypte

Toute l'Egypte, était partagée entre douze Beys dont quelques-uns descendaient des anciens Mameluks que

Sultan Sélim I conserva lorsqu' il prit le Caire. Ils avaient le commandement absolu de toute la milice du pays.

Ces douze Beys commandaient vingt milles cavaliers entretenus aux dépens du pays.

Ces troupes avaient la charge d'escorter tour à tour les pélerins de la Mécque et de conduire à la Porte, le tribut que le Pacha de Caire y envoyait tous les ans, enfin d' arrêter les invasions des africains qui habitaient dans les montagnes, et qui souvent, sortaient de leurs rochers secs et arides, pour faire des courses dans les terres fertiles de l'Egypte.

Outre cette milice, on comptait en Egypte dix-huit mille Timariots, troupes auxiliaires que ce pays fournissait au Sultan.

Petits Tartares *(Tartares de crimée)*

Lorsque le Sultan commandait son armée en personne, le Khan des Tartares suivait le plan de sa campagne, à la tête de cent mille hommes: mais si l'Armée Ottomane n' avait pour général que le Grand Vézir, le nombre de ces troupes tartares, était réduit. En ce cas, au lieu de se mettre à la tête de ses sujets, le Khan envoyait à sa place, l'un de ses princes qui s'appelait *Kalgay* ou *Nouruddin*.

Ces troupes recevaient les nourritures par le Sultan.

Les Moldaves

Les Moldaves, fournissaient un corps de cavalerie entretenu aux depens, ou des principautés, ou des nobles du pays. Ils obeissaient à un chef, le plus souvent chrétien, établi par la Porte et envoyé à Constantinople, sous le nom de Waïvode. Ce prince nommait un Généal appelé (Atman), qui, en temps de guerre, avait le commandement de la milice.

Les Walaques

Les Walaques, suivaient le même rite et étaient à

peu près sujets aux mêmes taxes et à la même servitude aux Turcs que les Moldavas. Ils obéisssaient aussi comme eux à un waïvode, également nommé par la Porte.

Les Transylvains

La Transilvanie, a été une autre Babylonne, pour la diversité des réligions qu'on y professait et des langues qu'on y parlait, parmi lesquelles l'Allemand et la Hongroise étaient le plus en usage.

Outre la somme d'argent que les transylvains devaient payer à la première demande qu'on leur en faisait, il fournissaient encore un gros corps de cavalerie.

Ce corps était rangé sous diverses capitaineries, avec équivalent de certains privilèges et revenus en terres; et ces captaineries étaient subordonnées à un général particulier.

L'ARMÉE NAVALE OTTOMANE

La force maritime de l'Empire Ottoman était fort bornée, durant les règnes des premiers Sultans; et les Turcs, pour passer d'Asie en Europe (1357), procurèrent quelques radeaux et pénétrèrent par ce moyen, en Europe.

C'est Sultan Mahomet II le Conquérant (1451-1481) qui jetta les fondements essentiels de l'armée navale ottomane.

L'Arsénal

Le faubourg de Galata (Kassim Pacha), fut choisi pour y jetter les fondements de l'Arsénal. Cet endroit était baigné d'un côté par cette partie de la Corne d'Or, qui, s'avançait entre des colines, trait joindre petite rivière qui descendait des montagnes plus éloignées. Au commencement des galeries de l'Arsénal, on voyait un espèce de pavillon assez étroit, mais fort long et suivant le style turc. Ils servait de logement au Capoudan Pacha (Grand Amiral).

C'est là que, cinq ou six semaines avant le départ de l'armée navale, (Kapoudan Pacha) se retirait tous les jours avec ses principaux officiers, pour avoir l'œil au radoule des vaisseaux, tenir conseil sur tout ce qui regardait la discipline militaire, l'administration de la justice aux subalternes; et enfin veiller à ce que l'armée soit généralement partout, bien pourvue de toute sorte de munitions.

On voyait aussi entre le pavillon et le faubourg de Galata, un encolos où l'on tenait la nuit, un corps de garde à cause des matériaux que l'on y conservait.

Il y avait de plus, la prison (zindan) et une quantité de logements pour les officiers, les gardes et les ouvriers.

Les soldats de la marine étaient divisés en:
Gens de l'Arsénal (1) et Guerriers Marins (2)

Gens de l'Arsenal

Ceux-ci, composés des (Azabs), qui, répartis en plusieurs petites compagnies, formaient le premier groupe des marins.

Les plus vieux parmi eux, étaient obligés de faire la garde à l'arsénal. D'autres, devaient conduire les (Felouques), de galère en galère pour le service des capitaines de la mer; d'autres servaient dans certains bâtiments qui apportait du bois et de la pierre du golf d'Izmit, d'autres étaient employés à garder les esclaves au bagne. Soixante d'entre eux aidaient à calfater les bâtiments et lorsqu'ils ne suffisaient pas, on y employait encore des (Adjémis Oglans) [*] qui étaient des enfants pris en tribut.

Ils devaient s'exercer encore dans ce temps là, à tout ce qui regardait la navigation et la manœuvre de la ma-

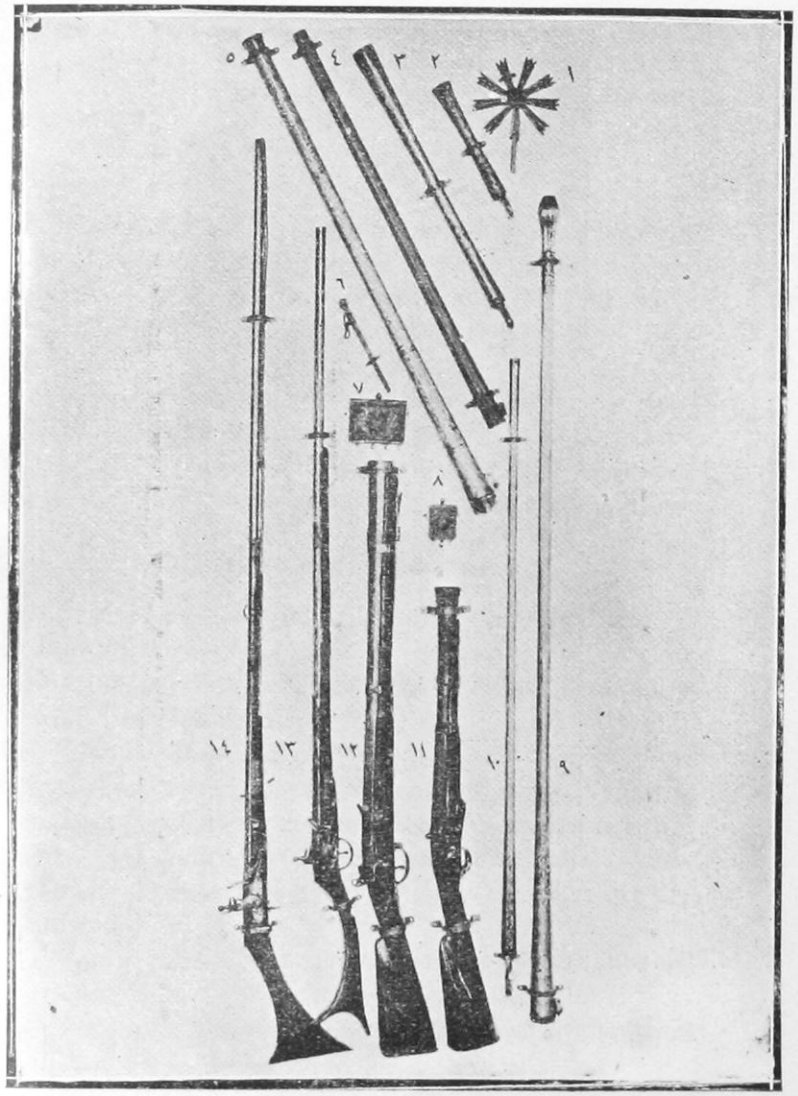
(1) Voir au Musée des Janissaires les No: 173-175

(2) Voir au Musée des Janissaires les No: 44-50-170-172.

[*] Voy. page, No 17.

اسکی عثمانلی اسلحه‌سی

ANCIENNES ARMES OTTOMANES



(١) كوكبه *Etoile* — (٢،٣،٤،٥،٩،١٠) مختلف اقواه ناريهٔ خفيفه تاملولرى: *Canons de différentes armes à feu portatives* (٦،٧ ٨) آلات متفرعه: *Accessoires* — (١١) صغير قارابينه: *Carabine* — (١٢) موسكه‌تون *Mousqueton* — (١٣) ارنبوركارى چاقماقلى قرانفل تفنكى: *Fusil à silex dit Caranfil* — (١٤) عربكارى چاقماقلى تفنك: *Fusil à silex (arabe).*

(صحيفه: ١٠٠ — ١٠٤ مراجعت)

rine, deux fois la semaine ; soixante autres étaient aussi obligés de s'exercer à lancer des grenades.

Officiers des Azabs

Les officiers des Azabs sont :

Le Réïss
L'Oda bachi
L'Achdji bachi

Le Réïss était l'officier qui commandait et gouvernait les azabs. Il pouvait passer de ce poste à celui de capitaine effectif et de là, devenir (Tershané- Kiahyassi). Le devoir de sa charge l'obligeait à faire la ronde pendant la nuit.

L'Oda bachi était le lieutenant du Reïss.

L'Achtchi bachi officier et cuisinier.

Ces officiers n'avaient d'autre emploi que celui de faire observer le bon ordre parmi les marins et les ouvriers,

Officiers de l'Arsenal

Le premier officier de l'Arsénal, *Tershané Emini*, faisait toute la dépense nécessaire ; il avait outre cela, le commandement d'une galère, et dans le divan, il était habillé comme les Tchorbadis.

Le *Tershané Kiatibi*, controleur, tenait registre de toute la dépense et de tous les revenus. Il avait sous lui deux commis, un appellé *Rousnamtchédji* qui enregistrait la dépense journalière, et l'autre nommé *Ihzar Kiatibi* qui payait et qui tenait registre de tous les ouvriers et directeurs.

Le *Liman Kiatibi* ou controleur du port, recevait tous les bois.

Le *Zindan-Kiatibi* était le controleur de tous ce qui regardait les esclaves du bagne.

Le *Magaza-Emini* avait le soin des magasins, et de tout ce qui était nécessaire à la provision d'une galère ;

et après la campagne, il devait reprendre le surplus, et le renfermer dans les magasins.

Guerriers marins

(Sinif-i-harb)

Les guerriers marins se divisaient en :

Levends
Zaïms et Timariots
Matelos
Forçats
Ouvriers

Les Levends

Dans le provinces de Capoudan Pacha, ils formaient une milice destinée à maintenir l'ordre, à garder les côtes et même à renforcer la soldatesque des bâtiments. Elles repartissaient dans l'ordre des Zaïms et des Timariots. Ceux, trés parmi les Grecs, s'appellaient Levend-i-Roumi.

Les Zaïms et Timariots étaient uue espèce particulière de soldat, payé par leur maître et fournie par certains départements appellés (province de Kapoudan Pacha); ils servaient quelque fois pour la gardes des batiments.

Les Matelos

Sont ceux qui avaient la maniement des voiles, des cordages et autre chose qui demandait de l'expérience. Leur officier s'appellait Oda Bachi.

Les Forçats

Les Forçats se composaient des condamnés et des prisonniers de guerre et ramaient les navires.

Le plus âgé parmi eux, (Reïss) avait la charge du pilote et du timonier.

Les Ouvriers

Ils exerçaient diverses prosessions qui avaient rapport à la conservation des bâtiments comme:

Charpentiers
Forgerons
Calfateurs
Cordiers

Les *Charpentiers*, radoublaient les bâtiments lorsqu'ils étaient endomagés par les batteries des ennemis.

Les *Forgerons*, avaient soin des fers qui servaient à lier les bâtiments et d'autres usages.

Les *Calfateurs* bouchaient les fentes qui se trouvaient entre deux planches et qui avaient soin de graisser la quille du bâtiment de suif pour le rendre plus léger à la course.

Les *Çordiers*, avaient soin de tout ce qui regardait les cordages et au bans des navires.

Les officiers généraux de l'armée navale

Les officiers généraux de l'armée navale se composaient de :

Capoudan Pacha (1)
Tershané Kiahyassi
Tershané agassi

Le *Capoudan Pacha* ou *Capoudan-i- Déria*, était le cammandant non seu lement de l'armée navale, mais encore de toutes les îles, plages, et le Grand Amiral des mers.

Il possedait la troisième charge de l'Empire et antant de pouvoir sur mer, que le Grand Vézir en avait sur terre. Ce commandant n'avait point autre fois, le titre de Capoudant Pacha: ce fut sous Sultan Soliman le Magnifique (1520-1566) qu'il prit ce nom.

Ce Sultan institua cette charge en faveur de Khaïreddin Barberousse, lorsqu'il lui fit quitter le gouvernement d'Alger, pour lui donner le commandement de la flotte, à cause de son expérience et de sa bravoure. Le Sultan annexa au Pacha, une autorité absolue sur tous

(1) Voir au Musée des Janissaire, le No: 47

les officiers de la marine et de l'Arsenal.

Il commandait dans toutes les terres, îles, villes, châteaux et forteresses maritimes; il visitait les places, les fortifications et les magasins; faisait la revue des garnisons, ordonnait des réparations des munitions de guerre, changeait les milices, tenait conseil pour recevoir les plaintes des officiers.

Lorsque cet officier se trouvait à Constantinople, il avait droit de police dans les villages du Bosphore et de la Corne d'Or.

Sous Sultan Murad IV (1623-1640), ce privilège futl remis au (Bostandji Bachi).

La marque de l'autorité de l'Amiral, était une grande canne (Assa), qu'il portait dans l'Arsénal et à l'armée; son canot, par un privilège réservé seulement au Sultan, était couvert d'un tendelet, et garni d'un épéron à la proue.

Cet officier avait une copie de l'état des troupes de terre et de mer, et des fonds destinés au payement de l'armée navale, qui se faisait dans le même temps que l'on payait celle de terre.

Sa maison, sans être aussi nombreuse que du Grand Vézir, renfermait les mêmes officiers. Quand la flotte mouillait dans un port, il tenait, comme le premier ministre, un Divan aussi sollennel et aussi nombreux que celui du Sérail.

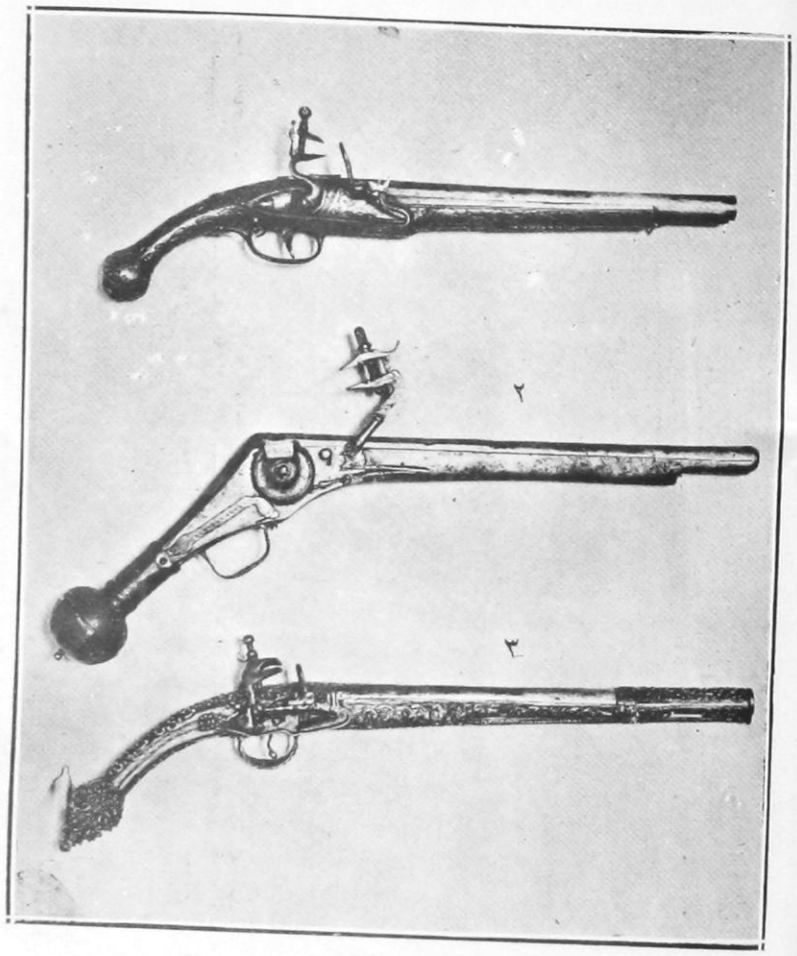
Le *Tershané Kiahyassi*, le second en autorité, ne pouvait parvenir à ce poste, qu'après avoir été capitaine d'une galère, ensuite (gardian bachi). Pour marque de sa dignité, il portait en marchant une canne d'Inde, et recevait une certaine contribution de chaque galère.

Le *Tershané Agassi*, était le lieutenant du Capoudan Pacha, quand celui-ci partait de Constantinople. Il avait aussi son revenu fourni par les galères et pour marque de sa digneté, il portait une canne d'inde, comme le précécent.

لوحه : (۸)

اسکی عثمانلی اسلحه‌سی

ANCIENNES ARMES OTTOMANES



(۱، ۲) چاقماقلی طبانجه‌لر : *Pistolets à silex*

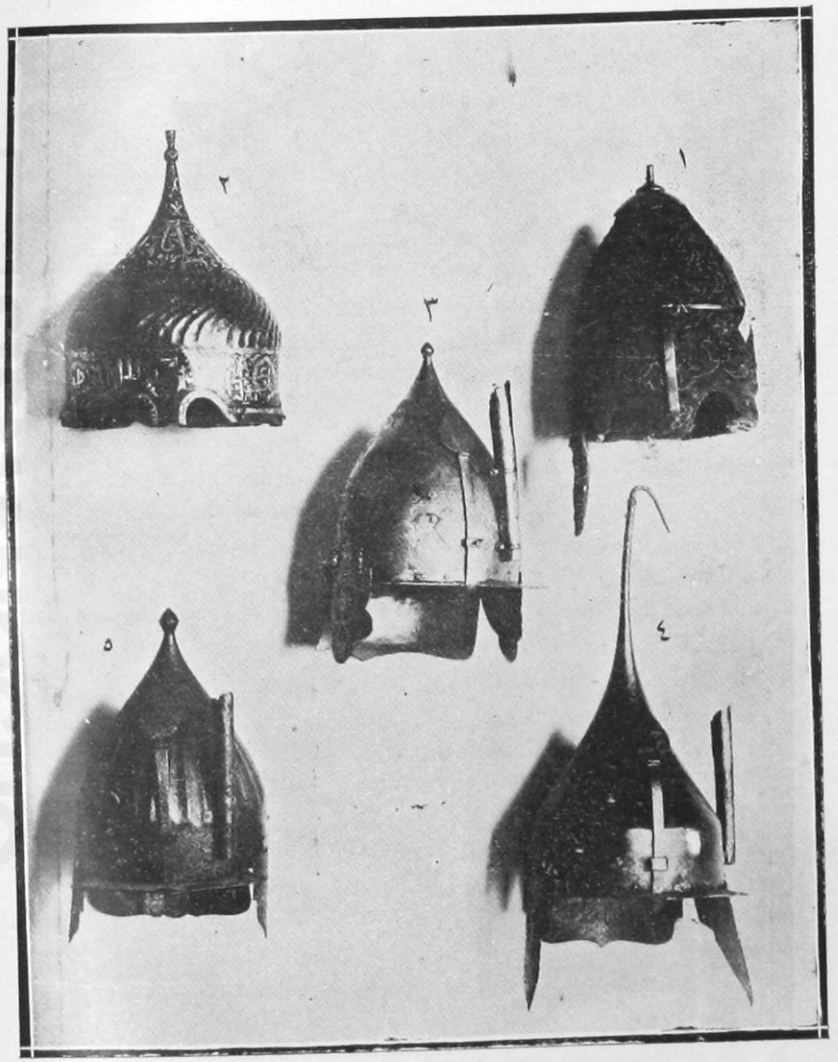
(۳) چرخلی چاقماق طاقمی حاوی طبانجه : *Pistolet à platine à rouet*

(صحیفه : ۱۰٤ ، ۱۰۵ مراجعت)

لوحه : (۹)

اسکی عثمانلی مغفرلری

ACIENS CASQUES OTTOMANS



مختلف طرز و نوعده عثمانلی مغفرلری : *Différents casques ottomans*

(صحیفه : ۱۱۸ — ۱۱۹ مراجعت)

OPÉRATIONS MILITAIRES DE L'ANCIENNE ARMÉE OTTOMANE

On entend par opérations militaires : *la concentration la marche, le campement et la bataille.*

En consultant divers ouvrages turcs et étrangers, surtout l'intéressante «Etat militaire de l'Empire Ottoman» du Comte de Marsigli, nous allons expliquer brièvement, de quelle manière l'ancien armée Ottomane mettait en œuvre, ces différentes sortes d'opérations.

1. Concentration des armées turques

Quand la guerre était déclarée et le Sultan ou le *Grand-Vézir* allait en camagne, on déployait leurs belles tentes et cinq à sept *Tougs*, (queues de cheval), dans les plains de Constantinople et d'Andrinople, selon que la Cour se trouvait dans l'une et l'autre de cette résidences impériales. Les pavillons du Sultan et ceux du Grand Vézir dréssés, informaient tout l'Empire, la marche du Grand Seigneur ou celle du Vézir.

Dès que ces *Tougs* et pavillons étaient dressés, tous les corps des troupes qui ne sont point encore en marche, se mobilisaient et ceux de l'Egypte et de l'Asie, qui étaient éloingés, se pressaient d'arriver aux zones de concentration.

Les divers endroits du trajet étaient marqués le long de côtés de la mer Marmara et de l'Archipel, afin que les troupes prenaient le chemin royal de Constantinople, d'Andrinople, de Philipopoli, Sofia, Nissa et de Belgrade. C'est là qui était le rendez-vous de l'armée, excepté les campagnes de Hongrie et de Bosnie, qui se rassemblait après avoir passé le pont d'Osek, c'est ce qui avait fait Kara Moustapha pacha, allant faire le siège de Vienne en 1683.

Les pachas d'Anatolie (Asie-Mineur), passaient le

Canal de Canstantinople à Scutarie, où ils avaient la comodité des barques et arrivaient en Europe en débarquant dans des endroits inhabités. Ils dressaient leur camp hors de la ville qui laissaient sur la gauche.

Ceux de Mézopotamie commençaient leur trajet en droiture de Gallipoli, sur des bateaux, entraient dans la Kerssonnese; ils laissaient Andrinople sur la droite, allant à Philipopoli, où ils restaient en attendant le corps de l'armée, s'il était déjà passé.

L'infanterie de l'Anatolie inférieure, savoir d'Alep, de Damas et d'Egypte s'embarquait dans le port qu'elle trouvait le plus à la portée, et venait débarquer à Salonik. La cavalerie, qui par rapport au nombre et cheveaux, donnait beaucoup d'embarras pour un embarquement, s'avançait par terre, pour le moins jusqu'aux environs de Gallipoli et passait à Philippopoli.

La milice débarquée à Salonik, avait coutume de passer par Sophia, où par la vallée du fleuve Vardar, aux extrémités de l'Albanie-inférieure, pour camper dans la plaine de Nissa, où ensuite le corps considérable des Albanais, descendant des hautes montagnes de cette province, venait joindre l'armée.

Celle de Bosnie, avait coutume de passer la Save à Prod et de se joindre aux petits corps de l'Esclavonie aux rendez-vous, après avoir passé les longs ponts de bois qui étaient sur le marais d'Osek.

Le Waïvod de Transylvanie, passait ordinairement la Teisse avec sa milice tributaire, sur le pont de *Solnok* et de là, le Danube, sur celui de Pest.

Ceux de Moldavie et de la Valachie, depuis leurs provinces jusqu'aux portes de fer du Danube, entraient dans les plaines de Temesvar. C'était là, la marche des Tartares, par ordre de la Porte, pour ne pas leur faire traverser la Bulgarie et la Serbie, dont les habitants avaient leurs retraites dans les forêts pour leurs familles et leurs troupeaux. Ils passaient tout le Danube, sur des

ponts aux environs de Belgrade.

* * *

Lorsque les troupes étaient prête à marcher et assemblées, le Sultan en faisait la revue, ôtait une aigrette de son turban, qu'il attachait sur celui du Grand Vézir et lui revêtait le *Hilaat*, manteau de distinction, avec les cérémonies accutumées, pour marquer qu'il lui remettait toute son autorité.

Le Ministre recevait aussi de lui la charge du commandement, de la manière suivante:

Le Sultan assis, mettait l'étendard sacré entre les mains du Grand Vézir; le Mufti bénissait l'étendard, et le Vézir, s'étant prosterné jusqu'à terre, sortait du Sérail.

Tous les Pachas, selon leur mérite ou leur faveur, pouvaient être gratifiés du titre de *Sérasker*, c'est-à-dire commandant d'une armée indépendante, s'opérant sur autres regions. On pouvait choisir un Sérasker parmi les Pachas à deux ou à trois queues.

Tout Pacha nommé Sérasker, communiquait ses desseins au reste des officiers; du reste il demeurait le maître de l'éxécution. Si le Grand Vézir avait le titre de Sérasker, il pouvait apporter au plan d'une campagne tel changement qu'il lui plaisait, en dépit des Pachas. L'expéditon étant finie, le titre et le pouvoir du Sérasker cessait en même temps, jusqu'à une nouvelle occasion.

2. La marche militaire

La marche militaire turque regardait quatres sortes de choses: *l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et le bagage* qui comprenait toutes les provisions du Sultan ou du Grand Vézir, les munitions de guerre, comme poudres, boulets, mèches, pêles, pioches, etc.

Ces sortes de choses n'avaient pas toujours leur marche disposée de la même manière; elle changeait suivant les circonstances des temps et des lieux.

La marche était réglée par le Grand Vézir ou le *Serasker*, par le moyen de certains billets, parce que les officiers turcs n'avaient coutume de donner l'ordre de bouche, que dans des affaires de peu de conséquence, ou lorsque le temps ne permettrait pas de l'écrire. Du reste, ils se servaient de billets consignés aux *Tchaouches* (1), sous les ordres du *Tchaouche-Bachi* (2), pour les porter où ils étaient adressés.

C'était une maxime inviolablement observée chez les Turcs, de faire de nouveaux ponts sur les rivières et marais ou de réparer les vieux, d'aplanir les chaussées, combler les fossés, couper les arbres qui empêcheraient ou qui retarderaient le passage.

Ils élevaient de petits morceaux de terre, qu'ils appelaient *Heuyuk*, de demi en demi lieu et même plus fréquemment, surtout dans les endroits élevés; et lorsque le Sultan marchait, on en faisait deux au lieu d'un.

L'armée ottomane était très attentive pour la marche. On se levait même la nuit pour s'y disposer et on se servait pour cet effet de certains réchauds attachés au bout d'un piquet. On n'entendait pendant toute la marche, ni tambours, ni trompettes, ni timbales, à la réserve de quelques coups de baguette que donnaient rarement les tambours du Grand Vézir, qui étaient accompagnés de quelques saluts de *Selam-Aghassi* (3).

Lorsque les troupes turques marchaient dans un pays ami et sûr, l'infanterie précédait ordinairement de deux ou trois jours. Elle n'observait aucun ordre, ni de compagnie, ni de chemin; elle reposait où elle voulait et arrivait au camp par pelotons. Cependant elle devait s'y trouver avant l'heure marqué pour les prières.

(1) Voir au Musée Militaire, galeries des Janissaires No.125
(2) » » » » » » » No.124
(3) » » » » « » » No.129

La cavalerie venait ensuite et elle ne marchait pas avec plus d'ordre. C'est ainsi que marchaient aussi les bagages, portés sur des chariots et bêtes de somme.

Lorsque l'armée marchait dans un pays ennemi, on avait pour maxime de ne point partager l'infanterie en tant de corps et on la tenait rassemblée. On mêlait la *Kapou-Koulou* (armée permanente) avec la *Serhad-Koulou* (armée des frontières), avec cette distinction que chaque Janisssaire marche sous son drapeau et que chaque officier soit à sa compagnie, pour recevoir plutôt les ordres de son chef.

On partageait souvent la cavalerie en deux ailes; souvent aussi on la laissait en un seul corps. Chacun marchait sous son étendard; les *Alay-beys* qui recevaient les ordres par les *Tchaouches*, étaient à la tête des escadrons et les officiers auprès du Pacha.

On avait la coutume de laisser le bagage derrière; mais dans les plains de Hongrie, depuis quelques campagnes, on s'est servi de chariots que l'on porta en guise de retranchement volant, à la tête des Janissaires. Cela ne se pratiquait point pour la cavalerie Toprakli, c'est-à-dire la cavalerie qui était entretenue par les officiers du pays, selon les revenus des terres; parce que devant faire conduire les vivres à ses dépens, elle ne les laissait pas éloigner autant qu'il est possible, ce qui causait beaucoup de désordre.

On n'éloignait point non plus l'artillerie de l'infanterie; cependant quand il en était besoin, on la mettait encore auprès de la cavalerie.

La marche ainsi disposée, était couverte par l'avant et l'arrière-garde. L'avant-garde était forte de quatre, cinq ou six mille chevaux, les meilleurs de l'armée. Elle obéissait à un chef nommé *Tcharhadji-bachi* dont l'emploi durait toute la campagne et elle devançait l'armée de six, sept et huit lieues. Elle se retirait à proportion que l'ennemi s'éloignait; et s'il y avait des Tartares à

l'armée, ou des troupes auxiliaires, on les faisait précéder l'avant-garde, parce qu'ils courraient de tous côtés, pillant partout où ils passaient. Cela fut observé par l'armée qui assiégea Vienne en 1683. Alors toute la cavalerie se sépara de l'infanterie et se fit honneur de ses harnais, armes, étendards et autres ornements, qui faisaient paraître l'armée, majestueuse et terrible aux assiégés.

L'arrière-garde était de mille chevaux suivant la coutume; elle fermait le bagage et le conduisait jusqu'au camp, avant que de changer de poste.

Si l'on avait avis que les Tartares, les Valaques et les Moldaves précédant l'avant-garde, étaient un grand nombre ensemble, l'armée turque proprement dite n'était pas éloignée ; parce que les Tartares n'étaient jamais employés contre l'armée des chrétiens, sans qu'ils étaient soutenus par les Turcs.

Le général Vétérani l'expérimenta. Il était l'un de ceux pui commandaient le petit détachement qui, après le siège de Bude, fut envoyé pour prendre Segedin. Dans le plus fort du siège, il eut avis au camp que les Tartares s'étaient postés aux environs de Zenta sur la Teisse, pour tâcher d'incommoder les assiégeants. Il détacha sur cet avis le plus de cavalerie qu'il fut possible, et ce détachement qui marcha la nuit, surpris les Tartares, campés en assez grand nombre, comme l'espion l'avait raporté.

Les Impériaux (les Autrichiens) se jetèrent sur eux à la petite pointe du jour. Le général Vétérani connaissant que la cavalerie était fatiguée, la laissa reposer jusqu'à 2 heures de jour; ces gardes avancées lui aportèrent la nouvelle qu'on voyait toute l'armée turque marcher à un peu plus d'une lieue de distance.

L'armée ottomane était très attentive dans les marches et très propre à les faire plus longue que les armées européennes. C'était un effet de la bonne nourri-

ture des hommes et des chevaux, mieux réglés que les européens et que les rendait si robustes et si propre à la fatigue.

3. Campement

Il y avait dans l'ancienne armée ottomane un Quartier-maitre général *Konakdji-bachi*, dont sa charge était la même que celle de Maréchal général des logis.

Cet officier ayant reçu les ordres du *Grand Vézir* ou à son défaut du *Serasker*, allait marquer le camp. Il était accompagné de tous les autres Quartier-maîtres de l'armée.

Lorsqu'on était arrivé au lieu déstiné pour camper, le *Konakdji-bachi* lisait ou faisait lire les ordres qu'il avait reçu pour la disposition du camp, savoir pour placer les *Janissaires* et l'infanterie *Serhad-Koulou*, l'artillerie et tout ce qui était nécessaire pour la servir; et enfin la cavalerie *Kapou-koulou*.

Quant à la cavalerie *Toprakli*, aux chariots de munitions de guerre, au Quartier Général du Grand-Vézir, leur place était toujours uniformement marqué dans toute sorte de camp.

On examinait quel était le poste le plus avantageux pour tous ces différent corps de l'armée. Une maxime générale pour le camp était de laisser dans l'intérieur, les places suivantes:

En premier lieu, celle qui doit être autour des chariots de munitions; c'était là que se trouvait la grande boucherie, tant pour l'infanterie, cavalerie, canonniers, armuriers que pour la cours du Grand Vézir.

En second lieu, une autre autour des Janissaires, de l'infanterie Serhad-Koulou, de l'artillerie, des canonniers. Ces compartiments, sujet à changer, se faisait à l'œil, de même que ceux qui devaient être fixes. Il n'y avait aucun Quartier-maître assez hardi pour oser pren-

dre possession du terrain qui lui était assigné pour sa troupe, avant que la tente où l'on faisait mourir les criminels, fusse dressée, et qu'on y eusse arboré derrière une des queues de cheval (Toug) du Grand Vézir. Dès que cette queue de cheval paraissait, les Quartiers maitres s'y réglaient pour arborer celles des pachas, suivant le rang qui leur appartenait, soit à la droite, soit à la gauche, sur des ailes, observant cependant qu'elle fissent une espèce de cercle qui renferme toutes les autres parties du camp.

Ils tâchaient autant qu'il est possible, de placer l'infanterie proche de l'eau, destiné au service de l'armée et cela pour deux raisons: La première c'est que les Turcs ne boivent point de vin et il leur faut nécessairement de l'eau pour se désalterer; la seconde c'est qu'il leur en faut aussi pour l'ablution et pour se purifier avant la prière.

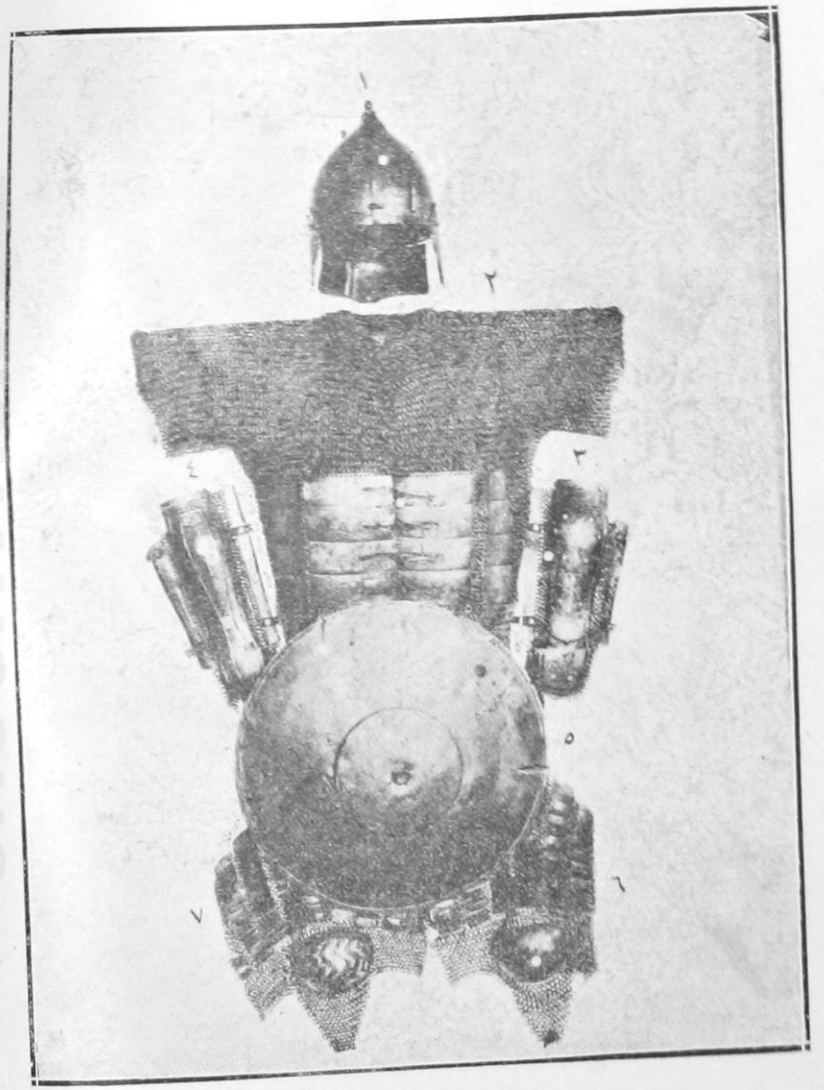
Pour faire la description d'un ancien camp turc, il faut commencer par le centre qui était la tente du Grand Vézir ou du celui qui commandait à sa place. Un des cinq queues de cheval (tougs) que le Vézir faisait arborer devant sa tente, servait de guide sur lequel tous les corps des troupes qui composait l'armée ottomane devaient se regler pour camper.

Les tentes des officiers attachés au Généralissime étaient au tour.

De ce centre, on en formait une espèce d'autre plus grand, autour duquel les quartiers des pachas des provinces qui avaient leur cavalerie, formaient une circonférence. Il faut pourtant remarquer que dans les camps de cette nature, lorsqu'on était à la vue des ennemis, l'infanterie Serhad-Koulou de tous les pachas, prenait son quartier à part proche de celui des Janissaires, de l'artillerie et des munitions. Il y avait entre le quartier de chaque pacha, certains espaces intérrompus que les différentes sortes de milice laissaient pour marquer la séparation.

لوحه: (١٠) اسکی عثمانلی اسلحهٔ تدافعیه‌سی

ARMURE OTTOMANE



(١) مغفر: *Casque* — (٢) زره کوملك: *Côte de maille* — (٤٠٣) قولچاق: *Brassards* —
(٥) قالقان: *Bouclier* — (٧٠٦) دیزچك: *Genouillères*.

(صحیفه: ١١٨ — ١٢١ مراجعت)

Ce second centre formait le front et les flancs du camp. Le *Serasker* avait son poste dans le front. Il y avait à droit et à gauche du quartier général du *Serasker*, entre la ligne de la cavalerie *Toprakli*, toute la cavalerie *Kapou-koulou*, à la solde, dont le quartier était distingué par aile-droite et aile-gauche.

Toute l'infanterie *Serhad-koulou* en formait deux autres par derrière. Ces deux ailes, couvraient l'artillerie, avec une ligne formée par les chariots de munition. Le quartier des canonniers était à l'extrémité de deux ailes de l'artillerie; celui des Janissaires, avec tous les chariots de bagages et les mulets qui portaient leurs tentes, était derrière. Ce dernier quartier de Janissaires était partagé en deux, par la rue qui conduisait au lieu où se faisait la distribution des vivres, sous la direction de *Défterdar-pacha*. Cette rue se trouvait vis-à-vis du *Trésor* et de la tente des exécutions, pour que chacun eusse sous les yeux, en passant, les récompenses et les punitions qu'il peut mériter.

Le gros des munitions de guerre était mis à part; il y avait toujours une place tout autour pour qu'on puisse en garantir du feu plus facilement le camp.

∴

L'armée ottomane qui assiègea Vienne en 1683, avait fait à une journée de Vienne, aux environs du village *Brandkirken*, un camp à cercle.

La tente du grand Vézir formait le centre du camp, entouré par la caisse du trésor, la tente où l'on fait les exécutions et par les chariots de munitions de guerre. L'artillerie, les Janissaires et l'infanterie *Yerli-koulou* en faisaient le front; et la cavalerie *kapou-koulou*, les deux, ailes: elle était précédée par la cavalerie *Toprakli*. Deux autres corps de cavalerie était placé entre le Quartier général et l'avant-garde. Enfin l'arrière-garde couvrait l'arrière de ce camp circulaire.

∴

Les Turcs, dépensaient plus en tentes et en équipages que pour leurs bâtiments particulièrs. Au rapport de Ricaut, les pavillons du Grand Vézir et des autres officiers de marque méritaient mieux le nom du palais, que celui de tentes.

Elles étaient d'une étendue prodigieuse, ornées en dedans de tapisseries de brocard d'or et d'argent et de meubles précieux. Selon cet auteur, elles surpassaient de beaucoup toute la magnificence de leurs plus beaux bâtiments, et comme elles ne duraient que peu d'années, la dépense en était plus grande que celles des palais de marbre, qui pouvaient subsister pendant plusieurs siècles.

Lorsque le Sultan se trouvait en personne à la tête de son armée, son quartier occupait un grand espace, en forme de petit carré; auprès de lui, se trouvaient le premier ministre et deux autres Pachas, avec les deux Cadiaskers. Les *Solaks* [1] l'environnaient avec quelques *Tchaouches*,[2] pour porter ses ordres. A quelqes distances des Solaks, campaient les *Kapoudjis* [3] avec leur commandant, et douze mille Janissaires (règne du Sultan Mahomet II, le Conquérant), ayant leur agha à leur tête. Outre les arquebusiers, vingt mille guerriers élites, on apercevait encore les chevaux, munis de pièces de campagnes et de palissades portatives. Le tour était flanqué de sept ou huit mille *Spahis* [4] à la droite, d'autant de *Silahdars* [5] à la gauche ; les *Uloufédjis* [6] étaient postés derrière.

Entre les Janissaire et la cavalerie, on laissait dans le camp un grand intervalle occupé par l'équipage du Sultan et de sa maison ; c'est là que se plaçait la caisse

[1] Voir au Musée Militaire, galeries des Janissaires, No 71
[2] « « « « « « No 125
[3] « « « « « « No 103
[4] « page No: 20
[5] « « 20
[6] « « 22

militaire, gardée par un détachement des Spahis, qu'on relevait de temps en temps.

Le camp ordinairement couvert par l'artillerie, et par un détachement des Janissaires, était flanqué de la cavalerie, et les équipages occupaient les derrières. Des larges planches ferrées et plantées en terre, formaient une haye portative.

Provisions des Armées Turques:

Les armées turques étaient peu accoutumée à manquer de vivres. On assemblait par ordre du Sultan, grand nombre de chamaux, de chevaux et de bœufs, pour voiturer des vivres sur les frontières, où il n'était pas possible d'établir des magasins. Le pourvoyeur général, ne manquait jamais de proportionner ses provisions au temps que l'armée devait rester sur les frontières.

Indépendamment des amas du pourvoyeur, le Sultan levait encore des dîmes par tout l'Empire, sans parler d'une certaine contribution annuelle, que les provinces éloignées lui payaient en argent et les plus voisines en denrées, comme en froment et en orge.

4. La bataille

MÉTIER DE LA GUERRE CHEZ LES TURCS

Dès que la guerre déclarée, chaque Timariot se rendait sous l'étendard de son Sandjak (département). Les gouverneurs des provinces se rendaient exactement, au lieu marqué par la Porte pour le rendez-vous de l'armée, sous les ordres de leur Beyler bey.

Chaque officier avait sa place fixée dans l'armée. Le Beyler bey de Roumélie commandait à gauche, celui de l'Anatolie à la droite. Le Sultan placé au centre, donnait de là le mouvement, à tout ce vaste corps.

La marche des troupes n'était point arbitraire ; il y

avait un signal pour l'attaque, une méthode pour les décharges. La voix des officiers ralliait les escadrons rompus; la plus grande déroute ne saurait exposer en danger, la personne du prince trop bien escortée.

Des détachements nombreux allaient à la découverte, examinaient et cherchaient les embuscades pour les faire éviter.

Le Grand Vézir lui-même aussi, soumis aux ordres de son maître, ne décidait rien qu'après une mûre délibération.

Des aides de camp, portaient dans une bataille, les ordres du Sultan ou du Vézir, aux différents Pachas qui commandaient des corps séparés, tenaient la cavalerie sur une ligne en posture droite et uniforme, donnaient le signal de combat et sonnaient la retraite. Ces aides de camp s'appellaient (Tchaouches). [1]

Après une victoire, les Turcs faisaient des réjouissances dans le camp et dans Constantinople.

Dès le commencement de la monarchie, les Turcs ont eu des chefs très expérimentés, qui se conduisaient selon les règles de la prudence. Les ruses de la guerre, surtout pour les sièges, étaient connues.

Informé que les ennemies étaient en Mysie, Sultan Amurat II, [1421-1451] marcha droit à eux; et parce que les vents d'été ont coutume de souffler avec impétuosité, il gagna le dessus du vent, pour mettre la poudre aux yeux de ses ennemis lorsqu'il en viendrait aux mains.

Les Turcs, en Hongrie avaient formé les chemins, de pas en pas, avec des arbres coupés et jettés en travers le long des fôrets, par où devait passer la cavalerie ennemie.

Des ingénieurs déguisés furent envoyés à Malte, pour en examiner les situations et les forces.

Sur la nouvelle que l'empereur Maximilien, Vladislas

[1] Voir au Musée Militaire, galeries des Janissaires No: 125

roi de Hongrie, Sigismond roi de Pologne et plusieurs autres puissants princes du nord s'étaient ligués pour lui déclarer la guerre. Sultan Sélim I (1512-1520) envoya des espions dans leurs cours, pour être informé de tout ce qui s'y passait. Le même Sultan marcha contre les Egyptiens, en faisant sembler qu'il partait en Perse. Un officier déguisé, envoyé à Tripoli, causa la perte de ce château.

Sultan Amurat II [1421-1451] n'ignorait pas même qu'elle est la force et l'utilité de l'éloquence dans une armée, lorsqu'il harangua ainsi ses soldats avant que de les mener contre ceux de ses sujets qui s'étaient révoltés contre lui:

« Chers et bien aimés enfants, leur dit-il, ne vous remettez vous point maintenant en mémoir les périls, aux quels vous vous êtes si souvent trouvés exposés en tant d'endroits de l'Europe, contre les plus béliqueuses nations. Quels travaux n'avez vous pas essuyés jusqu'ici, pour élever la dignité des Ottomans, au point de gloir et d'honneur où elle est, et par ce moyen vous acquérir un nom immortel; qu'attendez-vous donc, que du premier effort vous n'allez passer sur le ventre à ces traîtres. Votre Empereur sera le premier à vous faire brèche.»

Le même Sultan harangua ses capitaines, avant que de livrer bataille aux Hongrois.

Sultan Sélim I. suivit son exemple à la bataille de (Tchaldiran), qu'il gagna contre les Perses.

DISPOSITION DES TROUPES OTTOMANES A L'APPROCHE D'UNE BATAILLE

L'armée ottomane était divisée en cinq corps ou parties:

(Sag kol ou Meïméné) l'aile droite, (Sol kolou Meïsséré) l'aile gauches), (Dib Alay ou Calb) le centre, (Tcherhadji) l'avant garde, et (Dumdar) l'arrière garde.

A la tête de l'armée se trouvaient les (Serden Getchdjis) et après eux marchaient les (Janissaires), commandés par leur agha. Ensuite venait l'artillerie gardée par les

(Topdjis) et (Djébédjis), c'est-à-dire les canonniers et les armuriers.

Le Grand Vézir suivait immédiatement avec sa cour (Kapou Halky), et ses (Sekbans); il avait à sa droite la cavalerie d'Asie et à sa gauche celle d'Europe. Après lui, paraissait le Sultan, s'il faisait la campagne en personne. Il était environné de ses (Bostandjis) et du reste des courtisans.

Les (Spahis) de l'étendard rouge occupaient sa droite et ceux de l'étendard jaune, appelés (Silahdars), couvraient sa gauche. A la suite du Sultan, on apportait la caisse militaire; puis marchaient les chameaux, les chevaux de charge et un nombre infini de chariots pour les provisions. Enfin la marche se fermait par les (Dumdars) ou arrière garde.

On gardait à peu près le même ordre dans le sort du combat. Les (Serden Guetchdis) commençaient la charge, suivis des Janissaires et du reste de l'infanterie: la cavalerie s'étendaient pour attaquer l'ennemi en flanc et en cas de besoin, les (Spahis) des deux ailes avançaient pour la soutenir. Le Vézir redoublait l'attaque avec son corps de cavalerie et renforçait les endroits faibles, ce que faisait aussi l'Agha des Janissaires à l'égard de l'infanterie, ayant soin de remplacer par des troupes fraîches, les endroits qui avaient souffert.

Le Sultan surtout, se tenait à quelque distance du champ de bataille, et avait l'œil attentif aux mouvements de l'ennemi, pour envoyer du secours partout où ses gens étaient le plus pressés.

Pour ce qui était de la présences, l'infanterie egyptienne cédait le pas à celle d'Asie et les Albanais aux troupes d'Europe.

LES CHEVAUX DE LA CAVALERIE OTTOMANE

La cavalerie, partie très considérable de l'armée ottomane, était beaucoup plus nombreuse que l'infanterie, parce que l'Empire Ottoman abondait en chevaux. Ce fut par le moyen de leur cavalerie que les Turcs se rendirent maîtres des vastes pays et territoires; Ils aimaient naturellement à monter les chevaux.

Les Turcs avaient généralement, suivant leur goût, quantité de chevaux et ils tachaient accroître le nombre, entretenant avec soin, des bons (haras). Ils ne les employaient pas comme autres peuples, à tirer des chariots, des carosses, ni même pour les charges.

Le naturel des chevaux turcs différait suivant les provinces d'où on les tirait. Ceux d'Europe étaient généralement robustes mais pas trop vifs. Au contraire, ceux d'Asie avaient les membres délicats et étaient très prompts à la course.

En Europe, les chevaux de Hongrie possedaient assez bonne taille; mais ceux de la Transylvanie valaient mieux pour la marche.

Dans les provinces de la Crimée, habitées par les Tartares, on trouvait des chevaux qui avaient la tête grosse, d'une hauteur médiocre, mais infatigables. Ces animaux ne craignaient ni le froid, ni le chaud et allaient toujours le trot, Il n'y avait point de rivières, ni de marais qui les arrêtaient et ils nageaient avec le cavalier monté à poil.

Les pays de la Bulgarie inférieure, la Bosnie, la Serbie, l'Albanie fournissaient des chevaux passablement bien faits et peu délicats.

Ceux de la grèce et de la Thrace étaient plutôt des bâtards des autres qui sortaient d'Europe et d'Asie.

L'Asie produisait des chevaux tout différents de ceux

d'Europe, pour la taille, le naturel et la nourriture. Les Turcs asiatiques avaient plus de passion pour élever les chevaux et y prenaient beaucoup plus de plaisir que ceux d'Europe.

La beauté et la finesse des chevaux augmentaient à mesure que l'on avançait vers la Syrie et l'Arabie. Les chevaux de ces pays là, avaient les narines très fines et les yeux gands. Leur crinière était de même très fine et fort claire, leur queue longue et déliée.

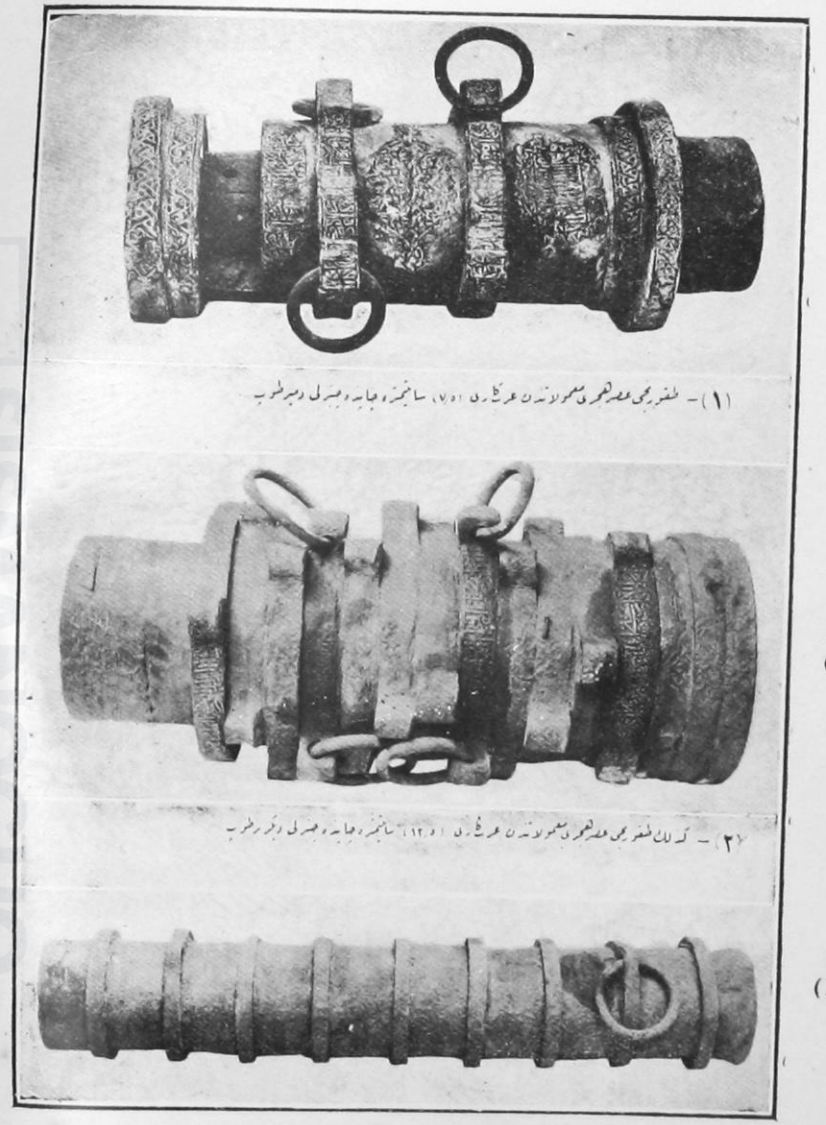
Les chevaux arabes, très délicats, ne pouvaient souffrir le froid, ni l'humidité; c'est pour cela qu'ils étaient toujours couverts dans les écuries, où on tenait même du feu. En campagne on avait différentes couvertures pour les couvrir, suivant le degré de froid ou de chaud.

Il n'y avait point de pays où les chevaux fussent si chers que sur les confins de l'Arabie, principalement lorsqu'ils étaient d'une généalogie authenique, au moins de six générations, l'acheteur était obligé de payer une somme considérable.

لوحه : (۱۲)

اسکی عثمانلی طوپلری

ANCIENS CANONS OTTOMANS



(۱) — طفوزنجی عصر هجری معمولاتندن ایکی طرفی آچیق، قویروقدن طولار عربکاری (۱۸) سانتیمتره چاپنده دمیر طوپ .

(1) — *Canon Arabe de (7,5) cem, en fer forgé et fretté*

(2) — « « *(12,5)* » »

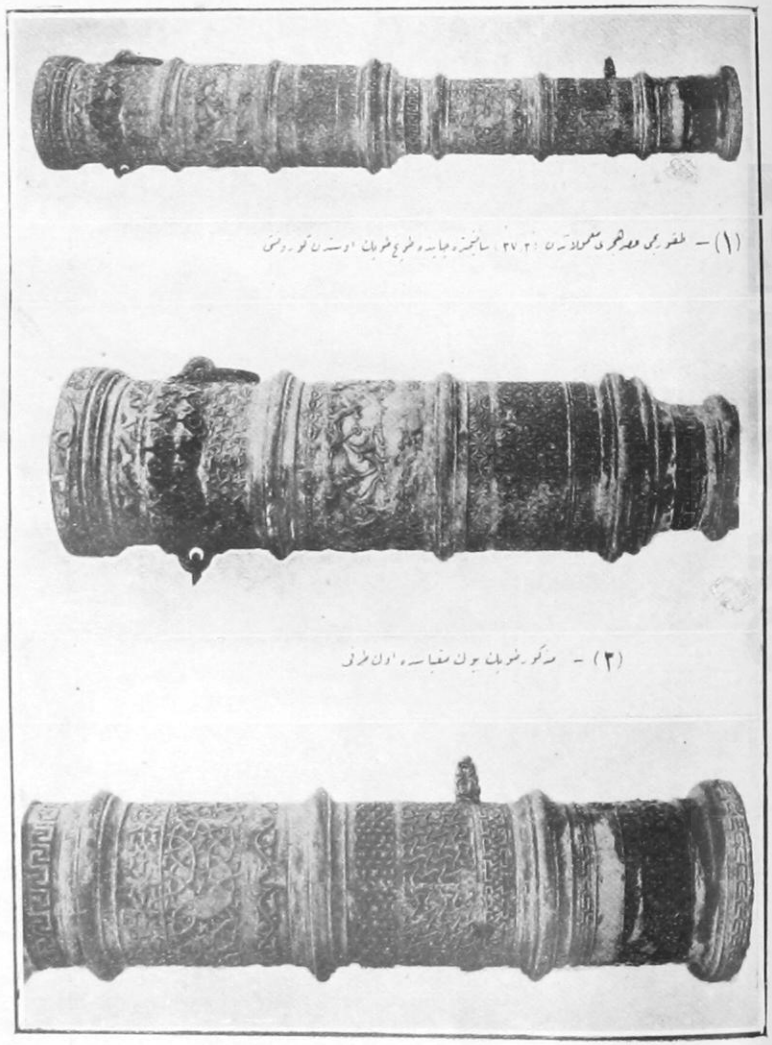
(3) — » « *(18)* » »

[*Pièces ayant appartenu à Kaïtbay, Sultan d'Egypte. XVe siècle*]

لوحه : (۱۱)

اسکی عثمانلی طوپلری

ANCIENS CANONS OTTOMANS



(۱) — طفوزنجی عصر هجری معمولاتندن (۳۷,۳) سانتیمتره چاپنده طوپلك اوستدن کورونش

(۲) — بركوز طوپلك یوكاریدن مقیاسه اولان طرفی

(۱), (2) , (3) — بالاده بیان اولنان طوپلك بیوك مقیاسده قویروق طرفی

(1), (2) , (3) — *Différentes vues du canon de (37,3) cem en bronze .*

[*Règne du Sultan Muhammed , le Conquérant «1440-1481»*]

Etendards et drapeaux turcs

Les Turcs, comme les autres nations, pratiquaient l'usage des drapeaux dans l'armée. Dans le cortège des jours de cérémonie, aux approches d'une bataille, à la vue des ennemis, ils augmentaient le nombre de leur drapeaux, s'imaginant inspirer par là, plus de terreur aux ennemis.

Tous les cavaliers qui étaient armés de lances et des armes offensives de pointe, attachaient de morceaux de toile rouge, taillés en forme de banderolles de soie, telle que les Spahis.

Les drapeaux de Janissaires, de la cavalerie Toprakli, des bombardiers, étaient en triangle, de différente couleur, avec deux sabres en sautoir, *Zulficar*, sabre du Khalife Ali ; ceux des canonniers avaient la figure d'un canon et d'un boulet.

Les Vézirs et les Pachas avaient un assez grand étendard, presque uniforme, au bout du quel se trouvait une boule de cuivre doré ; il était tous rempli de broderie d'or qu'on faisait dans l'ile de Chio.

L'étendard le plus noble, était la queue de cheval (Toug), faite à la main. On les joignait plusieurs ensemble, on les teignait en rouge et on faisait ensuite une tête avec des petites cordes de crin qui retombaient sur la queue, melant le blanc, le noir ; le tout était surmonté d'une grosse boule de cuivre doré.

Les Sandjaks beys, gouverneurs des départements, avaient un *Toug*. Les Pachas, gouverneurs des provinces, en avaient deux. Les Beyler Beys, qui avaient rang de Vézir et qui résidaient dans les villes capitales des royaumes, en possaidaient trois ; le Grand Vézir cinq et le Sultan, marchant en campagne, sept.

L'Etendard sacré (Sandjak-i-Chérif) : c'est l'étendard ayant appartenu au Prophète d'Islame, Mahomet.

Toutes les fois que le Sultan ou son Grand Vézir commandait en personne, cet étendard été porté avec pompe et cérémonie, dans le camp ; jamais on le déployait dans une bataille. Il restait alors sous la garde du *Nakib-ul-échraf ;* ce dignitaire, était attentif au succès du combat, de sorte que s'il voyait pencher la victoire du côté de l'ennemi, il se sauvait le plus vite.

L'étendard, tenu roulé autour d'une lance, été porté en présence du Sultan, avec les cérémonies accoutumées ; il demeurait ainsi exposé jusqu'à ce que les troupes se mettaient en marche.

Quand l'armée était arrivée à son premier campement, on enfermait l'étendard dans une caisse dorée, qui contenait aussi le Coran, la robe de Mahomet, etc. Tout ce sacré équipage était chargé sur le dos d'un chameau, qui marchait devant le Sultan ou le Grand Vézir.

Les tentes de l'armée ottomane

Les tentes turques, étaient meilleures que celles des européens, soit pour la matière, soit pour les formes et les divers ornements qu'on y observait. Elles étaient impénétrables à la pluie, au soleil, au vent. Leurs somptuosités et le beau coup d'œil qu'elles présentaient, lorsqu'elles étaient dressées dans un camp, attiraient l'admiration.

Elles étaient toutes, da toile de coton, ce qui le rendait fort pésantes. Pour obvier à ce défaut, on fit choix de ces toiles d'Allemagne, plus légères et propres à mettre plus facilement en œuvre ; c'est ainsi qu'on fit des tentes à camper, faciles à dresser.

Les Turcs qui possedaient de grandes richesses, ne cherchaient pas moins de commodités et de faste, dans leurs campements. Après tant de conquêtes qu'ils avaient fait successivement, on ne vit jamais parmi eux, plus de magnifience que dans leur camp devant Vienne ; on peut

dire que leur luxe y était dans son dernier périodе.

Les Turcs se servaient des tentes à pavillon, attachées à un piquet pour les soutenir ; ils en avaient avec deux piquets et ces tentes là, possedaient qu'une seule couverture.

Les officiers et les Pachas avaient indifferamment des tentes d'un seul piquet et à double couverture. La forme de ses tentes était hexagonale et ses bords tombaient perpendiculairement du nœud qui soutenait la tente. Cette sorte de tente servaient pour se coucher commodement en hiver, par ce qu'elle était doublée d'une bon coutil de poil de chameau.

Dans toute l'armée, il n'y avait qu'une tente à piquet, seul avec une simple dome, sans bord. Elle était la première de toutes que l'on dressait dans le camp et servait de guide aux quartiers maître de tous les corps pour en regler la situation.

Les tentes des Sultans étaient toutes très commode, convenable au faste et au luxe. Elles coûtaient beaucoup de travail et il fallait longtemps pour pouvoir les dresser. Il fallait même absolument en avoir deux semblables, pour en faire toujours marcher une devant l'autre, afin que le Sultan la trouve dressée, losqu'il arrive au camp.

On avait besoins pour ses tentes, des toiles de coton, des toiles ordinaires, des cordes, etc. Elles étaient toujours doublées d'une autre toile, le plus souvent d'une toile de coton. Les rondes, qui n'avaient qu'un piquet, avaient pour le moins la partie supérieure du dome doublée.

La sous-couverture était également doublée pour se garantir d'avantage du soleil et de la pluie.

Les ornements extérieurs étaient presque tous verds et les petites houpes qui pendaient autour, étaient en échiquiers et alternativement vertes et rouges.

Il y avait au dessus des piquets une boule de cuivre odré, d'or moulu. Les tentes étaient brodées en dedans et

fleurs et en feuilles, plus ou moins, suivant le gout de ceux pour qui elles appartenaient. Cette broderie était faite sur la doublure, qui était tantôt d'une toile fine de coton, tantôt d'un satin rayé sans ordre.

Elles étaient quelques fois aussi, brodées d'un cordon d'or; on ne pouvait à la vérité, rien voir de plus beau et de plus galant que les ornements de ces tentes.

On couvrait ordinairement la terre, d'un tapis; au moins, s'y trouvaient deux peaux de mouton et des coussins de draps, remplis de laine; ces coussins étaient quelquefois brodés; on les mettaient sur les estrades de bois.

ARMES TURQUES

Classification des armes

- ARMES
  - (1) Armes offensives
    - (1) Armes de coup ou de choc
    - (2) Armes d'haste
    - (3) Armes de main
    - (4) Armes de jet
  - (2) Armes défensives

1.— **Armes de coup ou de choc**
- Casse tête, massue
- Fléaux d'armes
- Masse d'armes
- Bekr

2.— **Armes d'hast**
- Lance
- Javeline, darde
- Porte-mèche
- Pique
- Fauchard
- Corsecque
- Esponton, pertuisan

3.— **Armes de main**
- Epée
- Sabre
- Yatagan
- Coutelas
- Poignard
- Hantzar (poignard arabe)
- Hallebarde
- Hâche d'armes

4.— Armes de jet

- Fronde
- Arc, flèche
- Arbalète
- Catapulte
- Javelot
- Bouches à feu: (pistolet, fusil, mortier à main, mitrailleuse, canon.. etc.)

5.— Armes défensives

- Bouclier
- Casque
- Côte ds maille
- Cuirasse
- Brassard
- Gantelet
- Genouillère
- Armure pour cheval

ARMES OFFENSIVES

I. ARMES DE COUP OU DE CHOC

Les armes de coup, appelées anssi armes de choc sont toutes les armes de la famille des marteaux. Toutes ces armes ont des manches court en principe; mais lorsquelles s'allongent, elles rentrent dans la catégorie de celles qui sont dites armes d'haste.

Les armes de coup, furent généralement servies dans l'armée ottomane, durant IX^me^ siècle de l'hégire (1300–1400).

Casse-tête, massue

Le *Casse-tête* (Gurz), est un massue de guerre usité en Europe au moyen âge et aujourd'hui encore chez quelques sauvages.

[*] Voir au Musée Militaire, la vitrine No. (14)

La *massue*, est une sorte de bâton noueux, beaucoup plus gros à une extrémité qu'à l'autre.

L'infanterie et la cavalerie turque employaient des casse-têtes: seulement celui porté par la cavalerie, était plus lourd, et suspendu au côté gauche de la selle; il s'appelait *Toupouz*. Topouz, était en même temps une marque d'honneur et de dignité.

Sultan Bayezid I, (le foudre), blessé par un casse-tête pendant la bataille de Nicopolie (1396), fit personnellement plus tard, l'usage de cette arme, dans la bataille livrée contre Tamerlan, à Angora en (1402).

Fléau d'armes

Le *fléau d'armes* est une arme de coup, qui est un fléau agricol modifié en instrument de guerre.

Les fléaux d'armes furent en usage surtout pendant les XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Suivant que l'arme devait être maniée à pied ou à cheval, sa hampe était longue ou courte.

On peut distinguer quatres catégories bien nettes de fléaux d'armes. Dans la première, le battant du fléau est une masse longue, de section ronde ou polygonale, reliée au manche par un anneau jouant entre deux pitons; c'est le type du fléau agricole. Dans la seconde, une masse courte de métal est reliée au manche par une courte chaîne. Dans une troisième, il existe plusieurs chaînes très courtes, retenant chacune une masse. Dans la quatrième, les battants sont remplacés par plusieurs chaînes assez longues.

Le maniement du fléau d'armes était très compliqué et aussi dangereux pour le propriétaire inexpérimenté que pour l'ennemi.

Masse d'armes

Les premières *masse d'armes*, avaient leur tête en bronze, tête hérissée de pointe ou de saillies noueuses.

Quand les armures protégèrent mieux le corps de l'homme, on fit des masses de fer et d'acier, et on évida la tête en ailerons pour rendre le choc plus efficace.

La masse d'armes se portait suspendue à l'arçon de de la selle.

2. ARMES D'HAST

Ce sont celles dont le fer aigu, tranchant, crochu, suivant les espèces, est emmanché sur un long fût ou hampe de bois. Leur classification est extrêmement difficile.

Lance *(Mizrak)* [*]

La *lance* est une arme d'haste, à fût très long, portée par les cavaliers; celle des fantassins doit toujours être appelée *pique*.

Les lances des cavaliers se divisent en deux catégories. Dans la première se rangent les *lances gaies*, qui se maniaient à bras libre. Dans la seconde rentrent les grandes lances.

La grande lance fut d'abord un simple fût de bois mesurant de 4 à 6 mètres de long sur 8 à 9 centimètres de diamètre et terminé par un fer rappelant la forme d'une feuille de sauge ou de laurier. Peu à peu, on évida le fût pour faciliter la prise de la main. Après divers essais, on s'est arrêté à l'emploi de hampe en bambou, qui permettent d'obtenir des lances d'une longueur de 2 m. 90, dont le poids moyen ne dépasse guère 1,800 grammes.

Les Turcs avaient des lances longues qu'on tenait en main. Celles dont se servaient la cavalerie Kapou Koulou et les cavaleries de l'Asie Mineur, s'appelaient *Karghys*.

[*] Voir au Musée Militaire, la vitrine No: (65), et les panoplies No: (6), (11).

لوحه: (١٣) اسكى عثمانلى طوپلرى

ANCIENS CANONS OTTOMANS



(1)

(١) ـ بورون اوكى لوحه ده (١ نومرو ـ ٣) اجداد ايله ايديلمش طوپك صاغدن كورونيشى

(2)

(٢) ـ سكز طوپك صولدن صاغه طوغرى نصفى چوق قطعه ده كورونيشى

(3)

(٣) ـ كذلك سكز طوپك صولدن صاغه طوغرى نصفى چوق قطعه ده كورونيشى

(4)

(١) ، (٢) ، (٣) — قانونى سلطان سليمان خان حضرتلرينك زمان سلطنتلرنده و (٩٣١) سنهٔ هجريه‌سنده اصاغه ايديلن طوغ طوپك مناظر مختلفه‌سى . (٤) — يڭه سلطان مشارالیه دورينه عائد و(٩٣١) سنه‌سنده طونجدن اصاغه قلنان ١٢ سانتيمتره چاپنده ديكر طوپ .

(1).(2).(3)— *Différentes vues du canon en bronze, construit en (931) de l'hégire.*

(4) — *Canon en bronze de (16) cem, et construit à la même année.*

[*Règne du Sultan Soliman le Grand «1520-1566»*]

Il y avait aussi des lances légères turques, élégies par des cannelures dont les intervalles formaient des ailettes saillantes. Presque toutes les lances avaient leur bois poli et luisant, et pour empêcher le glissement, on adoptait quelques fois sur le fût, un morceau de cuir ou un anneau metallique, c'est ce qu'on appelait *Costaniza;* il appartenait à la cavalerie *Serhad Koulou*, c'est à dire cavalerie de la frontière.

Javeline, darde *(Djirid)* [*]

La *javeline*, se compose d'une hampe de bois, d'un fer aigu en forme de feuille, d'un talon en métal qui peut servir de contrepoids, et souvent ce talon se termine par une pointe longue et aiguë. C'est une arme d'haste pouvant se manier comme une courte pique ou se lancer comme un javelot.

La javeline est une arme usité de tout temps, en tout pays, et que les noirs d'Afrique, notamment en Ethiopie, portent encore aujourd'hui, avec le bouclier rond. La longueur habituelle de l'arme est de 1 m 50. Les dardes du moyen âge étaient des javelines.

La javeline turque était plus courte, d'environ deux pieds et demi de long; on le portait ordinairement trois, pendues dans un étui, au côté de la selle du cheval. Les Turcs étaient très adroits à toucher au but avec cette arme, qui était souvent préférée au fusil même.

On ne parvenait pas d'abord à ce dégré de perfection. Les débutants commençaient par un Djirid de fer, qu'ils lançaient de la main droite vers un monceau de terre molle, ayant le pouce de gauche appuyé sur leur ceinture et les pieds placés sur une même ligne. Après cette première épreuve, ils se servaient d'un Djirid de bois, deux fois aussi gros que les communs; il fallait qu'ils réussissent à le lancer deux mille fois de suite, toujours de

[*] Voir au Musée Militaire, les panoplies No : (6), (8), (9), (10).

manière qu'il entre dans le monceau de terre. Enfin, ils en venaient à la javeline ordinaire, qui en comparaison de celle de fer, leur semblait aussi légère qu'une plume.

La place se trouvant devant le Palais Impérial, (place actuelle du vieux Séraï et du Musée Militaire) et quelques fois, la place de Sultan Ahmed, étaient destinées à l'exercice du Djirid. Les grands de l'Empire, les Vézir et autres Aghas s'y rendaient le plus souvent les vendredis, en sortant de la mosquée. Ceux qui s'exerçaient, étaient quelques fois au nombre de mille. Quand le Sultan était présent, il faisait distribuer à chacun, une bourse de 500 écus ; son trésorier qui le suivait partout, était toujours prompt à exécuter ces sortes de libéralités. Le Sultan, prenaient quelques fois partie, personellement.

Pique *(Harba)*

La *pique* est des armes d'hast la plus simple et la plus longue. Son fût, mesurant suivant les époques, de 3 à 8 mètres, et de hêtre ou de freine, élégi insensiblement du milieux aux extrémités. Le fer, en forme soit de feuille de laurier, soit de dague triangulaire, ne dépasse guère 0 m 25. Il se rattache au fût par une douille et de longues brides y vissées, et destinées à empêcher les épées de trancher le bois. L'extrémité inférieure est armée d'un talon ou sabot de fer.

La pique fut en usage depuis XIII^e^ siècle par l'infanterie des pays européens et de la Turquie. Dans la marine, la pique servait surtout à la défense des sabords.

On réduisit plus tard, la longueur des hampes, et l'on appela ces nouvelles armes des *Demi-piques.*

Plus tard, la pique redevint en honneur et fut considérée comme un emblème de dignité. Les piquiers turcs, précédant les Grands Vézirs, portaient des piques rares et luxueux, ayant des fûts garnis de velours et autres étoffes.

Fauchard *(Tyrpan)*

C'est une armes à large fer, en forme de serpe et dont le dos, opposé à la plus longue courbure, est droit ou concave, tandis que le tranchant est convexe.

Les fauchards très anciens portent en général, sur leur dos des oreillons horizontaux ou des crochets dirigés de haut en bas et qui servaient à tirer les gens par les saillies de leurs armures. La longueur de la hampe variait entre 8 et 12 pieds, celle de fer de 1 à 2 pieds.

Le farchard est une arme d'homme de pied qui fut en usage, en Europe du XIII^e^ au XV^e^ siècle et en Turquie, au IX^e^ siècle de l'hégire.

Les Tyrpans ressemblants aux *vouges* français, sont antérieurs et se rapportent au VII^e^ et VIII^e^ siècle de l'hégire.

Corsecque *(Zypkyn)*

Armes, qui est une *pertuisane* à grands oreillons pointus, dirigés tantôt en haut, tantôt en bas, et en usage au XVI^e^ siècle, dans l'infanterie.

La forme théorique de son fer est une fleur de lis. Quand les oreillons sont droits, la corsecque est dite *chauve-souris* et représente alors un trident.

La corsecque qui faisait usage au courant des sièges, fut plus tard une arme de cérémonie et de fantaisie, portée par les bas officiers, les pages, etc.

Pertuisane *(Alem)* [*]

Est une arme d'hast, en usage de la fin du XV^e^ siècle jusqu'au milieu du XIII^e^ et caractérisée par son fer de glaive, large souvent à la base, muni de deux oreillons, se terminant en pointe aiguë.

La hampe mesurait de 5 à 6 pieds de long, son fer de 1 à 2 pieds.

[*] Voir au Musée Militaire, la vitrine No : (8).

A la base du fer s'étalaient deux oreillons en croissant, les pointes généralement dressées. Quand ces oreillons étaient très grands, l'arme devenait une corsecque; réduite de dimension, la *pertuisane* devint l'*esponton*.

La pertuisane était portée par divers gardes et par les lieutenants de gens de peid, et en Turquie par les troupes de la garde impériale et par les Janissaires.

Parmi les nombreuses pertuisanes qui se trouvent au Musée Militaire Ottoman, on rencontre des *Alems* d'une grande valeur et importance; ils contennent des versets du Coran, des inscriptions et autres damasquinures et ornements orientaux et arabes. Ces Alems, employés plus tard comme insignes de marque et d'honneur et ayant appartenu jadis aux Sultans égyptiens, furent transportés de Syrie et d'Egypte par le Sultan Sélim I, en (1512—1520).

3. ARMES DE MAIN

Ce sont les épées, les sabres, les yatagans, les coutelas, les poignards, les hantzars, les hallebardes et les hâches d'armes.

Epée *(Mètch)* [*]

L'*épée* est une arme offensive, formée d'une lame d'acier quelque fois triangulaire, le plus souvent à deux tranchants, toujours pointue, emmanchée dans une poignée munie d'une garde.

L'épée se compose de deux parties essentielles: la poignée et la lame. La lame, de longueur et de largeur variables, suivant les types et les époques, est toujours rectilignes; car une lame courbe fait toujours ranger l'arme dans la catégorie des coutelas ou des sabres.

Après les couteaux de pierre des âges préhistoriques,

[*] Voir au Musée Militaire, les vitrines No. (80—87) et la panoplie No. (21).

l'épée est la première *arme de main* qui apparaît dans les civilisations du métal.

Les épées de l'âge de bronze ont leur lame en forme de feuille d'iris, avec des renforts rectilignes, parfois des cannelures; leur poignée, toujours très simple et assez courte, ne comporte point de garde.

Les Romains portèrent d'abord une épée très large et très courte, à deux tranchants. Il faut arriver à l'époque carolingienne, pour trouver des épées longues, à deux tranchants, à pointes aiguë qui resteront en usage, avec leurs gardes en forme de croix, pendant tout le moyen âge.

Au XIII^e^ siècle, les épées sont longues et fortes, à pointe ordinairement arrondie. Au XIV^e^ siècle, apparaît encore un autre type d'épée de guerre, dont la lame, très longue est très forte, à section presque losangique, est surtout faite pour frapper de pointe.

A la fin du XV^e^ siècle, alors que le bouclier tombe en désuétude parmi les hommes d'armes, dont l'armure a atteint son plus haut dégré de perfection, une modification importante se produit dans la garde des épées. Le commencement du XVII^e^ siècle marque l'apogée du dédévelopement de l'épée; mais elle est alors bien près de sa décadence. Le sabre supplante de plus en plus l'épée et l'épée tout entière devient un objet de parade.

L'usage de l'épée par les troupes ottomanes n'est pas unanimement confirmé. De Marsigli, annote dans son ouvrage que l'armée ottomane, surtout les détachements des frontières ont servi cette arme. Il est constaté que les épées de forme européenne, portant les inscriptions et damasquinures turques, ont appartenu jadis aux armées des Croisées et furent saisis et servis plus tard, par les Turcs.

Sabre *(Kylytch)* [*]

Le *sabre* est une sorte de grand coutelas recourbé, qui ne tranche que d'un côté.

Le sabre était en usage que depuis XIV^e siècle. Sous le nome de *badelaires*, de *fauchons*, de *malchus*, de *coutelas*, on enveloppait tous les cimeterres, d'origine sans doute orientale, dont on se servait à la guerre, surtout dans les combats navales.

A partir du XV^e siècle, le porte de coutelas devient général.

Sous le règne de Louis XIV, le sabre devient l'arme réglementaire de la cavalerie, puis bientôt on endonne un plus petit à l'infanterie.

Les grands estramaçons indiens à garde, enveloppant la main, font le passage entre les sabres occidentaux et les sabres orientaux. Le sabre arabe a une garde plus complète avec arc de jointure, quillons retombants, pas-d'âne, et parfois même un anneau de côté (type marocain).

Les sabres chinois et japonais à lame assez étroite, avec dos très épais et pointe curviligne, font la transition entre ces armes bâtardes et les types indo-chinois et malais etc., caractérisés par l'absence complète de garde. Celle-ci, dans les sabres chinois et japonais, est constituée par une simple rondelle.

Les sabres turcs dont la lame très courbe s'elargit à son extrémité pour former spatule, constituent ce qu'on appelle les *Palas;* ceux dont cette extrémité élargie se coupe carrément, s'appellent ordinairement *cimeterres.* Les yatagans et les flissahs à lame presque droite, longue, étroite, effilée en pointe, rentrent plutôt dans la catégorie des couteaux à armer.

[*] Voir au Musée Militaire, les vitrines No. (18), (32), (33), (37), (50), (69), (71 b) et les panoplies No. (2), (6), (9), (11), (21), (41,) (42) etc.

Le sabre turc était commun à l'infanterie et à la cavalerie; il pendait au côté avec un cordon de soie, comme ceux d'Arabie et de la Russie.

Les Turcs étaient très habils et adroits dans les exercices et le maniement du sabre. Les cavaliers expérimentés tranchaient d'un coup de sabre, le morceau du tapis mouillé, enveloppant 10 à 30 morceaux de fil de fer; par suite ces exercices, ils parvenaient à trancher les côtes de maille et les cuirasses les plus solides.

Les Turcs avaient réussi d'obtenir des progrès exceptionnels dans l'art d'acier et dans la fabrication de leurs armes. Les meilleurs morceaux d'acier étaient fabriqués à Constantinople et à Damas.

Les sabres turcs furent toujours appréciés et universellement admirés pour leurs solidités, légertés et pour leurs formes élégantes; les sabres dites (Chamis), (Iranis) et (Zulficars) (1), sabres à deux lames, ont une grande valeur et forment les armes les plus précieuses des Musées européens actuels.

Yatagan [*]

Le *yatagan*, a une lame de 50 à 80 centimètres environ, qui decrit une ligne courbe, en deux sens différents, le tranchant de larme étant d'abord nettement concave en allant de la poignée vers la pointe, puis devenant au contraire convexe en approchant de celle-ci, avec courbures inverses du côté du dos.

Le yatagan est un sabre réduit, une arme de combat et d'exécution purement turque.

Le Musée Militaire Ottoman conserve nombreux yatagans d'une grande valeur, est contenant des inscriptions, et damasquinures extrêmement rares et artistiques.

[1] Voir au Musée Militaire, la vitrine No. (33).
[*] » » » » les vitrines No. (20), (33), (50) et les panoplies No. (2), (3), (6), (43).

Coutelas (*Pala*) [*]

Sous le nom de *coutelas*, on entendait, au XVIe siècle, toutes les armes de main à lame courbe, munie d'un seul tranchant, situé du côté concave.

Le coutelas est l'ancêtre direct du sabre, dont le nom n'apparait qu'au milieu du XVIIe siècle; le mot sabre ne doit donc pas être employé pour les armes antérieures à 1640.

Le «Zeïbek bitchaghi» est un coutelas turc employé par les troupes du province de Smyrne et de Brousse.

Poignard (*Kama ou Hantzar*) [**]

Anciennement, le *poignard* était une dague de petites dimensions, propre à frapper de la pointe.

Au moyen âge, les hommes d'armes portaient en même temps que l'épée, un poignard. Au XVIe siècle encore, le poignard accompagnait l'épée dans l'armement des gentilshommes. Dans les temps modernes, le poignard proprement dit, n'a jamais fait partie de l'armement des troupes régulières.

On entendait par *poignard à la turque* (Hantzar), des armes courtes, à lame courbe, imitant les types usités de tout temps en Orient. On le portait du côté gauche, passé dans l'écharpe.

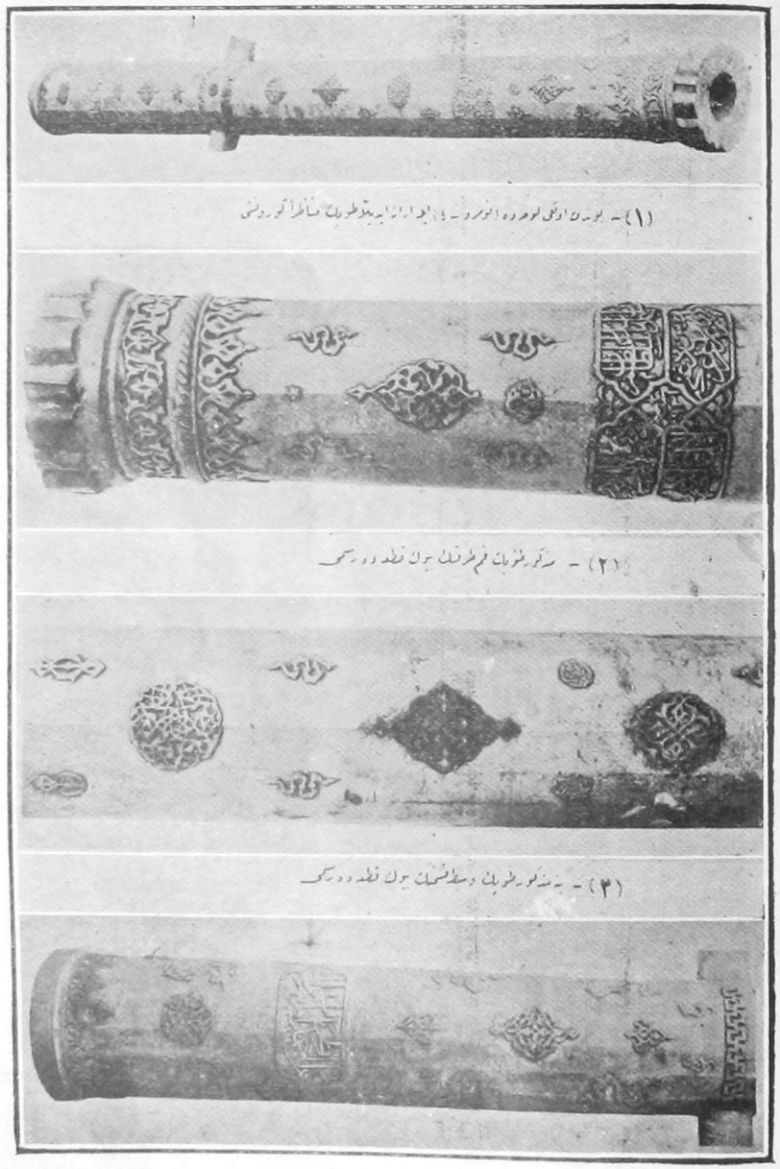
Ainsi que les officiers supérieurs, les Vézirs et les grands de l'Empire Ottoman, avaient l'habitude de porter des poignards; mais ceux de ces derniers, étaient luxueux et ornés richement de diaments et de pierreries.

---

[*] Voir au Musée Militaire, les vitrines No. (4), (20), (33), (39), (50).

[**] » » » » » No. (4), (33), (39), (50) et les panoplies No. (11), (43).

ANCIENS CANONS OTTOMANS



(1)

(2)

3)

(4)

(١) — (١٠٣٥) سنه‌سنده مصر ده بایرام پاشا طرفندن (٥) سنجق ثقیله احداث ایدیلمش طوپ صحرا قوندغی

(٢) — (١٠٨٠) تاریخنده استعمال ایدیلمش قیه چاپنده‌کی طوپه مخصوص صحرا قوندغی

(٣) — کذلك تاریخ مذکوره‌ده اوچ قیه چاپنده‌کی طوپ‌اره مخصوص صحرا قوندغی

(١) — *Canon de campagne de (5) cem, se chargeant par la culasse, construit en (1035) de l'hégire, en Egypte par Baïram Pacha. [Règne du Sultan Murad IV «1623-1640»]*

(2) — *Affût du canon de compagne de (5) Ocks, appartenant à l'an (1080) de l'hégire.*

(3) — *Affût du canon de campagne de (3) Ocks, appartenant à l'an (1080) de l'hégire. [Règne du Sultan Muhammed IV «1648-1687»]*

ANCIENS CANONS OTTOMANS

(1)

(2)

3)

(4)

(١) — (٩٣١) سنه‌سنده (١٦) سنجق ثقیله برنزدن یاپلمش طوپ قویروق یلی رسمی

(١), (2), (3), (4) — *Différentes vues du canon de (16) cem, en bronze, construit en (931) de l'hégire. [Règne du Sultan Soliman le Grand «1520-1566»]*

Hallebarde *(Teber)* [*]

La *hallebarde* est une arme d'hast à fer pointu et tranchant, qui fut en usage à la guerre, du XIV^e^ au XVII^e^ siècle, et qui continua à être portée, plus tard, par certains bas officiers et les gardes suisses.

La hallebarde est caractérisée par son fer asymétrique, qui s'épanouit d'un côté en large hache ou couperet, tandisque le dos, prolongé en pointe de dague, le plus souvent, porte des crochets recourbés opposés à la hache.

La hampe de la hallebarde et un fût de frène, dont la longueur varie de 1,m 80 à 2,m 40; l'arme complète peut mesurer jusqu'à 10 pieds. Ce fut une arme de fantassin, en usage en Allemagne et en Suisse, à partir du XIV^e^ siècle. Au reste, les types ont varié à l'infini, suivant les époques et les pays.

La hallebarde turque, (Teber) [1], dérivée de la hallebarde chinoise, a pris sa perfection vers la fin du IX^e^ siècle de l'hégire. Durant ce siècle et le siècle suivant, il fut en usage par les fantassins et les mineurs turcs; plus tard tombant en désuétude, devint l'arme luxueuse des gardes d'honneur des Sultans et des Vézirs, appelés *teber darans* (porteur d'hallebarde).

Hache d'armes *(Balta)* [*]

La *hache* est un instrument de fer aciéré, tranchant à son bord le plus large, et fixé à un manche par son bord le plus étroit.

La hache a été l'un des premiers outils et l'une des

[*] Voir au Musée Militaire, la vitrine No. (10) et les panoplies No. (9), (10), (12), (25).

[1] Mot persan qui signifie hache.

[*] Voir au Musée Militaire, les vitrines No. (10), (11) et les panoplies No. (7), (12).

premières armes dont l'homme ait fait l'usage. Aux temps préhistoriques, les haches étaient de pierre éclatée ou grossièrement taillée, ensuite de pierre polie.

A ces instruments de pierre, succédèrent les haches de bronze (armes des Grecs et de Romains).

La hache d'arme sorte de cognée de fer simple ou à deux ailes, fut en usage à la guerre jusqu'au XVII e siècle et dont l'usage se continue encore en certains régions indo-persanes.

On distingue dans la hache, le fer et le manche. Le fer, suivant les types et les époques, varie de forme. Plus les haches d'armes sont anciennes, plus leur fer est vaste, plus leur manche est long et obliquement disposé par rapport à la monture pour donner du coup.

A partir du XV^e^ siècle, les haches ne sont plus employées que par les hommes d'armes. Les dernières haches dont on s'est servi à la guerre sont celles des sapeurs et des marins.

4. ARMES DE JET

Elles se divisent rationnellement en trois grands groupes :

1. Celles qu'on lance avec la main.
2. Celles qu'on lance au moyen d'un engin bandé.
3. Les armes à feu.

Les armes de jet qu'on lance avec la main sont : *la fronde, l'arc, l'arbalète, le javelot.*

Celles qu'on lance au moyen d'un engin sont : les *catapultes*, les *onagres*, les *scorpions* et autres machines de guerre dont le principe est basé sur la torsion de corde.

Les armes à feu sont : les armes à feu portatives et l'artillerie.

Fronde (*Sapane*)

La *fronde* est l'instrument fait d'un morceau de cuir et de deux bouts de corde, avec lequel on lance des pierres ou des balles.

La fronde est l'arme usitée de toute antiquité. Comme engin de guerre, on la signale encore au XVI^e^ siècle, en Europe. La fronde est encore en usage en divers pays orientaux, et aussi en Nouvelle-Calédonie. La projectile de la fronde peut atteindre le but à plus de quatre cents pas. Les balles de plomb, de terre cuite, employées dans l'antiquité, faisaient au moins autant de ravages que les pistolets à balles rondes et portaient autrement loin.

Nous n'avons aucune indication historique concernant l'existence et l'usage régulière de la fronde dans l'armée ottomane.

Arc et flèche (*Ok, Yay*) [*]

L'*arc* est l'arme qui se compose d'une verge de bois ou de métal, tenue courbée au moyen d'une corde tendue avec effort, et qui sert à lancer des flèches.

L'arc représente l'arme de jet la plus ancienne, à l'exception du javelot, sans doute. Les hommes de l'âge de la pierre s'en servaient déjà. Dans l'antiquité, l'arc est très employé comme arme de guerre, surtout chez les peuples orientaux, car les Romains, les Grecs, même les Gaulois, se servaient plutôt de javelines, ou même de la fronde.

On voit toutefois des arcs figurés sur les monuments de l'antiquité classique, et les bas-reliefs d'Egine qui nous montrent des archers armés de l'arc à deux courbes. Mais dans la tradition grecque, l'arc est avant tout une arme de chasse ; c'est le symbole de Diane. Presque tous les monuments figurés de l'ancien Orient classique portent l'arc à deux courbures, qu'on appelait au moyen âge *l'arc turquois*.

Cet arc turquois est construit à contre-courbes et fait généralement de matières très solides et élastiques, qui

[*] Voir au Musée Militaire, les vitrines No. (19), (30).

donnent à son ressort une extraordinaire raideur ; quand il est détendu, on n'y peut plus fixer la corde qu'avec de grands efforts.

Le vrai type de l'arc occidental est le grand arc droit, dont on se servait à la chasse comme à la guerre. Dans les pays tropicaux, les sauvages se servent encore d'arcs de ces modèles.

C'est au XV^e^ siècle que l'arc devient, en France, une arme de guerre d'un usage courant ; l'arc, alors, est une longue verge de la hauteur d'un homme, de section demi ronde, et dont les extrémités s'effilent. Sa corde est faite de chanvre, parfois de boyaux.

L'arc de XIV^e^ siècle envoyait la flèche à 220 mètres au moins ; il n'en est plus fait mention dans l'armée française, à partir de 1514. Mais il persista beaucoup plus longtemps en Angleterre et en Turquie ; même en 1627, on voit des archers anglais prendre part au combat de l'île de Ré.

L'arc demeura d'ailleurs d'un usage traditionnel et national, en Turquie, en Angleterre, en Flandre et dans le nord de la France.

* * *

La Flèche *(Yay)*

La flèche est l'arme formée d'une pointe portée par une hampe en bois léger, empennée et qui se lance avec un arc.

La flèche est, à proprement parler, le projectile lancé par un arc.

Les flèches sont composées de deux parties essentielles : la tête et le fût.

La tête ou pointe, fut primitivement faite d'un éclat de pierre plus ou moins parfaitement travaillé, et c'est là le modèle le plus ancien. On fit ensuite des pointes en bronze, en fer, en acier ; elles sont en feuille, en pirami-

de, ou en triangle dont les angles inférieurs, prolongés, se continuent en barbillons plus ou moins déliés et écartés, destinés à empêcher l'extraction du fer. Le fût, fait de bois léger et rigide, présente souvent, à son extrémité inférieur, ou talon, une encoche, destinée à affermir le trait sur la corde de l'arc, et la dernière portion de ce fût est munie d'ailerons, ordinairement en plumes, disposés par deux ou par trois, et qui constituent l'empenne.

On s'est servi de flèches de toutes tailles et de tous modèles ; aujourd'hui encore, des tribus sauvages de toutes régions en fabriquent de telles que celles employées à tous les âges de l'humanité. Les grandes flèches de Papous de la Nouvelle-Guinée, mesurent jusqu'à 3 mètres de long, avec pointes de bois dur, de pièrre d'os de fer ; celles des nègres d'Afrique ont des fers en acier barbelé, tout comme celles des Asiatiques et des Indiens américains.

En Europe, on s'est servi de flèches jusqu'au XVII^e^ siècle. Les flèches incendiaires portaient des amas de matières inflamables, telle que le feu Grégeois etc.

* * *

Les archers les plus adroits et les plus renommés étaient surtout les *archers turcs*, qui brillaient du plus vif éclat. Les gens d'armes armés d'arc, avaient une place prépondérante, dans l'armée turque et représentaient la véritable force militaire. Ces archers nationaux, régulièrement organisés, se faisaient gloire de savoir habilement manier l'arc.

Les archers turcs précédaient l'armée et formaient des contingents élites : leur adresse et leur extraordinaire force musculaire étaient incomparables ; grâce à leur habileté, ils tuaient un homme à 400 pas et leur flèches perçaient les chemises de mailles et, faussaient les armures de plates. Pour devenir archers, on commençait à fortifier les muscles, en frappant chaque matin le pomme, de 50 à 500 fois sur une plaque de marbre.

L'école d'archer était situé à Ok-Meïdani, près de Kassim Pacha, au fameux *Couvent des Archers*. C'était

là que par des continuels exercices, les archers novices acquéraient cette force et adresse si nécessaire à la profession de l'arme.

Les Sultans, les Vézirs et les dignitaires de l'Empire y venaient prendre leurs brévets, avec les cérémonies accoutumées, du cheikh appelé (Bin-Yusdji). Les Janissaires du 56e Orta et les *Zembérékdjis* qui étaient les archers les plus expérimentés, enseignaient aux novices, le maniement de l'arc.

Le *couvent des archers* organisait des concours, participés par les Sultans et les Vézirs.

On rencontre en divers endroits de Constantinople, plusieures colonnes de marbre, contenant des inscriptions en lettres d'or et en vers, à la louange du prince; elles portent un *toughra* et la date du jours ou le Sultan a réussi dans ce tour de force.

Arbalète *(Tatar Oky - flèche de tartare)*

L'*arbalète* est une arme de jet dont on se servait avant l'invention des armes à feu, et qui était composée d'un arc d'acier monté sur un fût et se bandant avec un ressort.

L'arbalète est une modification de l'arc; elle permet un tir plus précis et surtout plus puissant; c'est de son principe qui dérivent la plupart des balistes et autres machines de l'antiquité et du moyen âge.

L'arbalète se compose essentiellement de deux pièces: l'*arc* et la pièce du bois qui le supporte, l'*arbrier*.

Suivant les époques, l'arc est fait de bois, de corne, ou d'un assemblage de lames de corne et de bois alternées, ou d'acier. Cet arc a toujours une grande force; sa corde était tendue au moyen d'une machine, car, pour le bander, la force de la main, n'était pas toujours suffisante.

L'arbrier est creusé, dans le sens de la longueur, d'une rainure, (1) ou l'on couchait le *trait* (flèche). Au

[1] Klavouz

milieu de l'arbrier, tourne sur un pivot une pièce en os ou en acier, retenue par un ressort et en rapport avec une détente; c'est la *noix*, qui retient dans une de ses encoches la corde de l'arc bandé.

D'une façon générale, l'arbalète fut l'arme de jet la plus redoutable au moyen âge, et son usage se prolongea pendant plus de soixante ans après l'invention des armes à feu. Un bon arbalétrier tuait son homme à plus de deux cents pas.

Suivant la façon dont on les bande, suivant aussi la nature du projectile qu'elles envoient, les arbalètes se classent en huit catégories régulières:

1. *Arbalète à main* (XIIIe siècle). La plus simple de toutes, elle se bande avec la main et sa force de projection est assez faible.

2. *Arbalète à cric* (XIVe et première moitiée de XVe siècle). On la bande avec un crochet manié à deux mains.

3. *Arbalète à pied de chèvre* (de 1420 environ à 1530) Le croc prend la forme d'un fort levier à deux branches; la portée du trait est très grande,

4. *Arbalète à mouffle*. Le crochet est actionné par un système à manivelle et donne une force de tension plus grande que la précedente.

5. *Arbalète à tour*. Elle est une machine de siège, souvent montée sur un véritable affût, dont l'arc a quelquefois jusqu'à 10 mètres de long; elle se bande avec une mouffle ou même avec un treuil.

6. *Arbalète jumelle* (XVe siècle). C'est une modification de la précédente et dont l'abrier, à deux rainures, portent deux traits qui partent ensemble.

7. *Arbalète à cranequin* (XVe et XVIe siècle). Dans celle-ci, l'arc et tendu au moyen d'un petit *cric* ou *cranequin*, qui prend son point d'appui sur les tourillons de l'arbrier; c'est un système pratique et peu encombrant. Cette arme convenait à merveille aux cavaliers.

8. *Arbalète à jalet* (XVe au XVIIe siècle). C'est une

arme de chasse, dont la corde s'épanouit en son milieu en une sorte de poche où se place une boule de terre dure, le *galet* ou *jalet*. Elle est encore employée de nos jours dans les jeux.

Ainsi que les gens de guerre de l'Europe, l'infanterie et la cavalerie turques faisaient l'usage de différentes sortes d'arbalète (tatar Oky). Les types lourds étaient celles que les *Zembérékdjis* (du mot *Zenbourek* qui signifie *canon* en langue persane), employaient dans les tranchées et fortifications ; quelque fois, les traits (flèches) contenaient des matières inflamables et incendiaires.

Baliste, Catapulte *(Mandjinik)*

La *baliste* est une machine de guerre lançant, à une distance de 120 à 160 mètres, des traits ou des poids de 250 livres environ.

Le trait ou le projectile, quel qu'ils fût, était placé dans une rigole inclinée de 45°. La baliste ordinaire se transportait sur un chariot appelé *carobalista ;* la baliste de grande dimension était montée et démontée sur place.

* * *

La *catapulte*, machine de guerre, servait à lancer des pierres ou des traits.

La catapulte avait pour principe l'élasticité de torsion des cordes. Elle se composait d'un solide bâti de charpente, formé de quatres traverses horizontales, parallèles deux à deux. Entre deux traverses parallèles on tendait un faisceau de cordes tressées, dans le milieu desquelles s'engagait, par une des extrémités, un style ou levier, que l'on faisait ensuite tourner dans un plan vertical, comme un rayon de roue, pour tordre le câble. L'autre extrémité du style se terminait par un cuilleron en fer. Le style étant maintenu horizontal par un encliquetage, on remplissait le cuilleron de pierres, de plomb, de ferraille, etc ; on lâchait l'encliquetage, le câble se détordait aussitôt, le style se redressait rapidement, et

ANCIENS CANONS OTTOMANS



(1)

(2)

(3)

(١) — سلطان مصطفی ثانی حضرتلرینك دور سلطنتلرنده و (١١٠٩) تاریخ هجریسنده اون ایکی قوللی طوپ

(٢) — مذکور طوپك سائر اکوزیکی

(٣) — سلطان احمد خان ثالث حضرتلرینك دور سلطنتلرنده و (١١٢٦) تاریخ هجریسنده اونجدن اصاغه ایدیلن اون آغزلی طوپ

(1) , (2) — *Canon de (12) bouches, en bronze, construit en (1109) de l'hégire [Règne du Sultan Moustapha II «1695-1703»]*

(3) — Canon de (10) bouches, en bronze, construit en (1126) de l'hègire. [Régne du Sultan Ahmed III «1073-1730»]

allait buter contre un sommier qui l'arrêtait brusquement après une course de 90°, et la charge était projetée au loin, par-dessus le sommier. Quelques-unes de ces machines lançaient à plus de 500 ou 1000 mètres de distance des charges de 80 kilogrammes, ou plus.

Il y avait des catapultes de campagne, montée sur affût roulant, et que les armées traînaient à leur suite, et des catapultes de position ou de place, immobiles que l'on construisait sur les lieux mêmes où elle devait être employées.

Pline, attribue l'invention de la catapulte aux Syriens; Diodore de Sicile en fait honneur aux ingénieurs de Denys, l'ancien roi de Syracuse. Quoi qu'il en soit, les Grecs ne la connurent qu'à partir du IVe siècle avant l'ère chrétienne. La catapulte a été d'un usage courant chez les Macédoniens, les Carthaginois et les Romains. Elle est mentionnée aux sièges de Constantinople (1453) et de Rhodes (1480) parmi les machins de guerre de l'armée ottomane.

Javelot

Le *javelot* est une arme de trait qu'on lançait avec la main ou avec une machine.

Le javelot a été en usage pendant toute l'antiquité. Les Grecs employaient simultanément des javelots courts comme armes de jet, et les javelots longs ou lances pour les combats corps à corps.

Chez les Grecs et les Romains, l'arme de trait se composait essentiellement d'une hampe de bois, quelque fois en fer, munie d'une pointe acérée, et, à l'autre extrémité, d'une ferrure qu'on pouvait enfoncer en terre. On s'en servait pour le corps à corps; ou bien on la lançait avec la main ou à l'aide d'une couroie ou d'une machine.

Ce sont surtout les Orientaux, les Turcs, les Persans et les Indiens qui se sont servis de ces armes de jet, lancées parfois au moyen de balistes et autres machines de guerre du type des arbalètes.

ARMES A FEU

ARTILLERIE

L'art des compositions incendiaires qui donna naissance à la poudre est au moins aussi ancien que la balistique. De tout temps on a lancé des flèches, garnies à leur extrémité de matières combustibles.

Vers le milieu du VII^e^ siècle, les Grecs du Bas-Empire notamment, inventèrent dans ce genre une combinaison restée célèbre sous le nome de *feu Grégeois*. C'était un mélange d'huile de naphte, de goudron, de résine, d'huile végétale et de graisse, auquel on adjoignait divers métaux réduits en poudre. Ce furent les Arabes qui lui firent sa réputation contre les barons d'Occident durant les Croisades. Au reste, il est aujourd'hui prouvé que le feu grégeois faisait beaucoup plus de peur que de mal.

A l'époque de la première croisade, même bien avant, les Chinois, en cherchant de nouvelles compositions incendiaires, avaient déjà trouvé la combinaison qui devait révolutionner l'art de la guerre ; c'est à eux qu'appartiennt l'honneur d'avoir introduit les premiers, le salpêtre, l'élément distinctif de la poudre, dans un mélange de charbon et de souffre. Les Chinois, n'usèrent de leur découverte que pour en fer des fusées. Les Arabes bientôt, grâce à leurs communications avec les Chinois, connurent la recette de la poudre et ils en composèrent des pétards.

Ce n'est qu'au XIV^e^ siècle qu'on voit la *poudre*, figurer en Europe comme agent balistique, entre les mains des Anglais (bataille de Crécy, 1346). Les noms de Roger Bacon, d'Albert le Grand et de Berthold Schwartz se rattachent à l'invention ou plutôt à l'introduction en Europe de la poudre à canon, mais sans qu'on sache bien au juste, jusqu'à quel point chacun d'eux y a contribué.

***

Au XIV^e^ siècle, l'usage courant de la poudre amena l'invention des tubes en métal qui furent les premiers canons. Les pièces primitives du XIV^e^ siècle se chargeaient par la culasse. C'étaient des tubes de fer forgé, de petit calibre et dont la volée était soutenue sur toute la longueur par des frettes de fer ; on les nommait *veuglaires*. Dans ces veuglaires ou dans ces bombardes du type primitif, la culasse ouverte laissait pénétrer une boîte à charge qui s'assujetissait par un étrier à queue. Ces pièces étaient fixées sur un plateau creusé d'une longue rainure où elles étaient maintenues par des arceaux de fer. Les projectiles envoyés étaient de petits boulets de plomb, parfois de fer, mais surtout des gros carreaux semblables à d'énormes traits d'arbalète et que l'on nommait *garots*.

Le canon forgé et cerclé n'offrait pas assez de résistance, et il lui arrivait souvent d'éclater. La poudre, faite avec du salpêtre mal épuré, au lieu de brûler instantanément, s'enflammait avec une lenteur relative, ce qui diminuait beaucoup sa force de projection. D'autres inconvénients résultaient de la nature des projectiles. Les boulets de pierre s'écrasaient et ils étaient incapables de renverser une muraille un peu solide. Les petits boulets de plomb étaient d'un meilleur usage sur les champs de bataille contre les troupes.

Le tir était très lent, surtout pour les grosses bombardes. Les canons étaient montés de telle sorte qu'on ne pouvait que bien difficilement charger la direction des petites pièces, et pas du tout, celle des grosses. Quant à charger leur plan, à varier leur tir horizontalement, cela ne devait venir qu'au XV^e^ siècle.

Les premières modifications, dans les dernières années du XIV^e^ siècle, eurent pour objet les projectiles. On fit pour les sièges, des boulets en pierre, cerclés de fer. Quant à fondre les boulets, c'était encore impossible. En revanche, on inventa le tir à mitrai

boulets incendiaires, on esseya du tir parabolique et même du tir à projectiles creux et éclatant.

On voit au XV^e siècle, l'apparition des pièces en acier forgé, ou bien fondu en bronze; il existe des petits canons sur un même affût, pouvant tirer en même temps comme les mitrailleuses (orgues, ribaudquins). C'est alors qu'on invente les *tourillons*, ce qui permet de rendre les pièces plus mobiles sur leurs affûts et de mieux régler le pointage. On fait des boulets de fonte, mais surtout de pierre et comme les calibres des pièces augmentent sans cesse, ces projectiles ateignent des dimensions formidables (60 centim. de diamètre, 200 livres). Mais comme les calibres deviennt plus fort, on fond les canons d'une seule pièce, en bronze, qui doit être chargés par la bouche, (*couleuvrines, serpentines, bombardes* etc.)

Le roi Charles VII donna une grande extension à l'artillerie. Louis XI suivit les mêmes idées. Ses douze grands conons de fonte verte, nommés les douze *Pairs de France*, sont restés fameux. Plus tard Charles-Quint, eut ses douze *Apôtres* et l'artillerie la plus riche. Dès 1553, apparurent les bombes en fer bourrées de poudre et lancées par des mortiers. Henri II établit des modèles réglementaires que l'on appelle les *six calibres de France* (ordonnance de 1552). C'est en effet aux Allemands et aux Flamands que l'artillerie devra ses progrès les plus importants, vers 1633.

Sous Louis XIV, on créa la première troupe destinée spécialement au service de l'artillerie.

En 1732, le directeur générale de l'artillerie, Vallière ramène tous les canons à un modèle uniforme de cinq calibres de 24, 16, 12, 8 et 4 (chiffre indiquant le poids en livres du boulet).

Lors de l'établissement du *système Vallière*, le mot *conon* est resté seul en usage. Lorsqu'on imagina de tirer, aussi de plein fouet des projectiles creux nommés *obus*, on donna aux bouches à feu, destinées à les lancer, le nom *obusiers*.

En 1765, Gribeauval répartit les pièces de différentes calibres entre divers services de *campagne*, de *siège*, de *place* et de *côte*. Ce système a fait toutes les guerres de la République et de l'Empire.

En 1829, l'unité d'artillerie rendue honogène, prit le nome de batterie. En même temps on adoptait des caissons qui permettaient d'asseoir les servants sur le coffre.

Dans la dernière moitié du XIX^e siècle, les progrès techniques ont été plus étendus que pendant les cinq cents ans écoulés depuis l'invention de la poudre.

Le rayage des canons a fourni le moyen d'obtenir les grandes portées et l'adoption des *poudres lentes*, puis des *poudres sans-fumée*, avec l'emploi de l'acier comme métal à canon, a permis de réaliser les grandes vitesses initiales et la *tension de trajectoire* qui en est la conséquence.

Enfin ce même emploi de l'acier a permis de rendre les pièces plus légères, en même temps que le chargement par la culasse, indispensable d'ailleurs à la précision du tir. La Prusse qui, depuis 1841, chargeait déjà ses fusils par la culasse, n'hésita pas à en faire autant pour ses canons. Adoptant l'acier comme métal à canon, elle confectionna des projectiles recouverts d'une *chemise de plomb* qui, introduits par la culasse, se *forçaient* dans les rayures, absolument comme les balles de fusil.

On ne tarda pas cependant, à reconnaître la nécessité de pouvoir garnir les projectiles d'un métal plus dur que le plomb, qui avait l'inconvénient d'emplomber les rayures et de se déchirer aux grandes vitesses initiales. Avec l'acier, on put arriver à employer pour «métal conducteur» le *cuivre rouge*, sous la forme d'un cordon ou *ceinture* unique, placée près de la base du projectile.

Enfin, l'invention des *canons à tire rapide* a permis de donner au feu une intensité et une efficacité exceptionnelles.

Actuellement, on distingue suivant leur destination: *l'artillerie de campagne, l'artillerie de siège* ou *de forteresse*, et *l'artillerie de montagne*.

* * *

ARTILLERIE OTTOMANE (*)

Les Turcs ont montré dans l'art d'artillerie, des qualités surprenantes et exceptionnelles.

L'Armée Ottomane surpassait tourjours ses rivaux, dans l'artillerie. L'histoire annote l'existence des bouches à feu dans la fameuse bataille de Cossovo (1389).

Sultane Mahomet II, le conquérant, avait fait construir, des canons d'une dimension si colossale, que le plus fort d'entre eux lançait, à un mille de distance, des boulets de pierre de douze palme de circonférence, et du poids de douze quintaux. La détonation était si terrible qu'on l'entendait de plusieurs lieues; pour déplacer cette monstrueuse pièce d'artillerie, il fallait y atteler cinquante couples de bœufs; sept cents hommes étaient nécessaires pour la servir.

Lorsque la première épreuve en eut été faite, l'enthousiasme des troupes fut à son comble, et le Sultan n'eut plus de repos jusqu'à ce que la grande entreprise qu'il méditait, c'est à dire la prise de Constantinople, fût accomplie.

Les Turcs avaient des canons de fer et de bronze.

Les canons de fer, au lieu d'oreillons, avaient deux anneaux de fer, au bas de la chambre, dans lesquels on passait des cordes, pour les attacher à des planches. Ces sortes de canons lançaient des balles de pierre de 120 livres.

Les canons de bronze avaient différentes dimensions. Les plus petits, ainsi que les plus grosses, lançant quarante livres de balles, poids de Nuremberg, étaient de la même forme, sauf la réduction de la longueur et du calibre.

Parmi les canons de bronze, il faut surtout citer les canons dits *Balyemez*, énormes pièces qui lançaient des

(*) Voir au Musée Militaire, les Galéries de canons et le jardin extérieur, au côté de Ste Sophie.

boulets de marbre, d'un poids considérable, et qui étaient immobiles dans les batterie à fleur d'eau où on les avait placées; on envoyait aux Dardanelles et dans d'autres anciennes fortifications turques.

Les Turcs ne mettaient point d'armoiries sur les pièces de canon, comme l'usage des pays européens; mais des versets de Coran et des louanges du Sultan regnant.

Les affûts des canons Turcs, surtout ceux des plus pesantes pièces, étaient curieux. Les Autrichiens et les Hongrois, en avaient eux mêmes profité plusieurs fois, surtout à l'égard des roues que les Turcs faisaient fort différentes; ils n'avaient pas l'usage de tourner de grandes roues, avec tant de rayons, comme les européens le pratiquaient. La roue qui était attachée à l'affût, était faite de plusieurs planches liées ensemble; celle qui en était séparée et qui avait la forme de baril, était toute d'une pièce, ferrée dans le milieu et aux deux extrémités. Les essieux étaient de fer massif.

Les Turcs inventèrent plus tard un autre sorte d'affût. Durant la campagne de Hongrie en 1686, le Grand Vézir Suleïman Pacha, voulant secourir Segedin, avait employé quantité de pièces de canon de huit livres de balles, montées sur des affûts à quatres roues; le canon reposait sur deux fourchettes de fer.

Après la bataille de *Patacin* en 1690, les Turcs avaient mis deux pièces de canon de trois livres de balle, sur la selle de plusieurs chameaux; un canonnier turc était monté derrière.

Les Turcs se servaient aussi des *mortiers* de bronze, pour jetter des bombes et des pierres.

ARMES A FEU PORTATIVES

Au point du départ, les armes à feu portatives ne se séparent pas distinctement du canon, et elles commencent à naître par la *coulevrine*.

Les armes à feu partatives sont : la *coulevrine*, l'*arquebuse*, le *mousquet*, le *fusil à silex*, le *fusil à percussion*, le *fusil à répétition*, le *pistolet* et le *revolver*.

Coulevrine [*]

C'est vers 1425 que l'on fabriqua quelques armes à feu portatives. On voit d'abord l'apparition de la coulevrine à main ou trait à feu, qui donna naissance plus tard, à l'arquebuse.

Les coulevrines sont des tubes de fer forgé, ayant deux pieds de long ; clos à une extrémité qui est la culasse, ils emettent une queue, d'un mètre de long à peu près, terminé par un bouton. On faisait partir l'arme en mettant le feu par la lumière qui perçait la culasse et communiquait avec la cavité intérieure.

Pour tirer, l'homme passait la tige sous son aisselle gauche, tenant de la même main la tige près de la culasse ; il dirigeait ainsi son arme dans la direction donnée, puis mettait le feu avec la mèche.

On allongea plus tard les tubes, et on les appuyait sur une fourchette formant la tête d'une hampe qu'on fichait en terre. Ainsi, le fusil était inventé en principe.

Arquebuse [**]

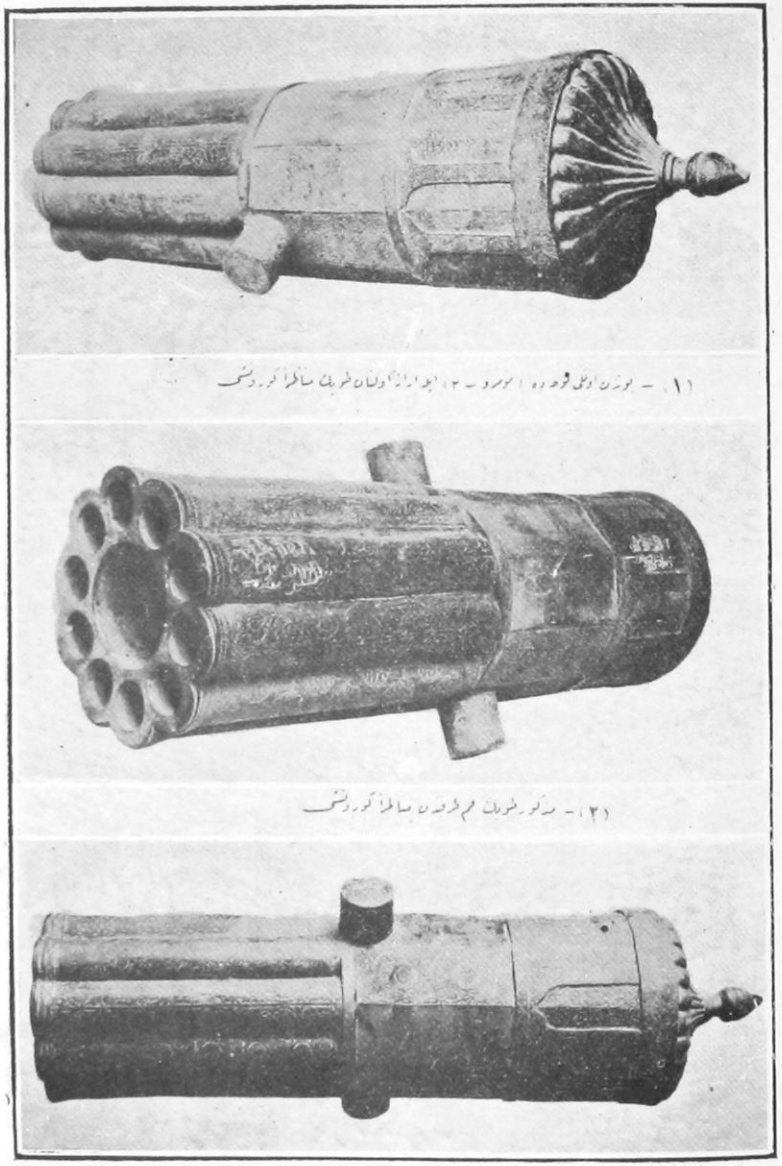
C'est au commencement du XVI[e] siècle que l'arquebuse apparait comme arme de guerre courante. Le canon,

[*] Voir au Musée Militaire, les vitrines et les râteliers des armes à feu portatives.

[**] Voir au Musée Militaire, les vitrines et les râtiers des armes à feu portatives.

لوحه: (۱۷) اسکی عثمانلی طوپلری

ANCIENS CANONS OTTOMANS



(1)

(2)

(3)

(۱) — نوزده اولی قوطره کوسترو — (۲) ایکیوز اوندن طوپلک صاغدن کورونش

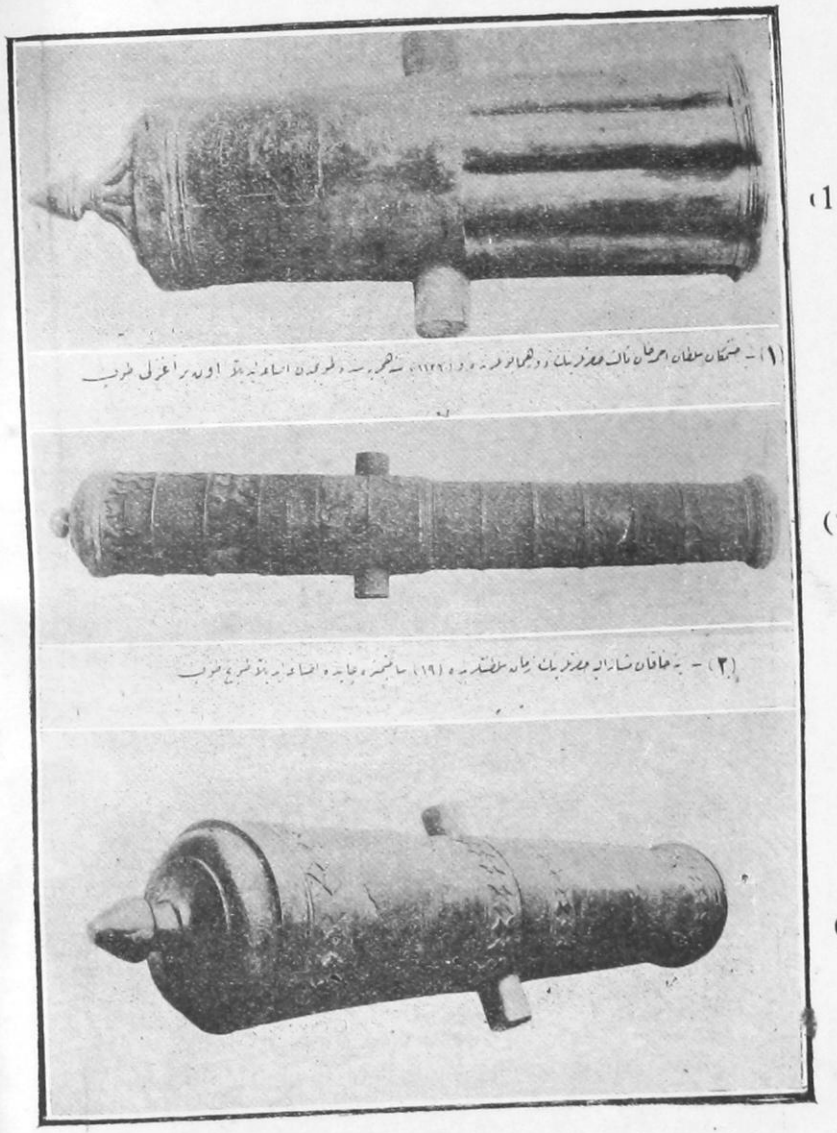
(۳) — یکرمی طوپلک قوطره سندن صاغدن کورونش

(٤) — یکه مارالذکر طوپلک صاغ یان طرفندن مناظراً کورولشی

(1), (2), (3) — *Différentes vues du canon de (10) bouches, en bronze, construit en (1126) de l'hégire. [Règne du Sultan Ahmed III «1703-1730»]*

لوحه: (۱۸) اسکی عثمانلی طوپلری

ANCIENS CANONS OTTOMANS



(1)

(2)

(3)

(۱) — حضرتلری سلطان احمد ثالث عصرلرینك اون طقوز قوطره ده (۱۱۲۶) سنه‌سنده دوکدرلمش اساعه‌سی بتون اولهرك اغیر طوپی

(۲) — یه حاقان شاه‌لرینك عصرلرینك زینت سلطنتی اولان (۱۹) سانتیمتره چاپنده اساعه‌سی بتون طوپی

(۳) — کذلك سلطان مشارالیه حضرتلرینك زمان سلطنتلرنده و (۱۱۲۶) تاریخ هجریسنده طونجدن اصاغه ایدیلن (۱۱۸۰۰) کیلوغرام ثقلنده و (٥٤) سانتیمتره چاپنده غایت جسیم ومصنع طوپ

(1) — *Canon de (10) bouches, en bronze, construit en (1126) de l'hégire.*

(2) — *Canon de (19) cem, en bronze.*

(3) — *Gros canon artistique, de (54) cem, en bronze, construit en (1126) de l'hégire. [Règne du Sultan Ahmed III «1703-1730»].*

© ISKMANOGLIO

dans cette nouvelle arme, avait plus de longueur, mais ce qui constituait la véritable nouvauté, c'est qu'elle était munie d'un mécanisme pour mettre le feu à la poudre d'amorce. La lumière de l'arquebuse était percée non sur le haut, mais sur le côté de l'arme, au-dessus d'un *bassinet*. Dans ce bassinet on mettait l'amorce sur laquelle on faisait retomber une plaque à charnière ou *couvre-bassinet*. Quant à la mèche, elle était placée entre les mâchoires d'une pince, nommée *serpentin*, qui s'abattait avec elle sur le bassinet, par le mouvement d'une détente. Il fallait que l'arquebusier, pour tirer, découvrît le bassinet, *compassât* la mèche, c'est à dire lui donnât juste la longueur nécessaire pour tomber sur la poudre en s'abattant, enfin, qu'il soufflât sur la mèche pour en aviver le feu.

L'arquebusier portait une flasque pour la poudre ordinaire, un sac à balles et un amorçoir pour la poudre d'amorce.

Mousquet [*]

Le *mousquet* est une arme à feu portative, plus lourde que l'arquebuse et qui apparut vers 1525.

Il ne différait de l'arquebuse que par son calibre et sa charge, qui étaient l'un et l'autre doubles de ceux de l'arquebuse. Cette arme naturellement était plus pesante. On était obligé de l'appuyer sur une fourche ou *fourquine*, munie à son extrémité, d'une pointe pour s'enfoncer en terre.

***

Déja cependant, la *platine à rouet* [1] avait été trouvée en Allemagne. Dans ce nouveau mécanisme, la mèche était remplacée par une pierre à feu, un silex maintenu

[*] Voir au Musée Militaire, les vitrines et les râteliers des armes à feu portatives.

[1] Voir au Musée Militaire, les vitrines No. (6), (21).

contre une rondelle d'acier cannelée, que le mécanisme faisait tourner rapidement ; la pierre ainsi choquée, jétait des étincelles sur le bassinet rempli de poudre. Cela permit d'inventer le pistolet, qui, dans sa première forme, fut cette espèce d'arquebuse courte, tenant le milieu entre le pistolet et l' arquebuse proprement dite, qu'on appelait le *pétrinal*.

La nouvelle invention du rouet fut appliquée à l'arquebuse et au mousquet, en même temps qu'au pistolet.

Dans les premiers spécimens du rouet, les pièces produisant le mouvement de rotation sont portées extérieurement sur une platine ; le progrès consista à faire passer ces pièces derrière la platine, dans des cavités ménagés dans le bois.

La platine à rouet régna jusque vers 1630, où la platine dite à la Miquelet (à Chenapan), d'invention espagnole, commença à prendre le dessus.

* * *

Le mousquet à mèche turc était très pésant et portait des balles de 6, 9, 12 15 et 25 dragmes.

Les Turcs portaient sur les chariots, des munitions et des barres de plomb pour distribuer aux soldats, dont plusieurs avaient la mesure des balles qu'il leur faut ; la plus grande partie des armes leur appartenaient en propre. Ainsi, ils coupaient des carreaux de plomb avec une hache et cela leur servait pour charger leur arme.

Les armes de longue portée étaient très pésantes pour les porter en campagne et pour les tirer sans fourchette ; cependant les Janissaires les y portaient et les tiraient fort juste, faisant un tour en arrière avec le pied droit, pour éviter le contre coup.

FUSIL

Fusil à silex [*]

Le mot fusil désignait autrefois la pièce d'acier et re-

[*] Voir au Musée Militaire, les vitrines et les râteliers des armes à feu portatives.

couvrant le bassinet des anciennes armes à feu, contre laquelle venait se heurter le silex, d'où l'arme a pris son nom, lequel consiste à donner au tout le nom d'une des parties.

Le nom de fusil a été donné, pour la première fois, vers 1640, aux mousquets, dans lesquels l'inflammation de la charge était produite non plus par une platine à rouet ou à mèche, mais par une étincelle jaillie du choc d'un silex et d'un briquet d'acier, et tombant sur la poudre d'un bassinet disposé au-dessus de la lumière.

Ce ne fut qu'au commencement du XVIII[e] siècle que le fusil à silex chassa définitivement le mousquet à mèche.

En 1703, grâce à Vauban, l'arme fut pourvue d'une baïonnette à douille.

Le fusil à silex, sauf de légères modifications, fut employée dans les armées européennes jusque vers 1840. La portée ne dépassait pas 250 mètres.

La plupart des fusil turcs étaient incrustés d'argent, d'or, de pierres précieuses, de grains de corail, d'ivoire et de la nacre en certains endroits ; et chacun se faisait honneur de pareils ornements.

Fusil à percussion [*]

Vers 1830, le fusil à pierre fut remplacée par le fusil à percussion, où l'iuflammation était produite par une capsule ayant la forme d'un petit cylindre en cuivre, garni à l'intérieure d'une matière fulminante.

Cette arme fut inventée par un armurier écossais, Alexandre Forsith.

Bientôt, l'invention des rayures, appliquées d'abord aux carabines, permit d'augmenter la portée.

Les premières rayures qu'on fit, furent parallèles à l'axe du canon. Mais on ne tarda pas en Allemagne à faire des rayures en spirale, c'est à dire la forme des rayures actuelles.

[*] Voir au Musées Millitaire, les râteliers No. (78), (94), (99), (126).

Enfin, en 1841, la Prusse adopta le chargement par la culasse, dans son célèbre fusil à aiguille [1], dont le succès, pendant la guerre de 1866, amena toutes les puissances à renouveler leur armement.

Fusil à répétition [*]

Vers la fin du XIX^e siècle, les fusils à répétitions furent mise en service. Le calibre a été abaissé et varie de 6 à 8 millimètres; de même le poid de l'arme. L'invention des poudres sans fumée, d'une énergie exceptionnelle, a permis de donner à la balle une trajectoire plus allongée.

Le mécanisme à répétition varie selon les puissances. Quelquefois, le magasin est logé dans le fût de l'arme (fusil Lebel). Dans le fusil Mannlicher, il est placé dans la crosse. Dans les systèmes les plus récents, on utilise un chargeur spécial, qui permet d'introduire en une seule fois plusieurs cartouches dans le magasin.

Pistolet [**]

Le *pistolet*, est l'arme à feu, de petite dimension, qui se tire d'une seule main.

Le pistolet ne fait guère son apparition avant la seconde moitié du XVI^e siècle. Les premiers cavaliers qui en usèrent furent les rêitres, ces cavaliers Allemands.

Les reîtres apparessent pour la première fois à la bataille de Renty (ou Charles-Quint fut défaite par Henri II, 1554). Ils chargeaient en gros escadrons épais, s'arrêtaient à portée de pistolet, du front d'infanterie qu'ils attaquaient;

[1] Voir au Musée Militaire, les râteliers No. (52), (57), (94), (95), (100), (112), (125), (126), (127), (128) et les vitrines No. (60), (76), (79).

[*] Voir au Musée Militaire, les râteliers No. (52), (57), (64), (94), (112) et les vitrines No. (46), (79).

[**] Voir au Musée Militaire, les vitrines No. (6), (9), (59), (78).

le premier rang déchargeait ses pistolets, puis faisait un à droite ou un à gauche, découvrant le second rang et allait se former à la queue pour recharger ses armes.

L'introduction de cette arme meurtrière changea l'ordre des batailles. Les pistolets des reitres étaient à rouet.

Il existe différents systèmes de pistolets. Beaucoup d'anciens pistolets, surtout les pistolets turcs, arabes sont des véritables œuvres d'art.

Revolver [*]

Le *revolver*, est une sorte de pistolet, muni d'un barillet qui tourne (d'ou son nom) avec lequel on peut tirer plusieur coup sans recharger.

Il existe entre le canon et la crosse un magasin cylindrique, nommé *barillet*, qui contient un certain nombre de cartouches.

Dans les modèles plus récents (Browning etc) la crosse de l'arme contient un véritable chargeur. Ces derniers sont des pistolets à répétition et non des revolvers proprement dits.

[*] Voir au Musée Militaire, les vitrines No. (56), (59), (62)

FEUX D'ARTIFICE

(employés dans l'ancienne armée turque)

Les *feux d'artifice*, dont la plus grande partie étaient composées de poudre, n'étaient employés qu'à éclairer et à bruler.

Il faut, à cet effet, citer surtout le tuyau, adapté au bout d'une pique ferrée qu'on fichait dans le bois pour le bruler. Les Turcs, se servaient de cette machine particulièrement sur les vaisseaux.

Il existait aussi une flèche des tartares, qui avait une partie de la pointe entourée de petits morceaux de bois et de paille, et qu'on allumait avec une mèche souffrée. On tirait cette flèche avec un arc contre les toits des maisons pour mettre le feu.

Une autre flèche avait une petite balle de matière combustible. Il y avait aussi une perche au bout de la quelle était un bouchon de paille plein de mèches souffrées, que les Tartares lançaient pour mettre le feu aux maisons, pendant l'incursion.

Deux autres perches, servaient à éclairer l'armée par le moyen des feux qu'on mettait au bout. La première était un gril de fer plein de paille et de goudron qu'on plantait en plusieur endroit du camp, afin que chacun puisse voir charger le bagage et harnacher les chevaux. Au bout de la seconde, se trouvait une petite lanterne de toile avec une chandelle allumée qu'on portait sur les épaules. On en voyait toujours une grande quantité, lorsque l'armée était en marche, pendant la nuit, pour éclairer le chemin, et même pour que les guides, qui les portaient puisse avertir des ponts, des fossés et de tout ce qui pourrait rétarder la marche. On se servait de ce trois feux pendant les sièges. On avait l'habitude aussi de lancer des boules de matière combustible pour éclairer. Ces sortes de feux furent employées surtout en 1693, durant

le siège de Belgrade, lorsqu'on donnait pendant la nuit, l'assaut.

Les Turcs avaient aussi coutume de mettre de la poudre à canon dans des outres de peau de chèvre, qu'ils liaient en forme de petits sacs, de manière qu'un seul homme puisse les manier. Il y avait une mèche de composition qui aboutissait à la poudre, comme celle des grenades, et ils jettaient ces sacs par la brèche, dans un assaut. Ils s'en servirent pendant le second siège de Bude et les assiégés en furent incomodés.

MINES (*LAGHYM*)

L'Armée Ottomane excellait dans l'art de faire les mines. Ces mines étaient des creus qu'on avait inventé pour que la poudre renfermée dans la terre ou dans une muraille, ait la force de faire les effets.

Les Turcs avaient appris l'art de miner, pendant la longue siège de Candie (1644-1669), par l'habilité de quantité d'ouvriers, dispersés par tout l'empire, et même de quelques maçons arméniens. La Porte, avait coutume de les distinguer par des privilèges auxquels elle joignait une assez forte paye.

Pour mesurer la distance d'une muraille qu'on voulait détruire, on se servait d'un mineur capable, qui, avec une pierre attachée à une ficelle, se rendait de nuit à l'endroit, où on avait résolu pendant le jour, de faire la première ouverture de la galerie de la mine.

La forme de la galerie était ronde dans la partie supérieure et un peu plus haute que la moitié de la taille d'un homme; on la creusait les jambes en croix et on la tenait étroite autant qu'on pouvait; parce qu'il leur était très incommode de charger la mine dans une galerie si étroite; mais en revanche ils en espéraient toujours un très bon succès, par ce qu'ils n'avaient point une si

grande ouverture à boucher avec les sacs à terre et à laine.

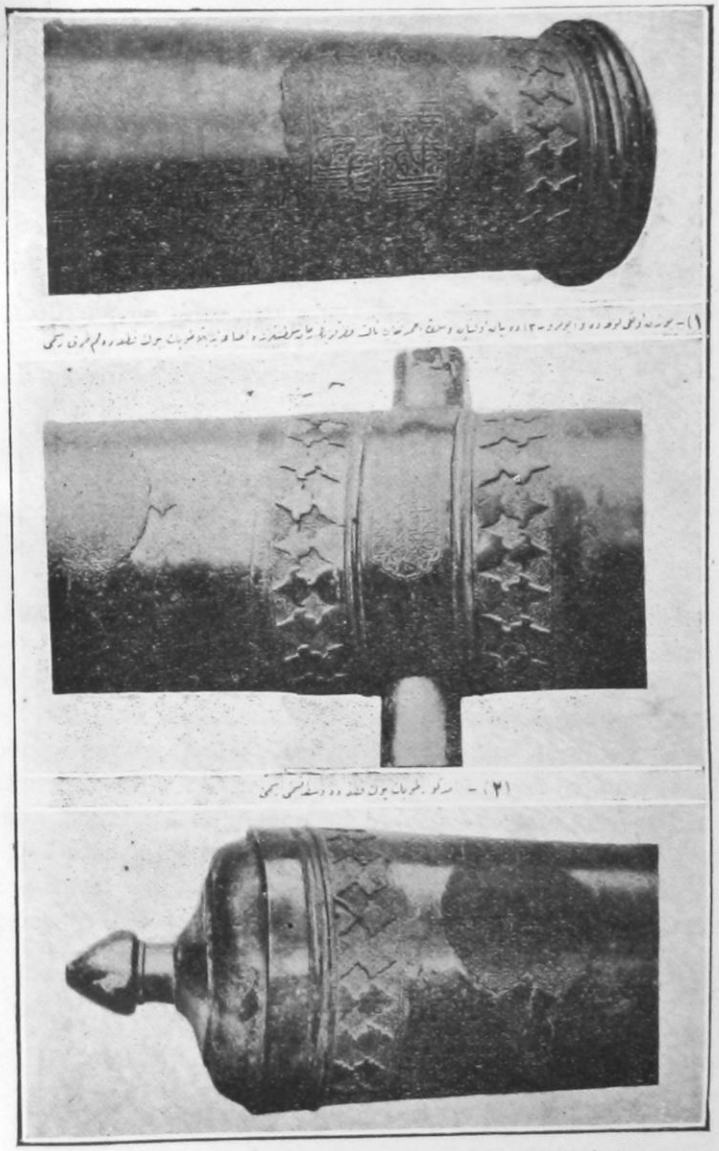
Pour éventer la galerie, on perçait la voute avec une tarière, obliquement tout au tour. La forme du fourneau, appelé *Hazné* (trézor) était en demi cercle.

Pour charger la mine, les mineurs étendaient une toile sur le terrain même du fourneau, sur laquelle ils renversaient la poudre sans la presser, et ils mettaient un gril de bois au dessus de la même largeur du fourneau, appelée *Hazné Aghadji*, c'est à dire bois du trézor.

Pour former l'embouchure du fourneau on se servait de deux pièces de bois appelée *Olouk*, dont celle qui est dessous avait un trou pour passer le saucisson appelé *Fitil*, plein de matière combustible. On remplissait la galerie avec des sacs à laine et à terre, et on les entrelassait de six en six pieds avec des poutres mis de chaque côté de la galerie, qu'on nommait *Mertek*.

لوحه: (۱۹) اسکی عثمانلی طوپلری

ANCIENS CANONS OTTOMANS



(1)

(2)

(3)

(۱)- جوره ذوقی لوله ده و (۱۱۲۶) ده یاپیلمش اولوب اوزنلغی (۱۰) قولاج و (۱۰) پارمق اولوب (۵۴) سانتیمتره مقابل اولوب اوزرینده طوغرلمش اولان نقشلر ایله تزیین قلنمشدر.

(۲)- یدنجی طوپلرك اوچنجی نمونه سی

(۳)- یئنه مذکور طوپلك بیوك قطعه‌ده قویروق طرفنك رسمی

(1), (2), (3) — *Différentes vue du canon de (54) cem, en bronze, construit en (1126) de l'bégire.* [*Règne du Sultan Ahmed III «1703-1730»*].

ARMES DÉFENSIVES

Les armes défensives, comme leur nom l'indique, servent uniquement à défendre l'individu.

Ces armes sont: le *bouclier*, et l'armure comprenant: le *casque*, le *cotte de mailles*, la *cuirasse*, le *brassard*, le *gantelet*, la *genouillère*, *etc.*.

BOUCLIER (*)

Le *bouclier*, est le rempart portatif de métal, d'osier recouvert de peau, etc., que les guerriers d'autrefois portaient devant eux, au bras gauche, pour parer les traits ou les coups de l'ennemi.

On distingue les grands *boucliers curvilignes* tels que: le *scutum* romain, les *écus* et les *pavois*.

Le *scutum*, bouclier romain, était de forme rectangulaire et convexe, en bois recouvert de cuir; c'était l'arme défensive des *légionnaires*.

Les boucliers dit *écus* étaient oblongs ou quadrangulaires, tandisque les pavois avaient une grande dimension.

Les *boucliers plats* ont la forme polygonale, trapézoïde ou ovale.

On distingue aussi les *boucliers ronds* (rondaches etc., portés par les fantassins, jusqu'à la fin du XVI^{e} siècle) et les boucliers busqués, échancrés et asymétriques (targe, petit boucliers en usage au moyen âge, etc.).

Outre les boucliers métalliques ronds, le fantassin turc se servait du bouclier de bois, fait le plus souvent de figuier, parce que ce bois était léger, fort liant et propre

[*] Voir au Musée Militaire, les vitrines No. (7), (18), (20), (21), (32).

à parer les coups d'estoc et de taille ; on les couvraient de peau et très souvent de cordes de coton, ce qui ne les rendait pas plus pésants.

Les cous des chevaux turcs étaient défendus par une sorte de bouclier en bois. Les Tartares s'en servaient beaucoup, surtout lorsqu'ils se battaient entre eux à coups de sabre ; ils tâchaient à garantir ainsi, leurs chevaux qui faisait leur principale force. Ces boucliers étaient très commode en été ; ils empêchaient le cheval de tourner la tête pour chasser les mouches, qui incommodaient si fort les cavaliers.

ARMURE

Aperçu historique

Age de bronze

Les armes défensives, acquièrent leurs évolutions à l'âge de bronze ; mais ces armes nous sont restées à peu près inconnues.

Parmi l'armement des Gaulois primitifs, il faut surtout remarquer le *casque d'Hallstadt* qui est en bronze. Dans ce casque, la partie ronde que l'on nomme le *timbre*, est hémisphérique, puis se relève horizontalement en un bord étroit. Deux crêtes peu élevées, parallèles, courent sur le timbre, et un bouton rivé à chacun de deux points opposés de leur rencontre avec le bord, maintenaient une chenille de crin serrée entre les deux crêtes. A défaut de cuirasse, certains portaient les *ceintures* en bronze. Il faut également compter parmi les armes défensives, ces *bracelets* qui recouvraient l'avant bras entier.

Les boucliers scandinaves de l'âge de bronze sont toujours d'une grande beauté ; mais on a trouvé en Angleterre des boucliers qui peuvent rivaliser avec eux. Certains boucliers également ronds, trouvés en Hongrie, se rapprochent beaucoup des formes scandinaves.

Les armes égyptiennes aussi, sont en bronze, de même que les outils.

Les casques et les cuirasses existaient chez les égyptiens ; mais il ne paraît en avoir subsisté aucun. On devait aussi porter des cottes d'armes d'étoffe rembourrée, durcie par des liquides comme le faisaient les Grecs et les Romains.

L'armement des Chaldéens et Assyriens ne nous est connu que par des figurations relativement récentes et qui remontent pas au delà de 1500 ans avant Jésus-Christ. Les casques, les épées, les masses, devaient être de bronze ; mais on a trouvé aussi des fragments de mailles d'acier.

Les Grecs

Les Grecs ne tardèrent pas à employer le fer pour leurs armes offensives ; mais ils continuèrent à porter des casques, des boucliers, des cuirasses et de cnémides de bronze.

L'équipement défensive de l'*hoplite* ou homme d'armes à pied, se composait d'un casque, d'un bouclier rond ou ovale, et de cnémides ; il était entièrement armé de bronze brillant qui avait l'éclat de l'or rouge.

Le casque le plus usité pour l'hoplite est le casque béotien, muni d'un *nasal* pour protéger le nez, et de deux larges jugulaires formant les *jouées*, se réunissant presque en avant, pour protéger le visage.

La cuirasse est composée de deux parties. Le plastron protège la poitrine, la dossière protège le dos. La ceinture de métal se portait sous la cuirasse ; elle ajoutait à la défense des côtes et protégait l'abdomen.

Les *cnémides* sont les armures des jambes.

Le bouclier était rond ou ovale, atteignant jusqu'à plus d'un mètre de diamètre. Généralement fait de bois léger ou d'osier, il était recouvert de peau de bœuf et des lames.

L'armement des troupes légères était plus simple.

Coiffés d'un casque léger, sorte de pot en tête, ne portant pas de cnémides, les peltastes sont armés de l'épée, d'un petit bouclier et d'une javeline.

Le cavalier était plus couvert que l'hoplite ; ses cnémides étaient plus hautes ; il pouvait avoir des talonnières, des genouillères en bronze et des cuissards.

Les casques sont toujours d'une grande élégance (le casque à la Minerve, le carsque dorien).

Les Romains

La cuirasse romaine se composait d'abord d'un simple plaque en bronze, *thorax* ou *pectoral* qui était fixée sur une cotte de cuir. La ceinture de bronze ou de fer, à la grecque, protégeant le ventre, se prolongeait en lambrequins plus ou moins munis de plaques de métal, et descendant comme un jupon sur les cuisses.

La cuirasse se mettait sur la tunique ; par dessus, on portait le *paludamentum*, manteau drapé d'une manière variée et pittoresque.

La cuirasse du simple soldat romain, telle que la présente la calonne Trajane et la colonne Antonine, se compose du *corselet* et de deux *épaulières*. Le corselet est formé d'un vêtement de peau ou de lin sur lequel sont cousues des lames de fer circulaires. Les épaulières, composées de quatre lames, se passent sur l'épaule comme des bretelles ; du bas du corselet partent quatre petites lames perpendiculaires, qui couvre le milieu du bas ventre.

Le fantassin appelé *velite*, n'avait pas de cuirasse. Le *cavalier* se présente parfois revêtu d'une *squammata*, c'est à dire d'un vêtement de toile ou de peau sur lequel sont cousues des écailles de fer, ou encore d'une *hamata*, cuirasse où les écailles sont remplacés par des chaînettes de métal. Il serait possible cependant que l'un et l'autre portassent la cuirasse de lin.

Le *casque romain* se distingue du casque grec par son peu de profondeur ; c'est une calotte de fer renforcée

par deux bandes croisées, munie d'une courte gouttière, par derrière, et par devant d'un bandeau étroit, ou d'une baguette en guise de visière. Des jugulaires en fer l'attachaient sous le menton. Tel était du moins le casque que portaient les *légionnaires*, au temps de Trajan.

Les *vélites* et les *cavaliers* portent un casque plus évasé, par le bas, plus aplati : les chefs ont la tête nue.

La Gaule *(les Francs)*

Les armes défensives des Francs, qui avaient envahi la Gaule, furent les casques et cuirasses de bronze, les jaques de cuir, ornées de bassettes de divers métaux.

Les casques et les cuirasses des Francs sont peu ou point connus. Il est à croire cependant que les chefs devaient porter de ces défenses de tête coniques, rappelant les casques assyriens et étrusques.

On a retrouvé dans des sépultures des armatures formées de bandes plates de fers et unies de manière à constituer une carcasse de casque, le reste de la construction est inconnu ; ce n'était certainement pas du métal, mais sans doute du cuir ou un bonnet d'étoffe.

Moyen âge

L'organisation militaire du moyen âge était déjà toute constituée, à ce qu'on croit, à la fin du règne de Charles le Chauve, [IX^{e} siècle].

A l'époque de Charlemagne (742-814), la cotte de cuir ou de toile renforcée par des écailles, des plaques, de rondelles de fer devient le type d'armure de corps.

La célèbre tapisserie de Bayeux (fin du XI^{e} siècle), nous montre quel fut l'arment des hommes d'armes de Guillaume le Conquérant, lors de sa descente en Angleterre.

La calotte dont ces guerriers sont coiffés, a la forme d'un cône ou d'une pyramide.

Ce cône est garni par devant d'une pièce de fer quadrangulaire qui descend sur le front et sur le nez et

qui s'appelle le *nasal*. Il semble être composé d'une carcasse de fer, dont les branches dessinent ces divisions qui apparaissent sur le cône. On comblait les vides entre les branches avec de l'étoffe. L'armure maillée qui défendait le corps, enveloppait le cou et montait par derrière jusque sous la calotte du casque.

Le corps du gerrier est couvert par une chemise en maille de fer ou par une blouse étroite sur laquelle sont cousues des plaques de fer. La jambe et le pied étaient enveloppés de simples bandelettes.

Chaque guerrier portait un bouclier qui est tantôt ovale par le haut, allongé et pointu par le bas, tantôt arrondi.

XII^e siècle

Vers le commencement du XII^e siècle, la chemise plaquée ou maillée, a été remplacée par une tunique à manches courtes. Cette tunique est couverte de plaques de métal, mais plus généralement elle consiste en un tissu de mailles; elle s'ajustait à la taille par une ceinture. C'est là le *halbergue* ou *haubert* proprement dit. Il était garni par le haut d'un capuchon également maillé qu'on portait rabattu sur le col, qu'on relevait sur la tête pour la bataille et sur lequel on plaçait le casque. Un baudrier, décoré de pièces de métal, descendait en travers sur le haubert de l'épaule droite à la hanche gauche et soutenait l'épée sur le flanc.

XIII^e siècle

De la fin du XII^e siècle au commencement du XIII^e, des innovations furent faites pour les pièces de l'armure.

Le chevalier commença à porter des *gants* en peau de buffle, couverts de mailles ou de pièces de fer, de chausses de mailles. Le baudrier changea de place; il était eu écharpe; on le mit en ceinture.

La calotte fut remplacée par le *heaume* (règne de Philippe Auguste). C'était un cylindre creux, légèrement cambré; quatre lames de fer, en croix, plaquées sur le devant, décoraient cette espèce de pot. Au dessus de la barre transversale, il y avait des ouvertures pour voir, qu'on appelait des *vues*, et au-dessous, des trous en rond pour la respiration. Cette lourde machine se portait qu'au moment de la bataille; le reste du temps, elle pendait par une chaînette à l'arçon de la selle. C'est avec cela sur la tête que Saint Louis perdit la bataille de Mansourah [1250].

L'usage de heaume, adopté sous Philippe Auguste, se prolongea jusqu'au règne de Philippe le Bel [1285-1314].

Dès Philippe le Bel, on commença de mettre au coude et sur l'os du genou, des demi-boites en fer, d'une forme ronde ou ovale. Ce furent les *coudières* et les *genouillères*. Bientôt on y ajouta, — toujours par-dessus le haubert — des plaques de fer qui garantirent le bras, *garde-bras*, puis d'autres plaques qui couvrirent les cuisses, *trumelières* ou *grevières*. Tout cela composait une armure si lourde que, quand le cavalier était tombé, il lui était à peu près impossible de se relever.

Les cavaliers continuaient de porter un bouclier appelé *écu*, assez petit, plat par le haut et pointu par le bas.

Le casque devint, sous Philippe le Bel, un cône; du reste on lui continua le nom de heaume.

Vers la même époque les chaussons de mailles montrent une tendance à s'allonger en pointe.

Armures arabes *(époque des Croisades)*

Les chefs sarrasins avaient des armures plus soildes et plus résistantes, et en même temps plus légères que les Croisés.

C'étaient de simples chemises de mailles, sans pièces superposées, mais d'une confection bien supérieure à celle des mailles d'Europe.

Ces chemises étaient finement dorées, du moins celles des chefs. Ils portaient une calotte de fer ronde ou pointue, garnie d'un nasal, qui, perçant le bord de la calotte, se prolongeait en haut et s'épanouissait en creux pour recevoir un plumet. Les casques aussi étaient dorés ou damasquinés en or, avec plus d'art et de goût qu'on n'en trouvait alors parmi les nations occidentales.

Leur bouclier était petit, rond, très convexe avec un umbo saillant en pointe.

Dès le commencement du XIII^e siècle, les chevaux d'armes étaient couverts de grandes housses d'étoffe, une précaution utile contre les armes et habitude prise en Orient, pendant les Croisades.

XIV^e siècle

Pendant tout le XIV^e siècle, s'ingénie-t-on à travailler le fer en *plates* pour en revêtir le corps. Les jambes, les cuisses, les bras, les pieds et les mains sont renfermés dans des étuis de fer ou d'acier habilement articulés. La tête est coiffée d'un grand *bassinet* à visière mobile et pointue par son timbre.

On compléta la défense en ajoutant au bassinet une pièce à laquelle on donna le nom de *mursail* ou *museau*, et qui se profilait, en effet, comme le museau d'une bête.

Les mailles des XIII^e et XIV^e siècle sont toujours d'un très beau travail. Il y eut des mailles rondes, le modèle le plus usité ; d'autres *barrées*, c'est à dire qu'elles étaient rondes ou ovales.

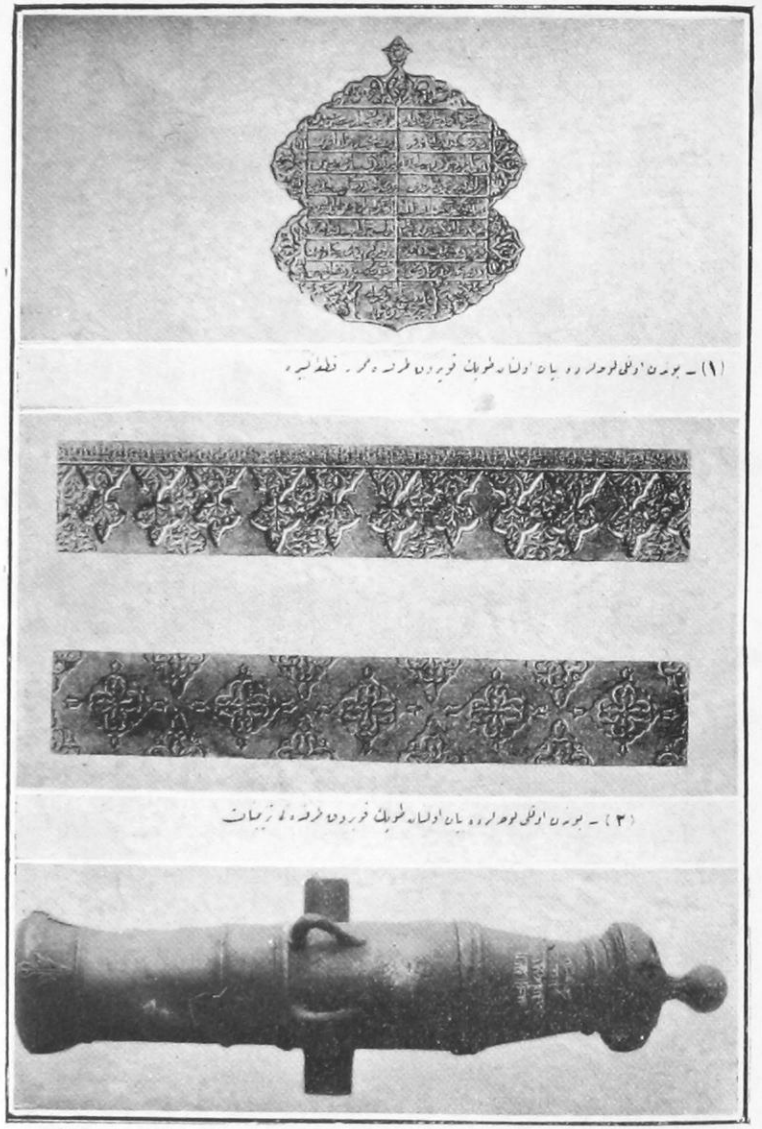
C'était l'usage de porter la *cervelière* ou *petit bassinet* conique.

Parmi les défenses de tête qui étaient nombreuses à cette époque, il faut citer le *chapeau de Monteauban* à timbre rond, à grands bords plats ou rabattus, formant une espèce de cloche.

Il faut surtout remarquer aussi le *heaume*, la *barbute*, la *bicoque*, le *bicoquet*.

اسکی عثمانلی طوپلری — لوحه: (۲۰)

ANCIENS CANONS OTTOMANS



(1)

(1) — بوینده اولان لوحه لر ۵۴ عدد اولوب طوپك قوبرونون طرفنه و محرر قطعه لرده

(2)

(3)

(۳) — بوینده اولان لوحه لر ۵۴ عدد اولوب طوپك قوبرونون طرفنه و محرر تزیینات

(1), (2), (3) — Ornements appartenant au canon de (54) cem, en bronze, construit en (1126) de l'hégire. [Règne du Sultan Ahmed /// «1703-1730»]

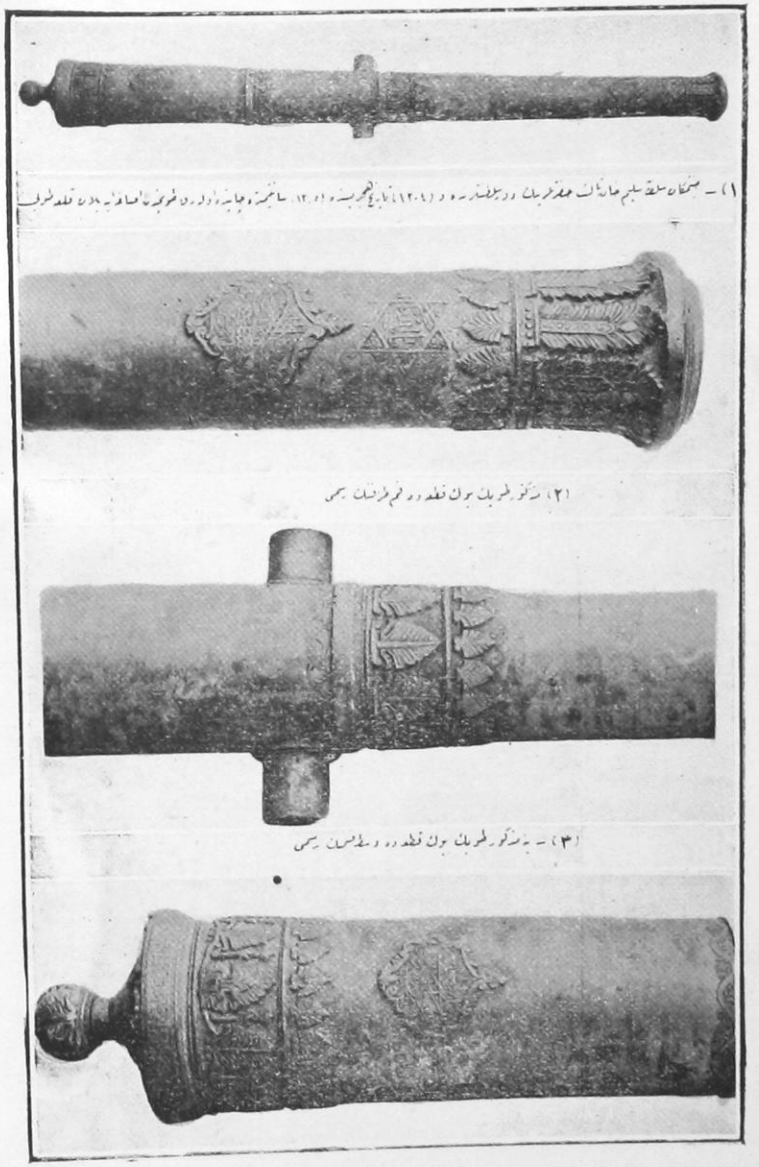
(4) — Obusier de (11) cem, en bronze, construit en (1197).

[Règne du Sultan Abdul Hamid I «1774—1789»]

(۱)، (۲)، (۳) — لوحه ۱۸ ده، اوچ تورولی رسمده‌کی طوپه عائد تزیینات. (٤) — سلطان عبدالحمیدخان اول حضرتلرینك زمان همایونلرنده و (۱۱۹۷) سنهٔ هجریه‌سنده (۱۱) سانتیمتره چاپنده دونجدن اصاغه ایدیلن حجرا ابوسی

اسکی عثمانلی طوپلری — لوحه: (۲۱)

ANCIENS CANONS OTTOMANS



(1)

(۱) — همکاه سلطنت سلیم عالیشان حضرتلرینك دوردنجی سنه و (۱۲۰۴) تاریخ هجریه‌سنده (۱۲) سانتیمتره چاپنده اولوب طوپك قطعه لرندن

(2)

(۲) — سکز طوپك بوی قطعه‌سی رسمی

(3)

(۳) — یدی طوپك بوی قطعه‌سی رسمی

(4)

(٤) — مارالدکر طوپك بیوك قطعه‌ده قوبروق طرفی رسمی

(1), (2), (3), (4) Différentes vues du canons de (12,5) cem, de place, en bronze, construit en (1204) de l'hégire. [Règne du Sélim III «1789-1807»].

SISMANOGLIO

Le perfectionnement produit dans les armes de trait, suscita l'apparition du *pavas* ou *pavois*, grand bouclier carré et convexe, qui couvrait presque entièrement le soldat. Le chevalier faisait porter ce pavois devant lui, par un page ou un valet; il continuait d'ailleurs, de porter en outre, l'écu sur la poitrine.

L'équipement défensive du piéton, serf ou paysan, ne diffère pas extérieurement à la guerre, de ce qu'il était aux champs. Il portait par-dessous des fragments de cotte de mailles, peut-être des debris ramassés sur les champs de bataille, ou des pièces rembourrées.

La première pièce d'armes appliquée à la housse, fut le *chanfrein*, destiné à protéger la tête.

XV^e^ siècle

Au XV^e^ siècle, l'armure de plates acquiert son développement parfait.

Le harnois complet des gendarmes des compagnies d'ordannances du roi Charles VII, créés en 1439 et 1445, peut donner l'idée exacte de l'armement d'nn maître de compagnie :

La coiffure est une *salade*, casque typique du XV^e^ siècle, dont la queue du timbre se prolonge en un long couvre-nuque. La *bavière* visée au haut du plastron de la cuirasse défend le bas du visage. Les épaules sont défendues par des épaulières, en lames imbriquées ; les rondelles d'épaules défendent les aisselles. Le plastron de la cuirasse est renforcé à sa base par la *pansière*. Les *tassettes*, en forme de tuile, descendent sur le ventre et les cuisses. Les *flancards* défendent les hanches, et le *garde-rein* protège le séant et fait suite à la dossière.

Les *cuissots* continuent la défense des cuisses, assurée par un jupon de mailles. Les *genouillères* à grands oreillon, sont munies de deux plates supérieures et de plates inférieures. Des *jambières* et des *molletières*... Les

sorlerets ont la forme en bec exagéré, à la poulaine. Les grandes *cubitières* protègent les coudes ; l'avant bras est recouvert par les gardes des *gantelets*.

Le harnais du cheval de cet homme d'armes est façonné à cannelures.

La cuirasse des *archers à cheval* était une *brigantine*, c'est à dire un corsage formé de lames de fer ou d'acier, se recouvrant comme des tuiles, rivées sous un premier vêtement de toile ou de peau, recouvert de velours ou de drap de soie, sur lequel les têtes des rivets se détachent dorées et souvent ciselées.

Au début, cette espèce de jaque ne fut portée que par les piétons et ceux qui en firent les premiers emploi, furent dit brigands (de ce mot brigand, le synonyme de bandit). Dès que les brigantines atteignirent une certaine perfection, elles furent portées même par les seigneurs, tel que le roi de France, le duc de Bourgogne etc.

Plus tard, les fantassins commencèrent à porter de petites *salades* légères et aussi des *barbutes*.

A la fin du XV^e^ siècle, apparaît l'*armet*, défense de la tête la plus parfaite. Dans l'armet, une pièces s'est adjointe ; c'est la mentonnière qui enferme complètement le bas du visage.

XVI^e^ siècle

La Renaissance, éclairant tout le XVI^e^ siécle, prend sa fin avec lui.

L'infanterie dépassant la cavalerie par ses effectifs, lui devient supérieure en légèreté ; en même temps, les progrès des armes à feu lui assurent une supériorité.

Peu à peu, les fantassins abandonnent l'armure complète ; ils ne gardent guère qu'un corps de cuirasse, avec les manches de mailles et le casque léger.

Les armures complètes du XVI^e^ siècle présentent de légères différences de celles du siècle précédent.

La défense de tête est l'*armet ;* mais les casques deviennent nombreux et variés. La décadence de l'armet se produit déjà sous Henri IV, dans la forme dite à *grille*.

La *bourguignote*, possède un timbre arrondi, dont la queue se continue en un couvre-nuque. La visière est formée d'une avance plus ou moins vaste ; les vastes jugulaires recouvrent presque entièrement le visage. Ce casque, plus léger que l'armet, permettait de mieux voir.

Le *morion* apparaît au milieu du XVI^e^ siècle, comme casque des arquebusiers. Il est caractérisé par son timbre élevé, avec crête très haute ; de profil il donne la figure d'un croissant.

Le morion demeura en usage en France jusqu'à la fin du XII^e^ siècle ; mais les Allemands et les Suisses en prolongèrent la mode.

Le *cabasset* est le casque de la fin du XVI^e^ siècle. Il se caractérise par son timbre en coupole ovoïde, ses bords plats et horizontaux.

XVII^e^ et XVIII^e^ siècles

Déja à la fin du XVI^e^ siècle, chacun cherchait à s'affranchir du poids de ces défenses d'acier, qui ne valaient plus beaucoup contre les armes à feu et l'artillerie.

On commençait à abandonner l'armure complète pour le collet de buffle ou *buffletin*, qui était un pourpoint de peau d'élan ou de cerf, avec ou sans manches. Sous Louis XIII, on commença à le porter sans autre défense de corps.

Les derniers cavaliers qui portèrent la panoplie furent les cuirassiers de Louis XIV. Le casque est une *capeline* à avance longue, à vastes jouées échancrées, à grand couvre-nuque. L'influence orientale domine dans cette défense de tête.

Un autre casque usité sous Louis XIII et Louis XIV fut le *chapeau de fer*, à nasal mobile. Ce fut la coiffure militaire de la maison de roi. Sous Louis XIII on porta

encore l'armet, mais à visières rarement complète. Les fantassins avaient comme coiffure, le morion et la bourguignote.

Les piquiers, coiffés par le cabasset, furent les derniers piétons à cuirasse avec tassettes ; ils abandonnèrent leur armure dans la seconde moitié du règne de Louis XIV.

A partir de 1670, on peu dire que l'armure a disparu ; les casques de cuivre ne tardèrent pas à faire leur apparition.

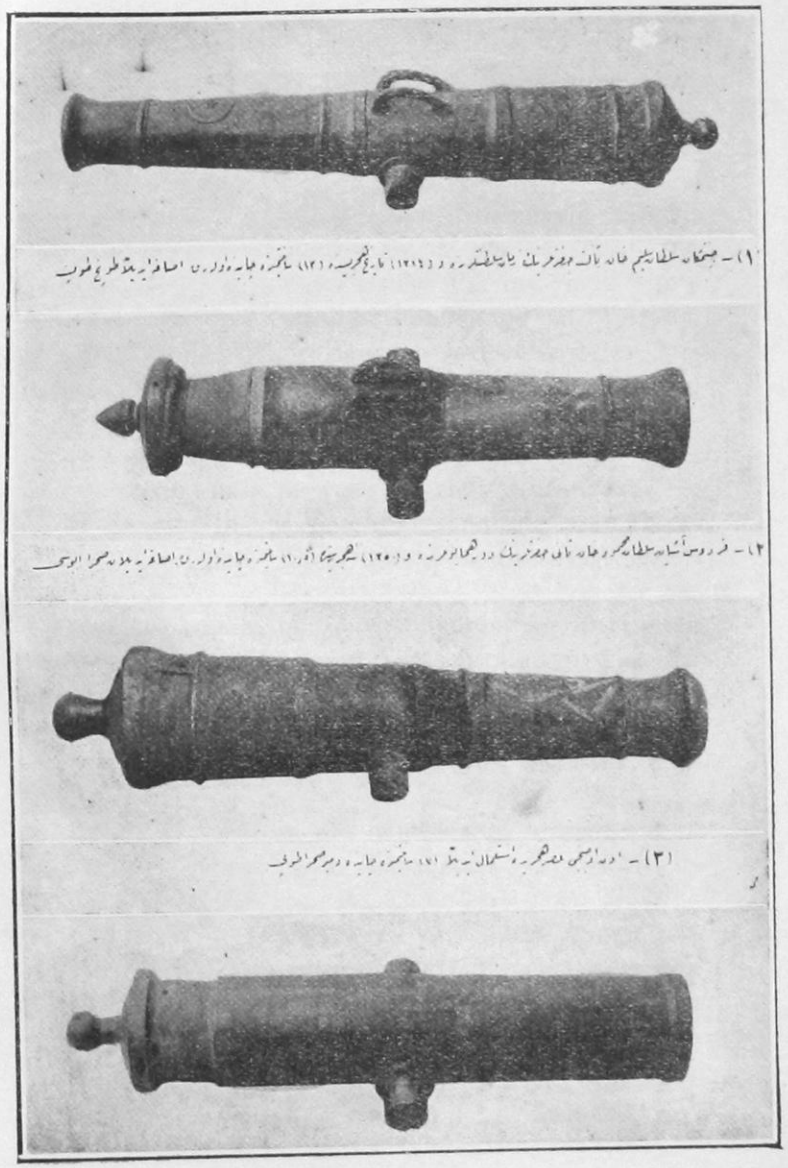
Comme dernière armure du XVII^e siècle, il faut signaler le *hallecret*, qui est une colletin auquel s'articulent des épaulières et des avant-bras faits de plates ajustées en écrevisse.

ARMURES OTTOMANES

Ce qui frappe d'abord dans l'armure ottomane ce sont les casques de diverses formes et variétés (types persans, arabes, mongoles, tartares, polonais, turcs...). Ces casques, en cuivre ou en fer damasquiné, sont presque sans exception, coniques, garnis quelques fois des jugulaires et de couvre-nuque. Les jugulaires articulées en deux pièces sont montées sur pivots, de façon à pouvoir à volonté protéger ou dégager les joues. Le nazal, comme dans tous les casques orientaux, est une lame étroite qui descend librement pour protéger le nez. Un tube cylindrique, adapté quelquefois au côté gauche, sert à porter des plumes, des aigrettes, des queues ou des chenilles de crin.

Quelques types possèdent un camail de fines mailles d'acier, protégeant le cou et la nuque. Des inscriptions et versets du Coran, en filigrane d'or ou d'argent et d'un travail très délicat et artistique, ornent richement le poli de l'acier. D'autres casques dont l'origine est aussi asiatique, affectent une plus grande simplicité ; souvent ils ressemblent à un pot et s'allongent du même, en prenant une forme tronconique.

ANCIENS CANONS OTTOMANS



(1)

(2)

(3)

(4)

(۱) — ... سلطان سلیم خان ثالث ... (۱۲۱۴) ... (۱۲) ... (۱)

(۲) — ... (۱۲۵۰) ... (۱۰٫۵) ... (۱)

(۳) — ... (۷) ...

(٤) — سلطان عبدالمجید خان ... ۱۲ سانتیمتره ... (۱)

(1) — *Canon de* (12) *cem, en bronze, construit en* (1214) *de l'hégire.*
[*Règne du Sultan Sélim III* «1789-1807»]

(2) — *Obusier de campagne de* (10,5) *cem, construit en* (1250) *de l'hégire.*
[*Règne du Sultan Mahmoud II* «1808-1839»]

(3) — *Canon de campagne de* (7) *cem, en fer.* [*XIII e siècle de l'hégire*].

(4) — *Canon de campagne de* (12) *cem, en bronze, construit durant le règne du Sultan Abdul Médjid* (1839-1861).

Les casques ayant une crête très haute et pointue sont encore typiques. Par ses caractères généraux, cette défense de tête se rattache aux armes défensives tartares. Le timbre, rond à sa base, s'élève en forme de cône et se termine en pointe aiguë et penchée. De chaque côté du timbre, des jugulaires protègent les oreilles et les joues et un tube cylindrique, rivé à gauche sert à serrer quelque aigrette.

La *maille* est la principale arme défensive turque. Jusqu'à l'apparition des armes à feu, la maille était une défense suffisante contre toute espèce d'armes ; mais après l'invention des bouches à feu, on commença en Europe, à travailler le fer en *plates* pour en revêtir le corps. Les Turcs seuls, continuèrent à garder leurs anciennes mailles.

Les mailles turques sont toujours d'un très beau travail. Chaque anneau, forgé séparément, est passé dans ceux qui doivent l'unir au reste du tissu de fer ; puis on le rive, en passant la queue relevée d'une de ses extrémités dans un œil percé dans l'autre extrémité légèrement aplatie.

Il y eut des mailles qui se distinguent par des maillons dont chacun sert de point d'attache à quatres autres. Il y eut aussi des mailles rondes, le model le plus usité ; et d'autres *barrées*, c'est à dire qu'elles étaient rondes ou ovales et séparées en deux fenêtres ovales par un barreau transversal.

On comprend combien ces défenses de corps devaient être coûteuses ; combien leur fabrication demandait de temps [*].

Les riches mailles contiennent des lames d'acier toujours en écrevisse, et savamment battu à froid ; elles sont habilement articulées de manière à laisser libre jeu aux jointures ajustées extérieurement et couvrant la poitrine, le ventre et quelquefois le dos. Ces lames sont finement

[*] Proverbe du Moyen âge, pour apprendre la patience aux impatients : *maille à maille se fait le haubergeon.*

ornées des décorations, inscriptions, et versets du Coran, en damasquinures dorées ou argentées et d'un travail exceptionnellement délicat et artistique.

La maille était portée par les Turcs, sur une tunique en étoffe de soie ou de laine, ayant des applications et des versets duCoran, très richement brodés, dans le goût oriental.

Les brassards sont en pièces de fer battu, se modelant sur les bras et en épousant les contours. Cette pièce de fer est disposée sur une maille de jointure, contenant deux autres lames plus étroites ; le tout contient des damasquinures et couvre le bras.

On protégeait les génoux par des genouillères, aussi en pièces de fer battu, bombées du milieu et disposées sur la maille qui contient aussi des lames d'acier en ecrevisse. Les anneaux les saisiseent sans laisser de jointe par où puisse passer un de ces terribles couteaux à plates, à longues lames déliées, que portaient les gens de pied.

BIBLIOGRAPHIE

M. Guer — Mœurs et usages des Turcs *Merigot & Piget (Paris 1747, 2 vol)*

A. L. Castellan — Mœurs, usages et costumes des Ottomans. *Nepveu (Paris 1812, 6 vol)*

A. L. Castellan — Le miroir de l'Empire Ottoman. *Martin Coustellier (Paris 1678, 2 vol)*

Demetrius Cantemir — Histoire de l'Empire Ottoman *Traduction française de De Jonquiers (Paris 1743, 2 vol)*

De Marsigli — Etat militaire de l'Empire Ottoman *(La Haye & Amsterdam 1732, 2 vol)*

J. B. Tavernier — Nouvelles relations de l'intérieur du Sérail du Grand Seigneur (*1738, tom. VI)*

Baron de Tott — Mémoires (1785, 2 vol)

A. Ubicini — Lettre sur la Turquie (1854)

Ricaut—Histoire de l'état présent de l'Empire Ottoman

Mignot — Histoire de l'Empire Ottoman depuis son origine jusqu'à la paix de Belgrade (Paris,4vol)

Petis de la Croix — Etat général de l'Empire Ottoman depuis sa fondation jusqu'à présent (Paris 1695, 3 vol)

Belin — Du régime de fiefs militaires dans l'Islamisme et en Turquie (Paris 1870)

Petis de la Croix — Mémoires (Paris 1684, 2 vol)

Comte de Bonneval — Mémoires (Paris 1806, 2 vol)

D'Ohsson — Tableau de l'Empire Ottoman

Thornton - Etat actuel de la Turquie(Paris 1812,2 vol)

Montecuculli — Mémoires (1804, 1 vol)

J. de Hammer — Histoire de l'Empire Ottoman (jusqu'à 1774, 18 vol)

J. de Hammer - Staatsverwaltung des Osmanishen Reiches, Wien 1813)

Lamartine — Histoire de la Turquie (8 vol)

Théophille Lavallée — Histoire de l'Empire Ottoman *Garnier frères (Paris 1865)*
Ch. Barthélemy — Histoire de la Turquie (Tours 1859)
Jouannin et Vangaver — Turquie (Paris)
Ch. Djezobry et Th. Bachelet— Dictionnaire général de biographie et d'histoire (Paris 1857)
Stanley Lane Pool — The Story of the nations «Turkey» (London)
Théophile Gautier — Constantinople (Paris)
Lamartine — Voyage en Orient (Paris)
Arif pacha — Les anciennes costumes de l'Empire Ottoman (Paris 1863)
A. Djévad pacha. — Etat militaire Ottoman «Les Janissaires» (Paris 1883)
Mahmoud Chevket pacha — L'organisation et les uniformes de l'Armée Ottomane (Constantinople 1909)
The Military costume of Turkey (London 1818)
The Costum of Turkey (London 1802)

ARMES ET ARMURES

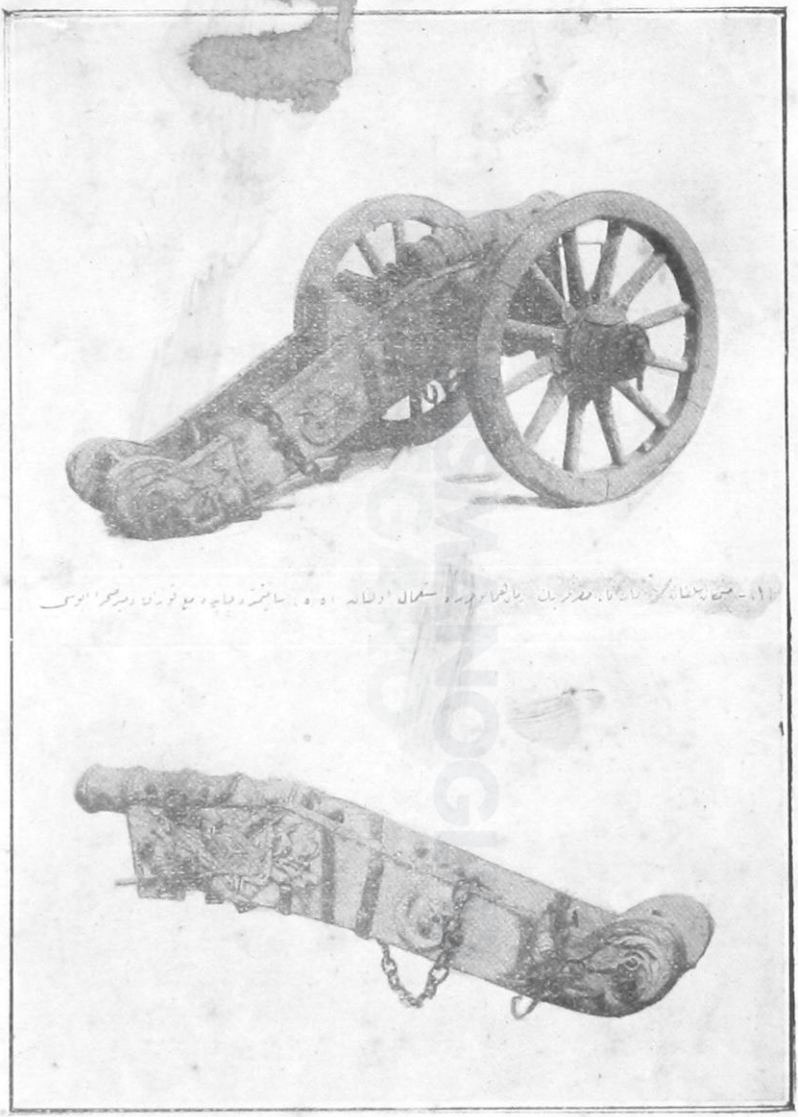
Ed. de Beaumont — Notice sur les gens de guerre (Paris, 1888)
Maurice Maindron — Les armes
» » — L'Art indien (Paris 1896)
P. Lacombe — Les Armes et les armures (Paris 1886)
G. Migeon —Exposition des arts musulmans en 1903
» — Manuel d'art musulman (Paris 1907)
Baron de Cosson — Le Cabinet d'armes du duc de Dino (Paris 1901)
Reinaud — Monuments arabes du cabinet du duc de Blacas
Ed. de beaumont — Fleur des belles épés (Paris 1884)
Charle Yriarte — Le graveur d'épée de César Borgia (Paris 1886)

Viollet-le-Duc — Dictionnaire raisonné du mobilier; 5 et 6 volumes (Armes) (Paris 1873)
Col. Robert — Catalogue du Musée d'artillerie des Invalides
De Prelle de la Nieppe — Catalogue du Musée d'armes de la Porte de Hall à Bruxelles.
Catalogue de la collection d'armes de Tsars Koïé-Sélo
Aimé Champollion — Inventaires de la maison de France (Figeac 1845)
Olivier de la Marche — L'Etat de la maison du duc de Bourgogne
De Belleval — La panoplie du XV^e^ au XIII^e^ siècle (Paris) 1873)
Meyrick — History of ancient armours (Londres 1830, 3 vol)
Hewith — Ancient armours & weapons (London 1859, 3 vol)
Richard Burton — The book of the Aword (London 1885)
Balfour — The asiatic bocc
G. Birdwoods — The industrial arts of India (London 1880)
Wilbraham Egerton — An illustrated handbook of indian arms (London 1880)
Lord Egerton of Tatton — A description of indian and oriental armour (London 1896)
G. V. Suttner — Der Helm
Quirin Leitner — Die Waffensammlung des œsterreichischen Kaiserhauses ins K. K. Artillerie Arsenal-Museum in Wien (Wien 1878)
Freiherr von Sacken — Die vorzuglichsten Rüstungen und Waffen der K. K. Ambraser Sammlung (Wien 1859)
Specht — Geschichte der Waffen (Berlin 1869-76)
Demmin — Die Kriegswaffen in ihrer historischen Entwickelung (Leipzig 1886)

V. Hertling — Die Kriegswaffen (Rathenow 1887)
Thierbach — Die Geschichtliche Entwickelung der Handfeuerwaffen. (Dresden 1885)
Cronau — Geschichte der Solinger Klingenindustrie (Leipzig 1885)
Bocheim — Waffenkunde (Leipzig 1890)
V. Luschan — Studien über den Asiatichen Bogen
Adler — Nordasiatische Bogen
Zeitschrift für historische Waffen kunde (Leipzig)
Schmidt — Die Handfeuerwaffen, ihre Entstehung und technisch-historiche Entwickelung (Bâle 1875)
Weisskuning et Theuerdank — Oeuvre de l'Empereur Maximlien
G. Campuzano y Herrera — Catalogo de la Armeria Real (Madrid 1854)

لوحه: (۲۳) اسکی عثمانلی طوپلری

ANCIENS CANONS OTTOMANS



(1)

(2)

۲ — ینه خاقان محمود ثارالیه حضرتلرینك دور سلطنتلرینه عائد ۸٫٦ سانتیمتره چاپنده مع قونداق دمیر صحرا ابوسی

(1) — *Obusier de (5,5) cem, en fer.*

(2) — *Obusier de (8,6) cem, en fer.*

[*Règne du Sultan Mahmoud II* (1808-1839)].